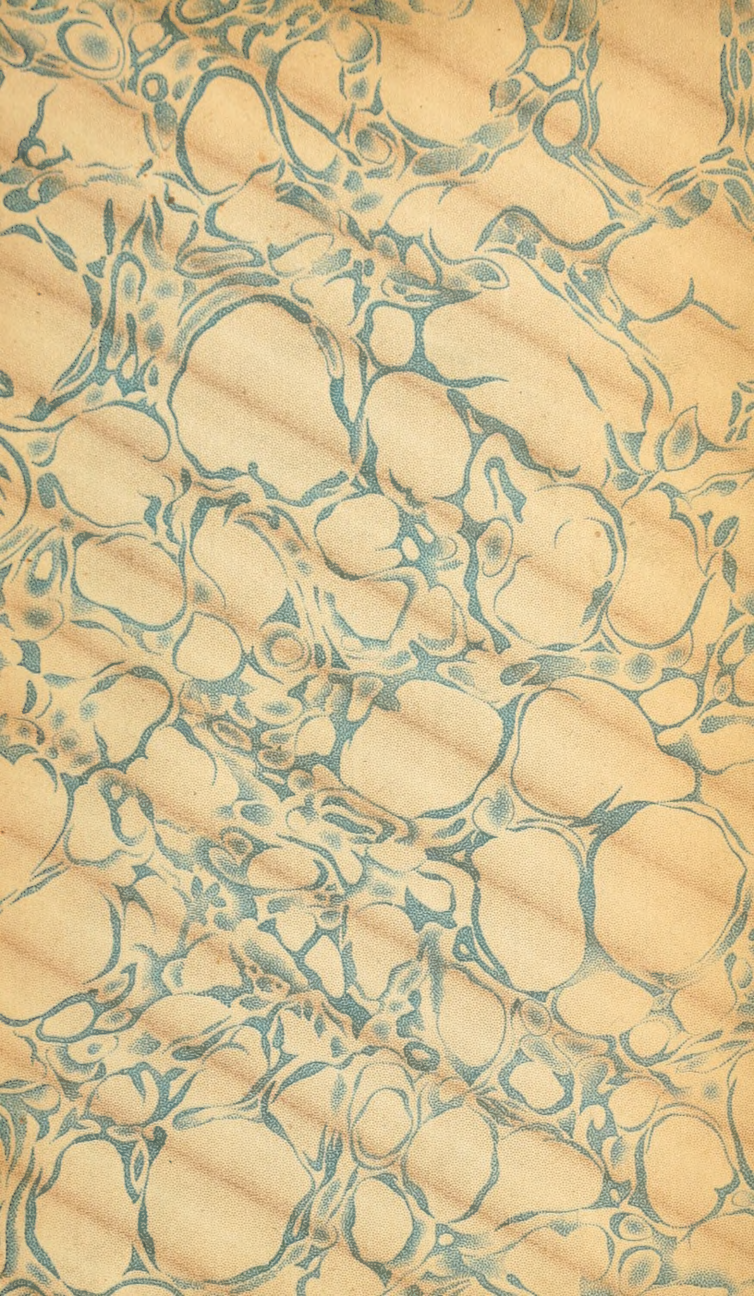

3 1761 07993432 9





LES GRANDES HEURES

PREMIÈRE SÉRIE

(AOUT 1914-JANVIER 1915)

DU MÊME AUTEUR

Les Grandes Heures. Deuxième série. Février-Août 1915. 1 vol. in-16, 6e édition. **3 fr. 50**

— Troisième série. 4 septembre 1915—5 février 1916—7 octobre 1916—24 février 1917. 3e édition. 1 vol. in-16 . . . . **3 fr. 50**

La Famille française. 8e édition. 1 vol. in-16 . . . . **3 fr. 50**

Bon an, mal an. Première série (1907) à septième série (1913). 7 vol. in-16. Chaque volume . . . . **3 fr. 50**

HENRI LAVEDAN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES GRANDES HEURES

PREMIÈRE SÉRIE

(AOUT 1914-JANVIER 1915)

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1919

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ :

12 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder.

LES GRANDES HEURES

1914-1915

L'ATTENTE

8 août 1914.

Jeudi 30 juillet. — Je suis à plus de cent vingt lieues de Paris, dans un coin paisible et perdu de France où il n'y a ni poste, ni télégraphe, et depuis deux jours j'attends, chaque matin, avec plus de fièvre, l'arrivée du facteur. Longtemps à l'avance, incapable de m'occuper à quoi que ce soit, je fais les cent pas dans la cour, guettant la minute où sous la voûte il apparaîtra, coiffé de son képi qui lui donne déjà l'air d'un soldat.

Mais le voici. Qu'apporte-t-il dans sa gibecière ? La paix ? La guerre ?

Tout de suite et debout, j'arrache les bandes,

et, dès que j'ouvre les feuilles... les manchettes des journaux me proclament la gravité nouvelle et accentuée des événements. La guerre austro-serbe est commencée... Les chances de paix générale se restreignent, s'éloignent... semblent vouloir s'écarter et battre en retraite... Pressé de me repaître à tête reposée de cet ensemble de dépêches et d'articles qui me promet une heure d'attachantes angoisses, je rentre et je lis..., avec quelle attention ardente et soutenue! avec quel désir de comprendre! quelle soif de savoir! avec quelle bonne volonté tour à tour étonnée, indignée, calmée, irritée, pacifique et belliqueuse!... Ah! jamais je n'ai lu, je crois, les journaux en mettant à cette lecture plus de tremblante et sainte application... je les lis comme un évangile, un texte sacré, je ne laisse rien, je n'oublie rien. Pas de danger que *j'en saute!* Tout me trouve curieux, intéressé, avide... Le plus petit trait, le moindre renseignement, la simple nouvelle de deux lignes m'est une manne amère et recherchée... Savoir... savoir... Et au passage précipité de ces phrases, de ces expressions, de ces mots innombrables et typiques des grandes circonstances, j'imagine, je construis, je mets en scène, je peins, je vois... ici, là, en haut, en bas... sur les rives

du Danube, de la Tamise et de la Seine, à Berlin et à Krasnoïé, au quai d'Orsay, dans les chancelleries, dans les administrations, les banques, les états-majors, les conseils des ministres..., partout où, dans l'agitation comme dans la glace des beaux moments suprêmes, il n'est pas question d'autre chose que de cela : la guerre, la guerre, la guerre... c'est-à-dire dans toute l'Europe...

Je suis soulevé, roulé par des vagues d'impressions qui tantôt m'élèvent à des sommets et tantôt me précipitent à des abîmes, mais qui toujours du moins *me portent ;* je souffre de tant de souffrances que je sens prochaines et universelles, et je frémis des gloires possibles qui seraient la si juste récompense des luttes que nous n'aurions pas entamées...



Vendredi 31. — Tout se précipite à la façon d'un torrent, et le manque de nouvelles ne me permet plus de différer mon retour. Je prends donc dans la soirée le train qui me déposera demain matin à Paris. La belle et douce nuit qu'il fait ce jour-là sur les paysages de la vieille Dordogne ! Quelle sérénité des champs ! Quelle

béatitude mystérieuse! En descendant de voiture je caresse la tête brûlante de mon cheval qui va être réquisitionné et que je ne reverrai plus. Dans la petite gare mal éclairée on parle à mi-voix et les silences sont plus éloquents que les propos. Mais aucune agitation... peu de monde... on trouve très facilement de la place. Seulement il n'y a plus un sou de monnaie à rendre.

En gare de Limoges, en pleine nuit, l'homme qui cogne avec son marteau sur les roues du wagon dit en passant : « Jaurès a été assassiné. » On lui demande aussitôt des détails. Il n'en a pas. Il ne sait que cela... Et il ajoute avec tranquillité : « On dit que l'empereur d'Allemagne aussi... » Jusqu'aux Aubrais le calme le plus suivi. Un calme étonnant, avec ce je ne sais quoi de grave et de spécial qui plane, qui s'établit.

Étampes. — Les premiers soldats en tenue de campagne. Une centaine qui déchargent sur le quai des caisses de fusils et des boîtes de cartouches. Ils sont vifs, simples et gais dans la fraîcheur du matin. Un peu plus loin, vers Ablon, nous dépassons un train de cuirassiers qui va comme nous sur Paris. Par les glaces ouvertes, les bras des cavaliers nous font des signes de joie et d'amitié, et les visages de ces

beaux hommes aux larges épaules rayonnent de confiance et de force.



Paris. Samedi matin 1er août. — Là on commence à s'apercevoir sérieusement qu'il y a quelque chose de changé. A quoi ? Aux visages, qui disent tous avec les yeux : « Voilà. On y va, tout droit. Dans quelques heures, dans quelques minutes... ça y sera. » Et puis, on est chez soi. On retrouve l'appartement, petit, qui sent la poussière et le journal, tout rangé pour l'absence, pour les vacances de plusieurs mois, et dans lequel on ne s'attendait pas à rentrer, trois semaines après l'avoir quitté, et surtout à rentrer, *pour cette raison-là.*

Aussitôt les courses nécessaires s'imposent, les soins et les précautions qu'exige la vie. Vers 10 heures, je suis dans un des principaux bureaux du *Crédit Lyonnais*, pour obtenir le changement d'un billet de banque en monnaie. Il y a soixante personnes devant le guichet du caissier, et les employés sont sur les dents. D'ailleurs, aujourd'hui samedi, les bureaux ferment à midi.

A travers les parois de cristal de la pièce qui

est son cabinet, j'aperçois le directeur du bureau avec lequel j'échange du regard un rapide signe amical. Il est lui aussi terriblement occupé... si j'en juge par ce que je vois sans indiscrétion, les rideaux verts qui sont derrière les vitres des parois n'étant pas tirés. Il est debout avec deux personnes, et sa grande table-bureau est entièrement couverte, sur plusieurs rangées, de liasses de billets de mille francs. Je reconnais un des messieurs qui me tourne le dos. C'est une personnalité parisienne très répandue qui retire séance tenante quatorze cent mille francs.

Les autobus sont complets, presque partout, les taxis et les fiacres moins nombreux ; on en trouve assez difficilement. L'allure générale, voitures et piétons, est vive, plus directe. On sait où on va. On y va vite.

Rue du Croissant, 3 heures, ce même jour. — La salle de composition de *l'Intransigeant*. On s'apprête à tirer le numéro. Le directeur, M. Bailby, est là, au milieu de son personnel, des rédacteurs allant, venant, des ouvriers en bourgeron, en manches de chemise. Toutes les figures sont anxieuses, frappées et ennoblies par l'émotion grandissante des dernières minutes. C'est qu'on attend d'une seconde à l'autre la

phrase officielle, le mot rassurant, la lueur qui permettra d'entrevoir, loin encore sans doute, oh bien loin... mais d'entrevoir à l'horizon, comme après l'orage, la ligne mince et bleuâtre de la paix... Sur une table il y a une grande feuille toute blanche avec la manchette, seule, composée, et qui dit : « UNE DERNIÈRE LUEUR D'ESPOIR. »

A tout instant descendent, par le monte-charge qui relie l'imprimerie aux salles de rédaction, de brèves notes crayonnées dans la fièvre... qui se suivent, se démentent... donnant tour à tour la confiance et la détruisant... notes hachées, parfois inachevées... « *On ne croit pas savoir avant...* » et puis : « *Toute chance pas absolument perdue... Le ministère ne dit rien.* » Et enfin, un carré de papier, que le directeur, devenu plus pâle et crispé, me tend tout à coup. Mais je l'ai déjà lu dans ses yeux : il porte : *Mobilisation générale ordonnée.* La nouvelle est annoncée tout haut. On se regarde et nul n'en est heurté. Nul ne bronche. Mais, est-ce bien sûr ? En bon serviteur de la tranquillité publique et soucieux de la haute dignité professionnelle, mon ami ne veut pas imprimer la grande nouvelle sans une seconde confirmation Sans doute on assure qu'elle est déjà affichée

à la caserne des pompiers, au Palais de justice, et à l'Hôtel de Ville. Cela ne fait rien. On envoie un cycliste. Il revient : « C'est vrai... » Alors des voix disent simplement : « Changez la manchette. » On se penche sur les tables de composition. Le journal se tire, continue de marcher au petit cliquetis régulier des machines. Je vois les employés, assis, qui pianotent le numéro, avec une tranquillité parfaite, comme étrangers à ce que signifient les terribles paroles qui s'échappent de leurs doigts pour voler dans toutes les directions de Paris et de la France. Et voici la manchette nouvelle toute fraîche : *Mobilisation générale ordonnée.* Un des jeunes rédacteurs propose avec justesse : « Si on mettait *officielle* au lieu de *ordonnée?* cela impressionnerait moins l'opinion. » Et ainsi fait-on. Oh ! que ce perpétuel souci français de la mesure, de la nuance délicate est touchant à observer dans ses manifestations les plus simples ! Mais un groupe de plusieurs jeunes gens s'est avancé... Un petit sac à la main, enfilant encore la manche gauche de la veste, sérieux et souriants à la fois, ce sont *les ouvriers*... qui partent ! Ils tendent la main au patron : « Au revoir, mon ami. — Au revoir. » Et les voilà sortis, tout paisiblement, fendant déjà, rue du Crois-

sant, la foule grouillante des porteurs qui gronde et bouillonne, resserrée entre les vieilles maisons, venant battre les murailles de l'ancien hôtel Colbert.

Je la fends aussi, cette foule, et je gagne les boulevards où, au coin de la rue Drouot, les passants nombreux regardent, en applaudissant, effacer le titre de : restaurant *viennois*, inscrit en lettres d'or sur les glaces d'une devanture. Je rencontre des amis, le lieutenant-colonel Rousset, entre autres, qui ne craint pas de me dire sa confiance, toute sa confiance dans notre armée, et dans la situation aussi, dans la façon dont se présentent les choses fatales et grandioses prêtes à se dérouler. A peine ai-je prononcé ces mots : notre mobilisation... qu'il m'interrompt pour me déclarer avec un accent, impossible à rendre : « Un chef-d'œuvre, vous entendez ! c'est un chef-d'œuvre ! Dites surtout que l'on a fait tout ce qu'il fallait, tout ce qu'on devait faire, et cela d'une manière admirable, incomparable. » Que ces paroles tombées de la bouche d'un des plus valeureux combattants de 70, de l'éminent officier d'état-major et du savant historien de la dernière guerre sont précieuses à recueillir et à conserver dans notre mémoire au début même de la lutte de géants qui s'engage !

Mais me voici place Vendôme et déjà commence la course émouvante des autos filant vers les gares, emportant l'officier ou le simple soldat, en tenue de campagne, bien sanglé, net, équipé de partout. Ils ont le même visage, tranquille et ferme, les muscles placés aux joues et aux mâchoires de la même façon, la même teinte de marbre au front, et le même regard, bien soutenu, aigu, profond, lointain, un peu dur, un regard qui ne voit plus Paris ni nous-mêmes, qui interroge la frontière, qui cherche les Vosges et se prépare à l'Alsace. Qu'ils soient seuls ou accompagnés, pareille est leur assurance, et leur gravité; et quand il y a près d'eux une femme : mère, épouse, fille ou sœur... le maintien de celle qui reste est toujours à l'altitude de celui qui s'en va. Ainsi ces couples muets de la Séparation observent presque, si l'on peut dire, une héroïque froideur, une chaste et sublime réserve, et rien n'est plus grand, plus rare, plus méritoire et plus tragique, à la secousse et au bouleversement intérieur des adieux, que cette espèce d'holocauste de la sensibilité, ce sacrifice des expansions si douces, des sanglots qui soulagent, faits et consentis à la patrie, à cette patrie pour laquelle on est prêt à donner tout son sang en gardant pour

soi seul et cachées toutes ses larmes... et ces larmes, conservées et rentrées, forment l'eau sainte et baptismale où se lavent les âmes baignées de devoir, où se trempe l'acier des irrésistibles volontés...

Par centaines, j'ai vu ces départs précipités, rapides comme des apparitions, entraînants comme des appels... Ceux qui passaient dans les autos avec cette promptitude vertigineuse avaient vraiment l'air non seulement d'y aller pour leur compte, mais de faire signe, d'appeler... de dire : « Qui m'aime me suive ! » et le vent de leur course nous ébranlait au passage en nous faisant vaciller de regrets...

C'est à ce moment, et comme je débouchais sur la place de la Concorde, que j'aperçus Barrès à quelques pas, au coin de la rue Royale. Je pris la main qu'il me tendait. Je m'écriai d'une voix étranglée : « Ah ! mon ami ! que vous dire ! » — « Il n'y a rien à dire, me répondit-il. Que pourrions-nous dire ? C'est l'heure. Voilà. »



Dimanche, midi, à Saint-Pierre de Chaillot. — Deux messes se disent ensemble. Une au maître-autel, l'autre à la chapelle du Sacré-

Cœur. L'église est aux trois quarts vide. Mais ceux qui l'occupent sont venus aujourd'hui, tirés, comme par la main, par la force intérieure et magnifique de leur foi, de leur tristesse et de leur espérance. Oh ! non ! Cette messe-là n'est pas pareille aux autres. Elle a beau être petite et courte, c'est une *grand'-messe*, une très grande. Ceux qui l'ont entendue ne l'oublieront jamais. Tout ce qui me reste de vie, je reverrai les visages baignés de pleurs, qui là, dans l'ombre de ce sanctuaire, avaient le droit, retenus dehors et au grand jour, de couler enfin — pour un petit moment — de se répandre, de sortir à flots. Les cœurs déchirés se fendaient, se laissaient aller, mais doucement, avec une satisfaction pieuse et bénie. Des soldats en tenue, des officiers de toutes armes buvaient à cette étape le divin coup de l'étrier qui désaltère et qui rend immortel. Les femmes se prosternaient. Des genoux d'hommes forts, serrés d'étoffes rouges, se joignaient et faisaient craquer la paille des prie-Dieu. L'élévation fut plus longue, plus nourrie de pensées, et pavée de ce silence, pendant lequel tout le monde s'entendait vivre, prier, s'aimer et souffrir ensemble. Tout était pardonné, tout était racheté... Et il semblait bien aussi que des *promesses*

étaient faites par la Voix muette que nous écoutions.

Mes yeux obscurcis... non : pas obscurcis, dessillés par les larmes, s'étaient posés sur le tabernacle. J'y lus, gravés dans l'or, ces mots qui me traversèrent comme une lance : *Ego sum. Nolite timere...* Et il n'y avait pas deux façons de traduire cet ordre de Dieu : « JE SUIS LA. NE CRAIGNEZ RIEN. Je n'appartiens pas à cet Attila qui dispose à tout hoquet de moi. Ce n'est pas lui, s'il m'en faut un, que je prendrai pour mon fléau. Mes bras ne sont pas tendus pour diriger et pour bénir sa déloyale épée. Ils sont ouverts, tout grands, pour la France qui est la fille aînée et chérie de ma protection, la France de tous les temps. J'ai près de moi en permanence Jeanne d'Arc et Turenne. « C'est moi « seule, dit votre Jeanne, qui suis sainte de la « Lorraine! » Et Turenne s'écrie : « Ressuscitez-moi, Seigneur, pour que je reprenne l'Al- « sace! » Ainsi, tout dans les cieux parle en faveur de vous. Confiance. Vous qui faites la guerre que vous ne vouliez pas, allez en paix dans la bataille. J'aiderai. »

CE DIMANCHE-LÀ

Dimanche 2 août. — Interrompant notre repas sommaire pris en compagnie de deux de nos jeunes amis qui vont partir à 3 heures, nous sortons précipitamment du restaurant, place de l'Alma, pour voir passer la seconde partie du 2e cuirassiers qui se rend à la gare de l'Est. On les aperçoit de loin, sur le pont. Ils traversent la place. Ils vont nous joindre. Nous sommes une centaine de personnes qui les attendons. Parmi elles, le comte Albert de Mun, empressé à saluer les officiers et les soldats de l'arme dans laquelle il eut l'honneur autrefois de glorieusement servir... Ils sont à présent près de nous, ils nous touchent... nous subissons déjà la rassurante et forte impression de leur masse, la rude haleine des destriers. Et brusquement, la simplicité pathétique de leur défilé nous

aligne dans une commune admiration. Ah! nous nous souvenons, en un éclair, des belles images qui nous ont retracé les vieux départs... piaffements, ébrouements, caracolades... je ne sais quoi d'excessif et de charmant, d'un peu théâtral dans l'ivresse irréfléchie des foules et où l'excitation d'un spectacle magnifique et plein d'éclat tenait une part débordante... Ici, rien de pareil. Pas de vain bruit, ni d'inutiles gestes. De la grandeur ramassée, sûre et majestueuse. Une certitude d'airain. Ils s'avançaient au pas, au petit pas, d'un pas plus sage encore que pour aller à l'abreuvoir, de ce même pas régulier, docile et maintenu que Gérôme a donné, dans sa statuette fameuse, au cheval qui porte Bonaparte..., et malgré moi j'ai regardé à terre pour voir si, comme le cheval d'Égypte du Premier Consul, les montures de ces hommes ne foulaient pas des lauriers... Dès que les officiers, marchant en tête, furent à notre hauteur, tout le monde se découvrit... en silence... et nos yeux allèrent tout droit à leurs visages... à ces visages d'officiers que, par en dedans, l'âme éclairait et rendait purs et lumineux comme des lampes... ces visages où l'idée de patrie — en lettres bien formées — s'énonçait, se traçait par le relief et le creusé des traits qui en étaient la lisible

écriture... Et puis, cette impassibilité de statue équestre, ce calme souverain, cette maîtrise de toutes les flammes et de tous les élans... au pas, au petit pas, en quittant Paris, en quittant tout, parmi les frémissements de ceux qui, désolés d'être là, trop vieux, les mains vides, stationnent sur les trottoirs... et sentent leur gorge se serrer ainsi que sous le cuir d'une jugulaire... Comment rendre cela ? Pourquoi l'essayer ?... Dans l'espace de cette brève, unique et si vaste minute, j'aurais voulu pouvoir prendre d'un coup, à la façon d'un objectif, pour les garder toujours, ces types de beauté française, ces figures modelées par l'héroïsme et sculptées par le sacrifice... il me fut impossible..., et je n'en vis bien qu'une, mais que je tiens, que je conserve à jamais fixée en moi, « épreuve » indélébile, celle de l'officier, capitaine ou chef d'escadron, je ne sais (car je n'avais pas de temps à perdre aux manches et aux galons), qui tenait la droite en allant aux Champs-Élysées, un grand homme d'un blond brûlé, à moustache gauloise, qui me trouva lui aussi, comme moi je l'avais discerné, et qui *rendit* à mon élan, et voulut bien, tout en passant, rester un peu avec moi, pendant toute la durée du regard que le mien lui demandait... Ses yeux ne me

quittèrent que quand il lui aurait fallu détourner la tête, cesser de l'avoir droite et haute... Mais que de profondeur méditative, douce et puissante à la fois ils avaient, battus et cernés par l'ombre violette du casque!

C'est ainsi que le 2 août, vers 2 heures, cet officier et moi, qui ne nous connaissions pas, nous avons été présentés l'un à l'autre pour devenir amis.

J'ai la conviction que nous nous reverrons.

*
* *

Mardi 4 août. A la Chambre. — Toutes les tribunes sont pleines d'un public immobile et comme pétrifié par l'attente. L'hémicycle est presque vide... Aux cadrans de la double horloge encastrée dans la muraille l'aiguille marque 3 heures. Le président paraît. Grave, chargé du poids de son recueillement, abîmé dans son obsession, avec cette lenteur, cette roideur automatique et cette absence momentanée du corps rejeté par l'esprit qu'investissent les grandes pensées, il monte, comme s'il gravissait une pénible pente, l'escalier en haut duquel l'attend, plus solennel et plus majestueux, le fauteuil curule, plaqué de bronze. Ar-

rivé là il reste debout un instant, l'extrémité des mains touchant le bord de la table... paraissant déjà essayer et subir en lui-même l'acoustique de son émotion... Et voici que, un par un, par files, par petits groupes, les députés gagnent leurs bancs et occupent leurs places, dans un silence militaire. Pour l'observer, ce spontané silence, approprié au caractère des explosions qui couvent, ils ne se sont certes pas donné le mot dans une sous-commission... Ils obéissent simplement à cette consigne de l'instinct moral qui, dans les grandes circonstances, commande tout bas ce qu'il faut faire ; aussi cette entrée lourde, ordonnée, solide, cette espèce de liturgie muette, communique à la scène un incroyable aspect de cérémonie religieuse, sous ce jour gris et austère d'église, dans cette enceinte où les colonnes sont rangées circulairement, en forme de chœur, ainsi que dans un temple...

... Et puis la splendeur prévue, indubitable et délirante de la séance historique s'étend et s'accomplit dans un cortège et une harmonie de beautés cornéliennes. Dix fois, vingt fois... on ne les comptait plus... les six cents députés, galvanisés par l'éloquence de Deschanel et de Viviani traduisant, célébrant en formules d'une noblesse lapidaire les sentiments éternels qui

font l'honneur des nations et des hommes, — se levèrent ensemble, comme si l'on avait crié : « En avant ! », se dressèrent debout, poussant une même clameur d'amour et de liberté. Ils partaient comme des salves... Ils ne se voyaient probablement pas... délivrés de leurs sens et montés au-dessus d'eux-mêmes dans cette patriotique ascension, mais nous, venus là pour témoigner à leurs côtés sans avoir le droit de le faire comme eux, nous les voyions, nous étions ravagés par leur enthousiasme que renforçait notre silence... et nous entendions sortir de leur bouche les cris retenus dans nos poitrines. Oh ! plus tard, *quand ce sera fini*, qu'un petit-fils de David, qu'un peintre jeune, inconnu, et tourmenté par son génie naissant, fasse de cette séance un impérissable tableau ! Qu'il donne au Serment du Jeu de Paume un pendant de grandeur antique, afin que nous puissions posséder, fixées et nommées sur la toile, dans le Louvre et le Panthéon de nos annales, toutes ces figures baisées par la flamme divine, toutes ces faces embrasées, pareilles à des buissons ardents, tous ces bras levés, toutes ces mains ouvertes et ces poings brandis, tous ces hommes debout, tumultueux comme un orage et paisibles comme des rocs ! En attendant, la salle du

Parlement est, à partir de cette séance, transformée, nettoyée... Elle n'est plus la même ; elle a subi les « réparations » nécessaires, elle est remise à neuf pour un siècle et l'on n'y pourra plus jamais dire et proférer certaines mauvaises paroles de division, d'injustice et de haine sans qu'aussitôt elles ne détonnent et ne retombent mortes sur ceux qui les auraient lancées... car les murs sont désormais couverts des devises marmoréennes, des inscriptions saintes et des cris libérateurs... *Plus de partis ! Rien que des Français ! Une seule âme !...* qui, ce jour du 4 août 1914, ont été les frapper partout et s'y sont plaqués pour toujours, comme des *ex-voto.*



Jeudi 6 août. — Jules Lemaître n'est plus.

On le savait condamné, mais on espérait, malgré tout, qu'il hésiterait à embrasser ce grave parti de s'éloigner pour toujours, qu'à la dernière minute il y regarderait à plusieurs fois avant de nous faire cette peine. Nous nous flattions que cet homme docte et fin, cet érudit de la souplesse, d'une habileté supérieure et qui offrait si peu de prise, échapperait longtemps à la poigne sèche et sans art de la mort et qu'il

trouverait le moyen de rester « en marge », et puis voilà qu'il s'est, comme les autres moins armés, laissé arrêter et emmener sans résistance, avec une bonne grâce infinie. Nous avions beau ne l'avoir pas vu depuis des mois, à peine a-t-il disparu qu'il nous manque, et son effacement cause en nous un grand vide.

Je le connaissais depuis près de trente ans et nous étions mieux et autre chose qu'amis, nous étions *pays*, fils tous les deux de ce Loiret que l'on peut considérer entre tous comme un des plus jolis berceaux où il soit accordé à un Français de venir au monde et d'apprendre à respirer raisonnablement, à vivre simple et naturel, à goûter les joies limpides de la lumière et de l'intelligence. Sur le premier feuillet de tous les ouvrages délicieux qu'il m'a bien voulu donner, Lemaître a dessiné de sa petite écriture nette et à peine appuyée, charmante et légère comme un brin de muguet, ces trois mots brefs : « A mon pays ». Et cela pour lui disait tout et valait la plus nombreuse dédicace, car il ne cessa jamais, je n'ai pas à vous le rappeler, d'avoir l'amour complet, profond et nuancé des deux patries, la *grande* et la *petite*, qu'il associait et qu'il avait pour ainsi dire tressées et nattées dans son cœur pour en composer une

seule et flexible couronne. Son amour de la grande, il le montra dans maintes journées et avec le plus périlleux éclat, jusque dans les chemins difficiles de la vie publique, des chemins qui du moins allaient toujours en montant... mais son amour de la petite, il le gardait plus volontiers pour ceux de ses amis qu'il sentait tenir, par quelques liens, lointains ou rapprochés, à la terre natale, à la province qui était la sienne, le coin de prédilection de ses modestes origines... et aussi à ceux de ses amis qui avaient conservé « de l'enfance dans leur esprit », qui aimaient à reprendre à tout moment la barque indécise et confiante du jeune âge et à se laisser couler sur elle au fil des premiers souvenirs,... pour lesquels en un mot la plus rare félicité, la consolation la plus sûre étaient de descendre des menues hauteurs de l'homme et de regagner les plaines maternelles de l'adolescence et de la jeunesse... Lemaître n'était pas escarpé. En dépit des mouvements de terrain de son existence et des faits accidentés de sa carrière, il fut essentiellement un esprit de plaine riante, étendue et douce, un promeneur de prairies. Sans remuer beaucoup, ni vous fatiguer par de longues marches, il vous faisait faire, à travers les bois, les guérets et

les clairières des idées, un immense chemin que l'on s'étonnait d'avoir été capable en sa compagnie d'accomplir si aisément, sans que le front se perlât de sueur. Sa politesse intellectuelle était si recherchée, qu'il nous procurait le mérite de découvrir tout ce qu'il nous enseignait. Il avait la science d'un mandarin qui serait poète à ses rêves perdus. La ravissante manière !... Il est encore là, tel qu'il nous a souvent intrigué. Nous le voyons gravé d'une pointe aiguë et savoureuse, accentué, rendu deux fois plus vivant par l'autorité de son discret extérieur, les sympathiques pièges de sa modestie, les audaces inapparentes de sa réserve et de sa timidité. Vous le retrouvez aujourd'hui, comme hier, courtois, attentif de tout son être, levant la tête pour mieux écouter, clignant des yeux à la malice prochaine et puis distrait tout à coup ainsque dans des algèbres, vague et pourtant précis, myope de l'affirmation, roseau de la pensée, l'air d'un homme, avec ses mains toujours en avant, qui ne saurait pas très bien son chemin quoique allant tout droit, et simple, sans vaine parure ni coquetterie, ne craignant pas d'avancer sur son âge, et d'avoir l'air un peu vieillard, avec un rire très gai de jeune homme. Quelle page que ses yeux bleus et passés, rieurs, cou-

leur de saule et de rivière, profonds et transparents... qui n'osaient pas être hardis ni longtemps fixés, par souverain scrupule et bonne tenue humaine, comme si le spectacle déconcertant des mystères de la vie ne devait pas les solliciter, les exciter, les inquiéter, et qu'il fût au contraire décent et prudent de les « observer » ces yeux, de les tenir en règle, de leur interdire toute liberté trop profane et préjudiciable, toute arrogance téméraire !

Ainsi nous ne comprenions pas toujours très bien ce qu'il y avait cependant de lucide et de pénétrant sous les oscillations de Lemaître. Il balançait, mais ne reculait pas. Ses atermoiements n'étaient pas de la fuite. On peut même déclarer, sans crainte d'erreur, que ses qualités de décision, sa vaillance, furent la juste, nécessaire et noble contre-partie des faiblesses et des nonchaloirs de surface de sa personne physique. Son geste était flottant, mais non sa pensée. Son scepticisme même mordait, n'avait rien de mou. La clarté coupante, mélodieuse et grave de sa parole révélait celle de son jugement, et il avait la conscience, jusqu'en doutant avec loyauté, d'articuler son doute et de le marteler, d'y mettre un peu d'acier.

Il fut enfin pleinement courageux, dans des

heures fameuses que l'on n'a pas oubliées. Il n'a jamais eu peur quand la peur lui eût été presque permise, et pour une grande cause il aurait donné, s'il l'avait fallu, sa vie,... mais avec un petit geste de modération et un sourire à la Montaigne.

Il est allé, tout à la fin, Voltaire tendre et converti, se reposer des fatigues, des spéculations et des doctrines, dans son Orléanais où il avait poussé son premier soupir, où il voulait rendre le dernier. Nous tirerons aujourd'hui une fois pour toutes, de sa face et de toute sa personne, l'ironie terrestre qui en était le rideau, pour ne plus considérer que le visage et l'âme purifiée du patriote qui meurt à la limite, à la frontière même de son espérance. A cette heure il a rejoint, au milieu des fanfares de l'au-delà, Déroulède et Coppée. A eux trois ils assistent, de l'endroit où ils sont, au triomphe du vrai et intégral nationalisme. Ils contemplent, en se tenant les mains, l'achèvement et la sublime réalisation de la *Patrie française*. Et si tous les trois sont heureux, du moins Lemaître, qui avait franchi l'âge des territoriales, obtint-il la faveur de partir le jour de la mobilisation, et d'avoir une agonie pleine de tocsins... Mais c'étaient des tocsins qui, dans la tris-

tesse et l'entraînement, avaient, malgré tout leur douceur, des tocsins de village, de petits clochers des bords de la Loire, qui tintèrent à ses oreilles, dans les bourdonnements suprêmes comme l'Angélus de la Victoire.

L'ŒUVRE DES GARES

Le prêtre avec lequel je m'entretiens porte un nom que vous savez, mais que je ne dois pas révéler. Je suis venu le voir dans le quartier provincial et lointain qu'il habite, un quartier si paisible qu'il fait envie… et jusqu'au lendemain vous donne des regrets. Il pleut. La fenêtre est ouverte sur le jardin, un rideau blanc bat comme un surplis, et des profondeurs d'un ciel sombre et blindé l'eau tombe… Au milieu des tableaux de sainteté garnissant la pièce, en face des Vierges de douceur soulevant dans leurs bras des enfants Jésus qui ne sont que des corbeilles de sourires, parmi les crucifix qui ont la forme de poignées d'épées, nous parlons de la guerre.

Je demande à l'abbé ce qu'il a fait depuis *ces premiers temps*. Et aussitôt heureux, gai, de

cette gaieté spéciale, inexprimable et pure, impassiblement certaine et sereine, qui est le privilège, la nuance naturelle et le courage quotidien des âmes religieuses, il me répond : « J'ai fondé l'Œuvre des gares. »

Mon œil l'interroge. Il s'explique : « C'est une idée que j'ai eue, à moi tout seul. Une superbe idée. Elle me vint le jour de la mobilisation générale, comme une circonstance étrangère m'avait obligé à me rendre tout près de la gare Montparnasse, et elle me traversa sur-le-champ, à l'emplacement même, à la façon d'un glaive... *Confesser, au départ, les soldats qui n'en ont pas eu le temps ou la pensée.* Hein ? Quelle œuvre ! quelle besogne ! Alors, voilà. Depuis quinze jours je vais aux abords des gares, et j'opère.

— Comment faites-vous ?

— Comment je fais ?

— Oui. Vos « partants » sont pressés, bousculés, entourés de parents, de camarades. Le moyen de les accoster ? de leur suggérer une pareille chose ? Et quand vous réussissez, où les emmenez-vous ?

— Nulle part.

— Il faut bien que vous alliez avec eux dans quelque endroit clos et discret ?

— Pourquoi faire ?

— Pour qu'ils s'agenouillent... prient... vous énumèrent leurs péchés... Et il doit y en avoir long !

L'abbé m'arrête. Il en a assez. Il ne peut plus m'entendre. « Mais non ! Mais non ! Vous n'y êtes pas du tout ! C'est très simple. »

Et aussitôt, pour me faire mieux saisir, appropriant le geste, l'air du visage et tout l'ensemble de sa personne au texte de son récit, *jouant* la scène, il continue : « Je vais près d'une gare. Les soldats sont là... en foule ! Qu'il y a à travailler ! Quel malheur de ne pouvoir les rafler tous ! Enfin, ne soyons pas trop difficiles ! D'abord je m'écarte des endroits où les groupes sont trop nombreux et bruyants... Je tire vers les coins où la troupe est plus clairsemée... et là je stationne, je vais, je viens... comme quelqu'un d'indécis, d'un peu perdu... qui ne sait pas très bien ce qu'il va faire, s'il va rester... s'il va partir... je regarde l'heure, je lis une affiche... je me donne l'air d'attendre une personne très en retard. Ou bien je pense dans le vague, au bord du trottoir... et surtout... ah ! surtout, Seigneur ! *je ne les regarde pas !* Je ne regarde personne... personne... jamais je ne vois rien.... d'ailleurs c'est la vérité, j'ai la vue si mauvaise que je suis

une manière d'aveugle, vous le savez ?... Ah ! ça n'est pas long ! Au bout de cinq minutes... ils y viennent, tout seuls... Il n'y a que le premier pas qui coûte... Après c'est une ribambelle... Je me sens touché au bras. Je lève la tête. A travers mes gros verres de lunettes je vois un bon petit qui a mordu. Il porte la main à la visière de son képi. Moi je ne bronche pas. Je suis à cent lieues de soupçonner... — « Qu'est-ce qu'il y a, mon ami ? » Et tout de suite la réponse m'arrive, comme un boulet : « Je voudrais me confesser, monsieur le curé, ce serait-il possible ? »

— Vous leur sautez au cou ?

— Mais non ! Êtes-vous maladroit ! Je leur réponds : « Certainement, mon ami, rien de plus facile. » — « C'est que j'ai guère de temps. » — « Ça va être fait en un clin d'œil. » — « Où donc ? » — « Ici, comme nous sommes. Venez là... tout doucement... Je prends votre bras... ni vous ni moi n'avons l'air de rien... Nous sommes des vieux amis qui nous connaissons depuis longtemps... nous nous retrouvons par hasard... quelle chance ! alors nous causons... à mi-voix... et personne ne se doute... Allez-y !... Et en deux mots, rien que le gros... Je vous écoute... Tâchez seulement de vous isoler une seconde, oubliez ce

qui s'agite... et ne pensez qu'à ça... Je vois que vous avez regret? Oui vous l'avez. Bien. Dites : pardon, mon Dieu. Ça va. Maintenant, fermez les yeux pendant que je vous donne l'absolution. Voilà... c'est fait, c'est fini. Allez en paix, mon enfant. Vous êtes en grande tenue. » On se donne une poignée de main... Et ainsi de suite. A un autre. Mais alors cette fois... sur le trottoir d'en face... pour changer. Nous avons l'air tous les deux de lire ensemble *l'Homme libre*. Je le déplie en grande largeur... « Voyons, voyons... Lisez donc avec moi. Ah voilà... Dernière heure : L'ennemi est tenu en respect... Allez, répétez après moi sans quitter le journal : Je confesse à Dieu... » Et cætera... Voilà l'Œuvre des gares.

Je lui demande : « Combien en avez-vous confessé? »

— Plus de cinquante...

Nous nous taisons. La pluie tombe toujours. Je m'efforce de retenir la scène qui est un bienfait pour mon esprit : ce troupier et ce prêtre, qui, dans le tumulte du départ, causent à mi-voix, contre le bec de gaz, sans que personne, autour d'eux, n'ait l'idée que ce qui se fait ainsi, au fracas émouvant et tragique de la mobilisation, c'est un dernier équipement, celui d'une âme qui se complète, qui se ravitaille...

Et le soldat ne saura non plus jamais que le petit curé à lunettes, de si simple apparence, à la voix chaude et prompte, qui lui a retiré ses péchés, comme avec la main, en face d'une boutique, sur le trottoir, le jour du départ pour la grande guerre, a reçu bien avant lui le dernier soupir d'hommes célèbres et la confession de généraux en chef dont le nom populaire est écrit dans l'histoire en lettres de feu.

ALSACE

J'ai épinglé au mur, en face de mon lit, le journal qui porte en lettres de triomphe ces mots prodigieux : *Les Français en Alsace!* Et je me nourris, sans me rassasier, de l'inscription flamboyante. Elle s'annexe à mon cœur. Elle coule en moi comme un vin qui désaltère. Elle arrose toute la contrée de mon âme. Chaque fois que j'entre dans ma chambre pour rien, pour le plaisir de la voir, de la lire, de la toucher... elle éclate, m'assaille, éblouit mes yeux et puis les caresse... et ceux-ci avant de se fermer, le soir, la prennent longuement pour l'emporter dans les batailles confuses des songes. C'est avec elle que je m'endors, avec elle que je m'éveille.

Les Français en Alsace!... Phrase historique, éternelle, sacrée... Phrase si longtemps pensée,

envisagée, tenue secrète, tournée, retournée en tous sens, polie, usée comme le galet, par la vague jamais apaisée de nos émotions... phrase que nous cachions tous sur nous ainsi qu'un trésor, qui nous rafraîchissait comme un baume et nous rongeait comme un cilice, qui nous flottait par l'esprit ainsi qu'une soie d'étendard, qui se marquait au ciseau sous notre front comme sur le marbre et le bronze. Phrase d'autel, toi qui fus la prière ininterrompue d'un demi-siècle, l'immense vœu d'un peuple, et qui deviens aujourd'hui le miracle accompli, la grâce obtenue, la guérison donnée, l'exaucement suprême... phrase ensevelie qui te lèves, ressuscites et sors tout à coup librement du cercueil de nos poitrines et de nos bouches desserrées... sois bénie, sois gardée à jamais, sois mise et écrite partout! sois notre Affiche ! Que l'on ne voie que toi, pendant beaucoup de belles et interminables années ! Que du bout du doigt, sur tes lettres majuscules, dès demain, ce soir... les jeunes mères apprennent à lire à leurs enfants, épelant pour leur patiente innocence les mots mystérieux qui plus tard, comme nous, les feront pleurer : — « L-e-s, les, F-r-a-n... Fran... les Français... sont... en... Alsace !... Répète avec moi, mon chéri ! Dis avec moi : Alsace ! Alsace ! »

. . . .

Mais dans l'excès de notre joie nous devons la mesurer, la traiter sévèrement. Ne soyons pas encore éperdus de bonheur. Ne croyons pas que la phrase glorieuse ait achevé de remplir son destin, qu'elle soit acquise, définitive et sans laisser de place à des remous d'angoisses, à des fluctuations de nouvelles souffrances. Il faut attendre encore avant de la pouvoir clamer à la face d'un ciel tricolore et serein. L'orage est toujours là, qui menace et qui gronde. La porte s'est seulement ouverte à demi, en un brusque effort... Nous avons pu poser le pied sur les marches du seuil et donner, entre deux feux de peloton, un haletant baiser d'amour, le premier, à la frémissante captive... Mais elle n'est pas délivrée ! Elle a toujours ses fers... Nous la délivrerons... Brûlés et déjà possédés par cette courte étreinte, préparons-nous à la recommencer. Nous avons vu la prisonnière. Elle a passé la tête à travers les barreaux... Nous l'avons embrassée .. Les barreaux ne sont pas brisés...

LE DRAPEAU DE LA FENÊTRE

22 août 1914.

Dès le premier jour de la mobilisation, Paris s'est pavoisé. Il l'a fait avec un tact et un culte de la nuance infiniment délicats. Ce pavois est sage, raisonnable, sans rien de fanfaron. Il affirme une croyance et traduit un espoir, mais ne déploie aucune vantardise. Loin de vouloir anticiper, il se réserve, il ne donne pas son plein, et l'on sent bien que son seul but est d'inviter la victoire en se gardant de l'afficher la veille. Un, deux, trois drapeaux, placés çà et là à un balcon, font comprendre, à ne pas s'y tromper, qu'ils ne sauraient représenter tout l'effectif de la maison... Le regret avec lequel ils s'espacent parle de lui-même... Ce sont des drapeaux « d'avant-garde », tout simplement... A mesure que s'engageront les batailles, que s'affronteront

les armées, que grandiront les luttes et se décidera la gloire... un par un, puis par tas, par gerbes, par bouquets, les *autres* qui sont à l'arrière, dans les chambres, sortiront par les fenêtres pour apparaître, faire feu de toutes leurs couleurs et se dérouler le long du *front*. Il y en a ainsi des milliers de français, de belges, d'anglais, de russes, qui n'attendent que le moment de fleurir et d'enrubanner nos murailles.

Pour l'instant, le drapeau est le plus souvent isolé. Sentinelle de la terrasse, vigie de la mansarde, factionnaire de la porte d'entrée, il se recueille et ne s'abandonne pas encore à l'expansion. Mais il accentue chaque jour davantage sa personnalité, il s'impose à nous, se mêle à notre vie, entre dans nos yeux et nos pensées dont il devient une chère habitude.

Peu d'occasions, jusqu'ici, s'offraient à nous de le fréquenter. Nous n'avions avec lui que de rares et courts entretiens. Une ou deux fois l'an, à une fête nationale, ou en l'honneur de Jeanne d'Arc, ou pour une visite de souverain, nous le tirions du réduit où il s'attristait dans l'ombre et dans la poussière, pour l'aérer pendant quelques heures... Il jouait ainsi son rôle officiel et puis il rentrait dans l'obscurité. Il menait une existence intermittente et sans esprit

de suite. Depuis le 2 août 1914, il s'est secoué. Le voilà au premier rang. C'est le personnage principal de la nation, du monde entier. Le drapeau domine actuellement l'Europe et l'univers. Il flotte au-dessus de tous les partis et de tous les sommets. Il survole vingt peuples.

Mais, sans le regarder aussi haut, sans le voir de si loin, considérons-le, chacun, de tout près puisqu'il ne nous quitte pas, qu'il est, à poste fixe, attaché à la croisée où il fait la campagne pour des mois, pour un temps dont nous ne pouvons estimer ni limiter la durée... Il vaut la peine que nous l'étudiions.

Sous son apparente égalité d'humeur, jamais il n'est le même. Pendant que j'écris, j'en ai justement un, à trois pas de ma table, et qui, dehors, bouge et vit, comme quelqu'un de penché et d'accoudé sur la rampe. S'il m'arrive de l'oublier... le mouvement qu'il fait tout à coup me trouble... et puis je me rassure: « Je sais... c'est le drapeau. » Il étend sur mon papier des ombres de nuage, de branche et d'oiseau, des lueurs de pourpre et d'azur. Il enfourche et chevauche comme un bon cavalier la moindre brise. Il se balance comme un hamac, se gonfle et s'arrondit comme une voile. Il prend des fiertés, de courtes impatiences,

sœurs des miennes, il se dresse et pique par instants ses trois couleurs, et l'on dirait qu'il veut, par-dessus les toits, héler un pavillon vers l'Est. Ou bien il va et vient, à peine, dans un rythme paisible, régulier, qui ferait jurer qu'il respire. Il semble aussi, par instants, bercer dans le creux de ses plis un petit enfant invisible... Ou il pend, inerte d'aspect mais lourd de pensées, perché sur sa hampe comme un oiseau de grand espace qui dort sur une patte. Et il songe, il songe... il paraît sculpté, il forme un bloc étroit et solide où l'on ne distingue plus, au bord de ses ailes carguées, qu'un liséré de trois couleurs... et même immobile il inspire, au repos, la crainte et le respect. Son engourdissement est formidable de résolution. C'est un drapeau de Damoclès.

Et il ne se montre pas moins émouvant quand, inondé, pesant de pluie, il a ses étoffes qui collent et qu'il forme un linge épais, humide et solennel, tout spongieux de pleurs, comme fatigué d'avoir essuyé trop de joues maternelles.

A maintes reprises je vais près de lui. Je le comprends. Je le trouve beau, j'entends son clair bruissement et je découvre ses desseins. Quand il s'accroche ou s'empêtre aux volets, je le dégage pour qu'il flotte à l'aise et claque

avec plaisir. En sortant de chez moi, je ne puis m'empêcher de me retourner et de lever vers lui la tête, et il me fait signe comme avec un mouchoir teint de sang. Du bout de la rue, quand je rentre, je le distingue entre tous. C'est le mien, et lui aussi me reconnaît. Il garde la maison.

Cher drapeau *d'ici*, qui ne vas pas au feu, pacifique drapeau du bazar, qui ne pars pas, qui ne risques rien, tu nous mets pourtant au cœur une ample joie, un héroïsme résigné. Tu nous prêches la patience. Tu fais comme nous, tu attends. Tu es l'ami de notre anxiété, tu nous tiens compagnie du matin au soir, tu es l'insigne militaire de notre inaction, tu protèges notre sommeil comme le rideau de notre lit.

Aussi nous ne t'oublierons pas. Quand il faudra plus tard, *après la guerre*,... te retirer... quelle tristesse et quel déchirement nous aurons!... Je les sens déjà. Le pourrons-nous? Quand, au prix de mille inquiétudes, de mille joies, mille douleurs, à travers toutes les gradations de la bataille et les secousses de la victoire, tu nous seras devenu indispensable, nécessaire... comment ferons-nous pour te perdre et renoncer à toi, pour te *ranger*, ainsi qu'un meuble désormais inutile et n'ayant plus

de raison d'être ? Te remettrons-nous au sixième, dans la chambre de débarras, avec les malles et les vieux cartons ? Quel sacrilège ! Non, tu resteras dans l'appartement, à portée de notre pieuse caresse, en une place discrète et privilégiée, près des portraits de nos parents défunts et des reliques de famille... Et nous te sortirons souvent, car grâce à Dieu les *autres* drapeaux, ceux des champs de bataille, nous auront fait d'ici là des quantités de splendides anniversaires que tu seras, toi, l'humble et le *civil* de la fenêtre, chargé de célébrer, avec tes couleurs toujours pimpantes et fraîches de fête publique...



La Pologne... Jusqu'à ce matin l'on n'avait qu'à toucher ce mot, à le heurter, pour produire de la tristesse... La Pologne... ! J'ai encore là, au fond de l'esprit, comme en un livre relié en chagrin noir, toute la longue suite d'images que depuis ma petite enfance évoquait d'abord ce nom désolant et désolé, images saisissantes et rudes à la façon des gravures sur bois d'un poème épique et populaire, tableaux d'âpre héroïsme et de sombres douleurs, de révoltes

acharnées, de souffrances qui s'étendaient à perte de vue .. dans les steppes mornes et profondes du passé... L'histoire et le roman de la Pologne, sa légende et sa vérité, ses fresques, ses galops fous, sa poésie, ses chants de guerre et ses complaintes d'esclavage, tout cela aussi, pendant des années, m'avait passé, repassé par la tête comme sur le sol d'un pays cent fois battu... Bruits des éperons et des chaînes, éclairs des sabres et des faux, chocs des cymbales, nerveuse splendeur des épaules d'où s'éploie comme une aile en velours la flottante pelisse, cuir pourpre de la botte, orgueil du bonnet de fourrure, chœur des exilés, parades sous les plumets et les aigrettes, magnificences dans l'air froid... Ah ! que vous m'étiez choses familières, prêtes sans cesse à vous lever, à briller, à résonner, à vous pavaner pour mon spectacle au premier signal... ! Vous faisiez aussitôt cortège aux morts illustres qui vous suscitaient ; vous répondiez en cliquetis à leur appel. Le nom de Sobieski suffisait à vous rallier des quatre coins comme des escadrons.

Et Pologne était un mot qui, après avoir eu des sonorités prolongées de gloire, avait fini peu à peu par se réfugier dans l'expression du malheur. Il tintait comme un glas. Rien qu'en

le détachant on le faisait tomber en cendres. C'était un mot d'abattement, de désespoir et de sépulcre, un mot qui glaçait le cœur et tranchait la gaieté. Jamais personne n'a pu rire en disant : la Pologne... On devenait grave et réfléchi à son accent, en sa présence, comme devant un moribond qui ne peut pas mourir. Il y avait enfin au-dessus des mille sentiments qu'agitait l'idée de Pologne, et, les dominant tous, une gène affreuse, une peine secrète, la conscience d'une injustice accablant à la fois ceux qui en étaient les victimes innocentes et ceux qui en étaient les exécuteurs pensifs et apitoyés...

En un instant tout a changé. Ces impressions centenaires ne sont plus qu'un mauvais rêve évanoui sur les eaux de la Vistule... Une aube se lève, comme un baptême de clarté... La Pologne, tout à coup, tressaille et se sent revivre. Ses flancs endoloris se raniment comme pour un enfantement qu'ils n'espéraient plus, Le tsar magnanime a tourné vers elle son sceptre libérateur et les paroles du grand-duc Nicolas retentissent, montent, se frappent dans le ciel comme des inscriptions miraculeuses, prennent le large à travers les immenses plaines, soufflent ainsi qu'un divin coup de vent

sur les pâturages, les interminables rives, sur les forêts de Lithuanie, sur les arbres et les fronts courbés qui se redressent pour recevoir la proclamation des espaces... — « *Polonais... ! l'heure a sonné où le rêve sacré de vos pères...* » Ah ! le vaste langage ! La souveraine élévation de voix... ! Le verbe d'ivresse ! Quoi de plus exaltant, de plus beau que le lancement de ces assurances magnifiques fait par le généralissime, à cheval, debout sur ses étriers, au seuil même du royaume d'infortune et de courage, avant d'entrer à plein poitrail dans les blés de la gloire !

Enfin ces promesses prennent toute leur solennité grandiose et généreuse à l'heure auguste, à la minute choisie où elles tombent... et c'est une épée, l'épée tirée et tendue pour la bataille, qui prend l'engagement, qui tient lieu de plume, qui signe, qui apporte à la Pologne la paix, la fraternité... Ce sont des bras armés, armés pour la plus sainte et universelle cause, qui s'ouvrent à la sœur meurtrie. Il n'y a pas de condition meilleure pour un embrassement.

Ressuscite donc, Pologne, au passage des chevaux russes ! Ton nom n'est plus triste aujourd'hui. Oublie tes vieilles luttes... Ne pense qu'à demain. Les morts immortels sont joyeux.

Leurs os remuent. Kosciusko court et bat des mains aux champs de Cracovie... Tout ruisselant sous le schapska, Poniatowski, maréchal de France à Leipzig, ressort en nageant à larges brassées, le soir, des flots de l'Ellster... et je suis sûr d'avoir entendu cette nuit, par le clair de lune, chanter au piano l'âme en pleurs de Chopin.



17 août. — Je viens de voir un autre « drapeau de fenêtre », le premier pris à l'ennemi... exposé rue Saint-Dominique, au ministère de la Guerre.

Dès que l'on arrive à la porte d'entrée, on l'aperçoit et il occupe tout. C'est lui. Il est à la croisée d'honneur du milieu, étendu, tiré de côté par un fil afin qu'il s'étale en grande largeur dans toute sa détresse, qu'il n'essaie pas de se cacher, que l'on n'en perde rien... Avec ses quatre branches de croix, rouge framboise et bordée de noir, sur fond blanc, et ses ors atténués déjà, comme amortis par la honte, il offre une beauté funèbre. Il a l'aspect des étendards d'autrefois, et deux épais glands d'argent sont attachés à des tresses, en haut de sa

hampe, comme les embrasses d'un lourd rideau.

Mais ce qui frappe, et ne peut s'exprimer, c'est son air d'abattement et de chute. Malgré qu'il soit en montre à la plus marquante place, pour le bonheur d'un peuple qui se précipite à le découvrir, son *exposition* l'humilie, le rabaisse. En se réjouissant, on ne peut s'empêcher de le plaindre de finir ainsi, aux barreaux où il donne l'impression d'être vraiment *pendu*, comme une loque humaine de Montfaucon, comme un gibier prêt à se décomposer lentement aux vers et à la poussière des âges, sous la voûte destinée à devenir son tombeau. Il est exténué, rompu, rendu, ne voit plus, ne sent plus, corps vide, inanimé... qui a tout perdu, jusqu'à l'honneur... Et sa dégradation renforce notre orgueil.

Nous nous le représentons tel qu'il était hier, porté au-dessus des têtes prussiennes et paraissant sûr de lui-même, se croyant bien tenu par les deux robustes pattes teutonnes auxquelles on l'avait confié,... puis tout à coup, ébranlé, se courbant sous l'attaque, allant de droite et de gauche, ramant, oscillant, plongeant dans la mêlée, tombant et puis se relevant, lâché, pris, repris après une ruée atroce, ou bien quitté au premier sang, abandonné tout de suite aux bras

et à la victorieuse convoitise de nos chasseurs... A présent il est une chose, un morceau de butin, il ne jouera plus jamais à « faire l'écusson » sur le ciel allemand. Il est pris. Et il ira demain se fixer au mur de la chapelle royale, ainsi qu'un grand papillon diapré, le corps percé par une épingle.

Je suis resté, songeant de longues minutes, dans la cour où ce malheureux endurait l'horrible honneur du pilori. Sur le trottoir la foule, accourue de partout, le voyait, riait, laissait éclater et monter à son front toutes les manières de sa joie... Et par moments, des officiers, des généraux, traversaient l'espace vide, montaient l'escalier de pierre, comme pour aller à une importante visite... et s'arrêtaient en haut, sur le palier, près du captif inerte et résigné. Ils le regardaient, l'enveloppaient de toute leur pensée, prenaient un de ses bords entre leurs doigts comme pour tâter de quelle étoffe était faite l'âme ennemie... Et quand ils l'avaient ainsi toisé, sans mot dire ils redescendaient, le cœur et les yeux pleins de récompense.

LA MORT DE PIE X

29 août 1914.

Nous avons tous, doués d'une soudaine et intolérable clairvoyance, observé dans le deuil que le visage des défunts prenait aussitôt après la mort, sur les portraits qui avaient été faits d'eux au temps de la vie et de la santé, un aspect tout nouveau, une pénétration profonde et singulière. Ils se consacrent. Ce sont bien toujours les mêmes, mais revêtus d'une parure mystérieuse. Leurs traits physiques deviennent une représentation morale, un résultat acquis, un ensemble obtenu. Éloquemment muets, ils nous retiennent avec des yeux d'une fixité persuasive qui nous émeut jusqu'à la gêne. Ils ont l'air de *savoir*, d'être renseignés. La volonté manifeste et tendue de nous faire comprendre tout ce qu'ils ne peuvent nous dire les anime, les

occupe sans cesse et rien n'est plus troublant que l'exhortation de leur certitude silencieuse.

Cette impression, si souvent ressentie à propos d'amis, de parents disparus, je l'éprouvais — mais avec combien de haute puissance — en étudiant le jour même où le monde catholique apprenait sa douce et brusque fin, le vénérable visage de Pie X.

Jamais — je me le reproche avec une sorte de remords — je n'avais su voir comme elle m'apparaissait à présent, éblouissante de translucide éclat, la bonté souveraine et communicative du Saint-Père. Sans doute elle m'avait frappé maintes fois au simple examen des traits paternels qui la dessinaient. Comment aurais-je pu ne pas la connaître, cette bonté de source, et n'en avoir pas été remué? J'en savais mille exemples qui l'avaient répandue et popularisée aux quatre coins du monde... et pourtant, je le répète à ma confusion, elle ne m'atteignait absolument et ne me remplissait qu'à cet instant fatal où j'étais affligé de me rendre compte qu'elle avait cessé sur la terre, qu'elle s'était éteinte... et qu'il ne restait plus d'elle — pour nous pénétrer de tristesse et de regrets — que la reproduction de la sainte et calme face de vieillesse qui en était le pur miroir.

Mais du moins ce miroir, si pâle, et durant la vie toujours voilé d'abnégation, de splendide humilité, s'éclaire aujourd'hui non pas comme un couchant mais comme une aurore, et révèle l'âme inépuisable qu'il aimait mieux par modestie recouvrir que refléter. La figure de Pie X s'illumine après l'*ite missa est* et rayonne comme une calme hostie. Sur ce visage — qui a la franchise pleine et la robustesse de bonté d'un de ces donateurs peints par Ghirlandajo — la douceur triste et infinie, la charité surnaturelle et la consomption du bien sont traitées en valeurs angéliques. Nous n'avons qu'à déchiffrer ces traits augustes et fixés à jamais par la Mansuétude pour comprendre l'exquise, l'immense et l'enfantine sensibilité du Pasteur qui n'a pas pu accepter une seconde la pensée de voir les loups dévorer son troupeau. Plus qu'un autre il voulait rester dans l'histoire le Pontife de la fraternité, le Prieur de la paix... Tout le détournait des luttes brutales. L'idée du sang versé l'inondait de ténèbres. Il savait que pour le pape le rouge est la couleur de deuil, et qu'il ne serait vêtu de pourpre qu'après sa mort, lorsque ses yeux clos ne recevraient plus à travers leurs paupières que les azurs datant de la Création. Quand de

la fenêtre de sa petite chambre il vit au loin s'amasser lentement, puis avec une rapidité foudroyante la multitude des nuages qui n'avaient pas, hélas ! leur allure ordinaire et processionnelle de pèlerins de l'horizon, mais qui sombres et volant au ras des lignes reculées s'avançaient comme des hordes, il comprit que le grand moment était venu pour Lui de faire entendre sa voix, si frêle et si forte ! et de lever la main pour commander de remettre au fourreau les glaives aveuglément tirés. Il crut alors, il espéra, dans sa sainte candeur, qu'il empêcherait le fléau, qu'il pourrait arrêter peut-être la course des orages. En face de quelle réalité terrible et sublime, dépassant Dante et Shakespeare, il se trouvait ! Quel drame apocalyptique éclatait tout à coup, l'enveloppait, dans un tourbillon d'angoisses... ! L'Autriche, qui avait joué, à propos de son élection, un rôle sournois et décisif... à la puissance de laquelle il devait malgré lui cette tiare d'épines, redoutée et subie, c'était elle, l'apostolique Autriche, qui tenait à cette minute le sort des peuples, la destinée du monde. Comment n'écouterait-elle pas l'ordre, la plainte, la supplication du Pontife auquel l'attachaient des liens si étroits, si sacrés ? Oserait-elle au contraire prétendre que

c'était lui, le Pape, l'obligé-martyr d'il y a onze ans, qui devrait payer de son obéissance et de l'oubli de ses devoirs suprêmes le service rendu au Conclave? Elle le prétendit. Avant même que Pie X eût ouvert la bouche, son adjuration était écartée, tenue pour nulle, comme un vain bruit. Ah! quelques-uns, je le sais, pensèrent alors que le Pape avait agi en la circonstance avec une discrétion trop officieuse. J'ai entendu regretter qu'il n'eût pas mené l'affaire en grand fracas, avec un déploiement et une mise en scène propres à soulever les imaginations et à casser les vitres des palais.

On eût assez aimé des ambassades de cardinaux et des voyages de légats, des solennelles mises en demeure brandies comme des excommunications du moyen âge... Mais non : le saint Pie X n'eut même pas une seconde cette velléité inutile et pompeuse. Le théâtre n'était pas son genre. Il resta cloîtré dans ses habitudes de piété repliée... Mais, gémissant de douleur, il ne trouva rien de mieux et de plus concluant que de s'offrir en victime expiatoire, afin d'être plus tôt auprès de Celui qui commande et de se voir ainsi admirablement placé pour obtenir de lui ce qu'il n'avait pu arracher à la folie des rois... : « Mon Dieu, lui dit-il, les empereurs ne m'écou-

tent pas. Faites-moi venir à vos pieds, que je vous parle vite. Et puisqu'il faut, par votre volonté, que le calice qui tremble dans mes mains et ne connaît que votre sang soit demain rempli par celui des hommes, écartez-le de ma vue, dispensez-moi d'y boire. »

Et Dieu l'a exaucé à l'instant même en soufflant sur lui, sur le cierge pascal qu'était cette âme de bonté, fondue... exténuée de foi.

Avant de rendre l'esprit il avait su affirmer *in extremis* la protestation de son cœur indigné lorsque le vieil empereur François-Joseph lui avait demandé sa bénédiction pour les armées de l'Empire... *Non possumus*... et sa main, qui ne se lassait pas d'absoudre, s'était retirée cependant, avait changé de direction. C'est ce jour-là que commença de se briser à son doigt l'anneau du Pêcheur, et que Pie X, pour ne plus s'en relever, se coucha dans le petit lit de fer où il ne dormait pas depuis tant d'années. Goutte par goutte, *diminuendo*, il répandit les derniers instants de sa vie, dans une harmonieuse et déchirante retraite de tout son être. Pape des pauvres il mourut pauvre, comme un humble prêtre, et son testament, d'une simplicité si complète, si réduite, si dénuée, a fait venir les larmes aux yeux même des incrédules.

Pontife résolu de la spoliation, du sacrifice consenti, ce saint Vincent de Paul du Vatican, sans faste, aux habits qu'il trouvait toujours trop beaux, aura eu peut-être la suprême joie d'entrevoir les enfants de sa difficile France réconciliés pour quelques heures dans le plain-chant de l'exaltation nationale. Il aura suivi d'un regard baigné de joie le retour de la soutane et de la cornette au chevet du soldat poudreux. Et il s'éloigne vite, il s'efface, avec une hâte sévère et comme pour occuper désormais le moins longtemps de lui les peuples qui se choquent. Maintenant qu'il part il est pressé d'arriver dans la Rome éternelle où l'on n'est plus captif... et où il pense avoir quelque crédit. Alors il supprime toutes les formalités du gala funèbre. Pas de longues cérémonies qui clament l'orgueil. Pas d'embaumement. Pas de viscères conservés comme des joyaux dans des urnes, à ce jour terrible où tant de pauvres entrailles vont être mises à nu et semées sur la terre ! Non, que cela soit fait tout de suite, dans les plus proches souterrains qu'il a désignés. Ses sœurs auront les trois cents francs qu'il a demandés tout bas pour elles comme s'il avait l'air de trouver que c'est encore beaucoup. De ce côté le voilà donc tranquille... Et se souvenant dans le suave et ma-

gnifique délire que lui accorde le Seigneur, des choses qu'il a vues et qui l'ont frappé, il se rappelle entre autres... ce grand oiseau blanc monté par un officier de France et qui apparut un soir, survolant le Forum dans l'or séraphique des cieux... Et puis il rêve qu'il est étendu dans la barque de Pierre, avec un voile rouge en berne sur le visage, et que cette barque avec lenteur glisse et l'emporte, lui le maître impuissant de la Paix, à travers les *dreadnoughts*, parmi les orgues des canons, les flottes, les soldats rangés sur les vaisseaux,... et qu'avant de gagner les sereines lagunes, Dieu, le grand dispensateur du temps et pour qui rien ne rallonge, daigne le faire au moins repasser par Venise...

CREDO

25 août. Notre offensive générale n'a pu percer les lignes allemandes. — Nous avons dû nous replier et il nous faut attendre une chance meilleure.

Mais nous tous qui suivons de loin, haletants, au jour le jour, la marche mystérieuse du destin, qu'allons-nous dire et faire? Comment allons-nous pendant des semaines, des mois peut-être, répondre aux assauts furieux qui seront — par un choc en retour des batailles — livrés à nos pensées?

Nous y répondrons par cet *acte de foi*, inébranlable et permanent, qui est le mien, dans lequel chacun de ceux qui ne se battent pas doit se tenir, et se boucler, debout, comme en une cuirasse :

Je crois au courage de nos soldats, à la science et au dévouement de nos chefs.

Je crois à la force du droit, à la croisade des civilisés, à la France éternelle, impérissable et nécessaire.

Je crois au prix de la douleur et au mérite des espoirs.

Je crois à la confiance, au recueillement, au bon travail quotidien, à l'ordre, à la charité militante.

Je crois au sang de la blessure et à l'eau du bénitier, au feu de l'artillerie et à la flamme du cierge, au grain du chapelet.

Je crois aux vœux sacrés des vieillards et à la toute-puissante ignorance des enfants.

Je crois à la prière des femmes, à l'héroïque insomnie de l'épouse, au calme pieux des mères, à la pureté de notre cause, à la gloire immaculée de nos drapeaux.

Je crois à notre grand passé, à notre grand présent, à notre plus grand avenir.

Je crois aux vivants de la patrie et je crois à ses morts.

Je crois aux mains armées du fer et je crois aux mains jointes.

Je crois en nous. Je crois en Dieu. Je crois, je crois.

Et jusqu'au bout, quoi qu'il puisse arriver, je ne cesserai de réciter cet acte de foi qui est mon cantique, ma litanie, mon *Credo*, mon Alleluia.

LE LIVRE DE 1914

15 septembre 1914.

Tous les matins et tous les soirs, dans l'étreinte de la souffrance et le vertige de l'admiration, dans l'angoisse et la fierté, dans le deuil et le remerciement éperdu de nos âmes, nous lisons la liste des morts tombés au champ d'honneur et des cités à l'ordre du jour, et ce double palmarès de la patrie s'allonge et n'en finit plus avec la durée des combats.

C'est déjà plus qu'une plaquette... et la guerre commence à peine. Nous pouvons prévoir qu'à son expiration le funèbre recensement fournira la matière d'un livre, d'un gros livre, épais et fort, dont on ne saurait établir et fixer le prix à l'avance, si l'on considère ce qu'il nous coûte.

Quel livre !

Écrit en rouge, imprimé avec le plus pur de

notre sang, et qui contiendra tout, le détail et le résumé, le sobre historique des actions et des caractères, livre de mort et de vie, de vie immortelle, livre de liberté, d'égalité, de fraternité, où tous les mobilisés de la gloire, sans distinction de naissance et de commandement, seront réunis dans l'intimité du sacrifice et du courage et promus au suprême grade.

C'est ce livre-là qu'il faut, dès à présent, tout de suite, décider de publier aussitôt que le mot lointain de paix aura, comme l'alouette, ouvert ses ailes en chantant dans le ciel bleu de la victoire.

Ce livre sera tout fait. Rien à y ajouter, rien à y retrancher. On n'aura qu'à copier les rigoureuses formules militaires consacrées à chacun de ceux qui en constituent l'impérissable texte. On suivra l'ordre alphabétique. Aussi bien, pas de jaloux. Il n'y aura là ni derniers, ni premiers. Tous au même plan, à l'avant-garde de la postérité, au *front* de l'armée des morts...

Cette publication pourrait porter ce simple titre : LE LIVRE. LE LIVRE DE 1914. C'est-à-dire le Livre par excellence, comme avec une religieuse et définitive solennité l'on énonce et l'on conclut : la Bible, le Verbe...

Ainsi décidé, LE LIVRE DE 1914 sera tiré à des milliers, à des milliers d'exemplaires, et chaque

Français ne pourra faillir à l'honneur, au devoir sacré de le posséder chez lui, pour l'avoir sans cesse, bien en vue des yeux et de la pensée, à portée des mains et de la mémoire. A côté du livre de messe maternel et du dictionnaire de la langue française, ce sera son livre quotidien, fréquent, lu et relu, fatigué, qu'il faudra relier souvent, son livre d'or, « de comptes », de chevet, son manuel d'héroïsme et d'histoire où, en toute circonstance, il trouvera ce qui lui manque sans avoir à le chercher. Joie, peine, désespoir, accablement, tristesse, inquiétude, doute, gais instants, heures noires... il étend la main, il ouvre LE LIVRE, n'importe où — il est sûr de toujours bien tomber, comme dans les Évangiles.

Voici ce qu'il tire, au hasard, coup sur coup : « ... Capitaine Pouhin, 159e d'infanterie (se fit adosser à un arbre afin de mourir face à l'ennemi). — Lieutenant Chrétien, mort en ralliant sa compagnie. — Colonel Courtat de Cissey, de la division de fer. — Général Roques. — Abbé Fumin, lieutenant, porte-drapeau... »

Il peut ouvrir LE LIVRE ailleurs, dix, vingt, cent, mille, dix mille fois de suite, plus encore, autant qu'il y a de noms !... il est toujours sûr de ramener la ligne et les mots qui le réconforteront.

Le Livre de 1914 sera pour nous, pour nos enfants et les générations futures, le poème, l'Iliade, la Légende du Siècle, légende « vécue » dont nous saurons par cœur les strophes et les versets.

Tous ces noms, en effet, tous ces chers noms qui nous passent en ce moment, nous glissent, nous coulent sous les yeux et entre les doigts, rapides, torrentiels comme de l'eau, comme du sang, que nous voudrions retenir et que nous ne pouvons garder parce qu'ils sont trop... il faudra, grâce au Livre, les apprendre et les garder ensuite à jamais, les bien posséder à la façon d'un Nobiliaire... que nous les sachions tous imperturbablement, afin que l'on ne puisse pas en prononcer un seul devant nous sans que nous frémissions, sans que nous le reconnaissions, que nous le saluions au passage, sans que nous soyons en état de dire à une femme en deuil, à un jeune homme grave, brusquement rencontrés : « Vous vous appelez ainsi ? Alors, vous êtes, vous la femme, et vous le fils de celui... ? » Et eux, sans ouvrir la bouche, nous feront signe que oui.

Ainsi, nous serons perpétuellement dans la belle société des plus précieux de nos morts, de ceux auxquels patriotiquement nous devrons la vie et dont l'immense et douloureuse liste tracée sur Le Livre sera notre « Imitation ».

LA CARTE

26 septembre 1914.

Pour tous ceux qui ne se battent pas, pour tous ceux qui, loin des armées, se nourrissent d'angoisses et vivent aux aguets de la prochaine nouvelle, il n'y a qu'un passe-temps, un travail, un remède : la carte.

On la déplie et on voudrait, en la dépliant, l'agrandir toujours. Et, pareillement on la replie sans avoir le sentiment de la rapetisser. On la visite, on la scrute, on la fouille, on la tourmente. Et puis, on la laisse à demeure étalée, ouverte toute grande, sur la table dont elle est devenue la nappe, le plus riche et l'indispensable tapis.

On la regarde d'abord sans idée fixe, d'ensemble. Tout en nous la saisit, la reconnaît. *C'est la carte de France...* dont la forme tradi-

tionnelle et consacrée est depuis toujours inscrite et suspendue aux claires murailles de notre première jeunesse. Mais depuis un mois... quel changement ! Comme elle s'est développée ! Comme elle a pris un aspect solennel et nouveau, une soudaine et imposante figure ! Est-ce la même ? Jusqu'ici elle ne nous offrait qu'une physionomie abstraite, pâle et froide. Elle évoquait des souvenirs de classe et de mélancolie scolaire. Elle ne nous représentait pas complètement et de façon frappante ce qu'elle signifie. Elle était « muette », comme l'armée, comme la nature, comme les grandes choses qui sont taciturnes, afin qu'un jour on les entende mieux. Nous l'avions effleurée cent fois, mille fois, sans la pénétrer, sans en rien rapporter que des impressions de surface, des lavis de sentiments ; nous n'avions sur elle que des notions glacées et en teinte plate. Elle n'avait pas été pour nous une de ces forces communicatives, familières et chaudes qui s'installent au beau milieu de nos besoins et de notre habitude. Lequel de nous aurait eu l'idée, aurait éprouvé le désir, en temps ordinaire, d'avoir constamment chez soi, accaparant toutes les réflexions, la carte de son pays ?... A quoi bon ? N'avait-on pas, depuis les examens, achevé ses études ? Ou du moins

on se l'imaginait... Non, la carte n'avait plus de raison d'être que dans les lycées et les gares.

Et pourtant ! Voyez aujourd'hui... le rôle qu'elle joue ! la place, la « place forte » qu'elle tient au centre de notre vie !

Cette carte à présent montre un visage, un corps, un cœur, des immensités d'âme... Elle parle, elle est expressive, éloquente, elle nous trouble et nous secoue. Sa vue nous attendrit, nous fait défaillir et puis nous ranime. Nous n'avons, pour nous redresser plus droits, qu'à nous courber cinq minutes sur elle. Nos regards n'ont qu'à la toucher pour que nos yeux se mouillent, se sèchent et bientôt s'enflamment de courage. Nous pouvons l'interroger pendant des journées, elle a toujours à nous répondre et ses réponses sont si nombreuses, si rapides, si instructives, si belles, si rassurantes, qu'elles dépassent et refoulent toutes nos questions à la manière d'un flot incessant de ripostes directes, toujours heureuses.

La carte est en effet plus meublée et moins infidèle que tous les vieux élèves remis trop tard à son école. La carte *sait son histoire*, son histoire de France ; elle ne l'oublie pas comme les hommes, et en ces jours d'enfantement national, elle commence, avant d'en arriver à

l'avenir qui s'élabore, par nous rapprendre le passé d'où lui vient tout le solide et l'acquis de son dur terrain séculaire. Quand, appuyés sur elle comme si nous étions accoudés sur le sol du pays, nous cherchons parallèlement à découvrir la marche de l'ennemi et celle de nos soldats, malgré nous c'est toujours l'itinéraire des vieilles armées que nous suivons le plus souvent. Nous nous rengageons dans les mêmes chemins, nous refaisons les mêmes étapes qu'il y a quarante ans, cent ans, deux cents ans et bien plus... Nous réveillons dans les Vosges des échos que nous croyions perdus tandis qu'ils n'étaient qu'attentifs et qu'ils ne demandaient qu'à se répercuter. Ce n'est pas la première fois que tant de noms de batailles déjà gagnées sont levés sous le pas de course de nos fantassins et partent à tire-d'aile comme des perdrix de chansons populaires... Nos cavaliers refont, aux mêmes endroits choisis par des capitaines défunts, les mêmes nuages de poussière, les mêmes feux d'artifice de sabres qu'aux charges dispersées... La Sambre et la Meuse avec joie reflètent de nouveau notre infatigable passage. Nous franchissons les mêmes gués. A chaque val, à chaque col, à chaque plaine, nous retrouvons. remontées et rafraî-

chies, les traces de nos ancêtres. Nous bivouaquons aux camps qu'ils nous ont laissés. Nos troupes occupent l'emplacement fameux des leurs.

Ainsi la guerre actuelle devient la suite logique, nécessaire, de notre caravane armée à travers les âges, le prolongement de notre persévérant destin. Grâce à « la carte » nous sentons mieux par où nous nous rattachons à nos origines, par où nous devons aller pour atteindre aux points qui sont notre but légitime et déterminé. Elle nous permet de voir, en nous retournant, d'où tout là-bas nous venons, et le chemin que tant de fois nous avons fait, rebroussé et recommencé avant de le tenir et d'y planter, pied à pied, le jalon de nos piquets de tente. Oui, c'est une émotion profonde en vérité, d'orgueil intarissable et de grande douceur, que de rester la poitrine et le front contre la carte, longtemps, et de revivre les hauts faits, les invasions, les conquêtes, les fastes et les souffrances pêle-mêle, en tas, de notre fier passé... tout en escortant à travers maints endroits battus et rebattus d'histoire nos armées d'aujourd'hui qui poursuivent la même marche, tenace et magnifique, pour des mêmes raisons de gloire et des exigences d'honneur...

La carte ainsi envisagée, parcourue, habitée, sillonnée par les yeux et survolée par la pensée, devient la réduction sainte, le plan de la patrie. Et elle en est aussi la planche anatomique, l'écorché tout saignant et puissamment minutieux où le multiple réseau des voies, des fleuves, des rivières, de toutes les artères et de toutes les veines est comme la circulation, dessinée et peinte, de son noble sang. La carte revêt par là, dans le relief de ces moments, un aspect unique et miraculeux de vie palpitante et sensible. Elle bat comme un cœur et respire comme un poumon. Nous ne pouvons la quitter, et nous ne l'abandonnons une minute que pour la reprendre en hâte. Nous la ravinons de nos désirs et l'ensemençons de nos espérances. Notre esprit, à chaque dépêche, bondit et se précipite sur elle, la retourne et la laboure. Nous la devinons pleine d'inconnu, de promesses, de secrets que nous voudrions arracher de ses minces flancs. Elle renferme dans les hiéroglyphes de ses lignes tout le mystère de Demain et nous cherchons à lire à travers l'enchevêtrement de ses milliers de traits, comme dans le lacis compliqué d'une inquiétante paume. Et elle, tranquille sous nos fièvres, au souffle de nos ardeurs, continue à nous

dérouler ses étendues, ses diverses régions, le chapelet, aux grains minuscules, de ses clochers et de ses forteresses, la série de ses anciennes provinces qui surgissent, au fur et à mesure, dans le décor de leurs particularités, de leurs séductions... nous les rendant plus précieuses et plus chères encore à l'heure où nos enfants luttent pour les défendre et les sauvegarder. Car elle n'est, en ces jours-ci, que le Champ-de-Mars de nos soldats. Elle leur appartient. Ils en sont les personnages. Eux seuls ont le droit et le devoir, le privilège d'y circuler, de s'y répandre, d'en abuser, et il n'y a que leurs allées et venues qui nous passionnent. Aussi la carte a-t-elle adopté depuis le 2 août un brusque dehors militaire. Elle est d'état-major. Auparavant les gaies couleurs dont elle est bigarrée n'éveillaient rien de belliqueux, n'ouvraient pour nous que de pacifiques espaces. Maintenant ses rouges garance et ses bleus de capote la revêtent d'une façon d'uniforme. A tout instant nous nous plaisons à l'observer marquée de bandes tricolores,... et stupéfaits nous nous avisons qu'on pourrait, à défaut d'étoffe, la mettre telle quelle au long d'une hampe, pour qu'avec tout le bariolage de ses départements cousus pièce à pièce elle

composât le plus symbolique et le plus vieux drapeau... La carte de France en donne au surplus la parfaite image géographique, celle d'un drapeau, d'un drapeau flottant aux bords déchiquetés, qui s'éploie libre et large, presque partout, sur l'azur des mers, ainsi qu'un étendard pavoisant le ciel.

. . . .

Enfin, quittant celle de France, il faut aborder la carte d'Europe, s'élancer de Vienne à Trieste et de Pétrograd à Berlin, se ruer en imagination, en confiance, en belle altitude d'espoir parmi les étendues des gigantesques empires que notre pensée, malgré ses frénésies, n'arrive pas à ramasser ni à étreindre. Il faut, en une randonnée circulaire de plus foudroyante rapidité que celle de l'aéroplane, de toutes les ailes et de tous les moteurs, franchir dix, vingt, cent horizons, toucher les Indes, cogner le Canada, fondre du Caucase sur Constantinople et d'Anvers au Japon... faire tout le grand tour des mondes qui sont à cette date fulgurante de 1914 le champ de bataille de la Civilisation, du Droit, de l'Honneur et de la Liberté...

Et seulement après ce voyage on pourra revenir, tout droit, comme au nid le ramier, vers la petite carte de France qui représente la

grande patrie, pour y déposer à genoux chaque soir, ainsi que sur l'autel, son esprit et son cœur martyrisés d'amour, unis dans la même prière...

LE BEAU DÉPART

2 octobre 1914.

C'est un départ de soldats, bien entendu, de soldats d'infanterie de marine, auquel j'ai assisté il y a trois semaines, et qui m'a laissé un tel souvenir, que je ne peux pas le garder pour moi tout seul.

Au bout de Paris, plus loin que la gare d'Austerlitz et le quai d'Ivry, entre d'immenses hangars fauchés de courants d'air, sur une des nombreuses voies s'allongeant et se croisant à perte de vue, parmi des chargements de matériel et de fourrage déjà formés et n'attendant plus que leur locomotive, un train vide venait d'être doucement, soigneusement amené... et aussitôt débouchait des constructions voisines le régiment qui devait le remplir.

Il ne s'embarquait pas tout de suite. Des

hommes se postaient en factionnaires le long de la voie, face au côté montoir, et tandis que les officiers souriants, imperturbables d'énergie tranquille, faisaient les cent pas, les marsouins, en toute liberté, allaient, venaient, sans pourtant trop s'éloigner.

Qu'ils étaient beaux ! J'aurais voulu pouvoir les regarder et les détailler un par un, les admirer jusqu'au soir. Ils disparaissaient sous les fleurs. Chaque homme n'était qu'un porte-bouquet. Ils avaient à leurs képis des fleurs en couronne, en plumet, en pompons ; ils en avaient aux boutonnières et dans toutes les ouvertures de leurs capotes, dans toutes leurs poches, une couchée sur l'oreille à côté de la cigarette, une plantée au coin de la bouche à la façon des gitanes; ils en avaient tout autour des reins, rangées et enfoncées dans le ceinturon où elles formaient une cartouchière de roses... et sur leur sac en hottées, et dans le canon du fusil où on eût dit qu'elles trempaient dans l'eau...

Échauffés par l'étape d'allégresse qu'ils venaient de rondement fournir à travers la population qui les avait acclamés et meurtris de feuillages, ils montraient un visage rayonnant. Leur peau brune, jaune, noire, astiquée sous tous les climats par les intempéries de toutes

les saisons, cuite au soleil d'Afrique ou d'Asie, teinte de tous les bistres que procurent les colonies, miroitait comme un cuir mouillé. Ils ruisselaient de sueur, la cravate dénouée, le cou nu, col ouvert, et maigres, nerveux, le genoux sec, avec des pommes d'Adam hérissées de crin qui saillaient sous leur menton, dures comme pierre. Leurs yeux fulgurants n'étaient qu'une braise.

Ils se croisaient, s'interpellaient, s'envoyaient au passage de rudes taloches d'amitié, tandis que les plus alertes, chargés de dix à quinze bidons qui sonnaient creux, couraient à l'assaut des plus proches fontaines.

J'avisai un de ceux qui stationnaient, un petit brun, d'aspect débrouillard et hardi, pas gras, mais qu'on sentait avoir l'âme chevillée. Une figure à la blague, une barbe courte et emmêlée de chiffonnier, et une dent de devant, en haut, cassée en pointu dans une bouche gouailleuse et noire. On causa. Il avait dû tellement chanter *la Marseillaise* et crier si fort : Vive la France ! qu'il n'avait plus de voix. Rien ne sortait de sa gorge éraillée qu'une espèce de sifflement de soufflet crevé. Il ne parlait qu'avec sa volonté. Je le compris pourtant quand, sur ma demande, il me dit son nom : « Lœillet... Oui, monsieur...

comme un œillet. » Il m'apprit que le régiment était le 21e, qui venait d'Issy-les-Moulineaux, avec d'autres arrivés du Maroc. Lui, il était du Maroc. Il me montra l'ancre rouge de son col; et, brusquement, des noms africains, des noms de combats auxquels il avait pris part jaillirent de sa poitrine. Il les crachait avec l'accent guttural qui leur convenait et les rendait plus lointains. Je citai des chefs. A chacun d'eux son visage raviné riait: « Si je le connais! » Et, quand je prononçai le nom de Gouraud, il dit simplement : « Gouraud? Ah! ben! Parlez-lui de moi, Lœillet! » et il claqua de la langue.

Était-ce vrai? Se vantait-il? Me faisait-il aller? Peu importe, cher Lœillet. Tu étais si *soldat*, si bon troupier du sable et de la palmeraie, si complet et pur « marsouin », que tout est bien de toi, et que tu es absous, quoi que tu fasses, puisque tu pars bouillant et aphone avec tant de belle humeur!

Une femme en cheveux qui portait un enfant s'approcha de nous, sympathique, pour nous écouter. Alors il se tourna vers elle en lui disant: « Laissez-moi vous en offrir une », et, détachant de son képi une fleur, il la lui tendit. Elle la prit avec modestie: « Merci, monsieur », tandis que le bébé, innocent et rageur, gesticu-

lait pour s'en emparer. C'était une pauvre fleur de rien, qui n'en pouvait déjà plus, qui retombait tête molle, exténuée... Mais personne ne paraissait s'en apercevoir, et, nous la regardions tous les trois, avec la même attention émue, ainsi que la plus rare des orchidées... Je dis à la femme : « Il faudra la garder... la mettre dans un livre ». « — Sûrement », fit-elle à mi-voix.

Pendant ce temps, à trois pas, un caporal avait entrepris à la craie, sur un wagon, une manière de bête horrible et antédiluvienne coiffée d'un casque à pointe, et les camarades, graves, silencieux, suivaient son beau travail avec l'air de respect touchant que devait avoir François Ier en regardant peindre Titien.

Mais tout à coup il se fit un brouhaha de commandement. La machine siffla. Lœillet porta deux doigts à sa visière cabossée que balayait un dahlia : « ...bliez pas... Gouraud ? » Tous sautaient, bondissaient dans les voitures qui, en une minute, furent pleines. « Complet, mon vieux ! Plus un fauteuil ! — Va donc voir au wagon des dames ! » La plupart avaient retiré leurs capotes qu'ils avaient drapées ainsi que des tapis d'Orient et mises à sécher à l'envers, en dehors des compartiments. Le train grogna. Les tampons s'entre-choquèrent comme si c'était

le signal, et la machine s'ébranla, pas trop vite, pour que nous puissions *les* voir encore.

Tous, massés, serrés en groupes, en paquets aux ouvertures des panneaux, s'offrant à pleine poitrine, coiffés et harnachés de fleurs, chantaient, criaient, hurlaient leur révolte, leur joie, leur force, leur jeunesse, leur sauvage colère... Ils éclataient d'impatience et de mâle avidité; ils étaient terribles, farouches et gais, et aussi candides et imposants dans leur belliqueuse fureur. Par ces soupiraux où d'ordinaire on aperçoit les calmes naseaux des bœufs rangés, sortait çà et là le cuivre d'un clairon lançant une rauque sonnerie... Nous n'étions sur le quai qu'une quinzaine de personnes, une toute petite haie, et pourtant ils nous en donnèrent comme pour cent mille hommes place de la Concorde! Ils nous jetèrent leur cœur de soldats, le serment de leurs poings levés, leurs plus beaux cris, leurs plus beaux regards, leurs suprêmes pensées...

Et c'est alors qu'un officier, le buste hors de la portière, tendant sa main que je pressai, me dit au passage : « Nous ne promettons rien. Nous tiendrons. »

Admirable parole! qui résumait en une formule lapidaire tout le programme du devoir

présent. A l'inverse de ceux qui promettent tout et ne tiennent rien, le colonial trouvait spontanément cette devise magnifique de l'armée française : « Ne rien promettre et tenir. »

Où sont-ils aujourd'hui mes marsouins du 21e ? Je n'en sais rien. Mais leur *départ* me garantit leur *arrivée*. N'importe où, sous n'importe quel feu, ils *tiennent*.

LA PATIENCE

30 octobre 1914.

Comme il est de vieille coutume, au fond des cloîtres et des chartreuses, d'inscrire dans chaque pièce, sur l'austère tableau du mur, au-dessus de la porte, des préceptes et des devises ayant pour but, en peu de mots, d'imposer une règle de conduite immuable et de droite rigueur, ainsi nous ferions bien, pendant ces jours continuellement tourmentés, de tracer partout, en belles lettres liturgiques, pour le rendre visible à chacun de nos regards, inévitable à chacun de nos pas, ce seul mot : Patience, et qu'il devienne aussitôt la règle même et la consigne militaire de notre existence troublée.

La patience doit être notre mot d'ordre, notre loi.

Les plus impérieuses raisons nous somment de la pratiquer.

C'est une vertu. Une des plus grandes, sinon la plus considérable, et vertu d'action, vertu mouvementée, féconde, sous son apparence passive. Nos amis les Anglais, qui l'exercent avec une résolution supérieure, en savent l'hygiène morale et le bénéfice, ils en ont une séculaire expérience couronnée de loyaux succès.

Ne croyez pas tout d'abord que cette patience, dont le calme nom déjà vous irrite et vous rabaisse, soit un article de femme et de vieillard, qu'elle résume un programme adapté à la médiocre taille des craintifs, des faibles et des petits... Non. Si vous êtes altérés de mérite et de risques, si vous ne pouvez pas renoncer à l'idée *d'endurer*, dites-vous que la patience accordera large matière à vos ambitions et qu'en vous la présentant on ne vous offre pas un jeu de tout repos. Car la patience n'a point son étymologie dans la mollesse et le détachement. La patience est une souffrance, ainsi que l'exprime avec une indubitable clarté le mot *pâtir* qui l'a enfantée dans la douleur. Et la patience, au-dessus d'une souffrance, est le plus rare et le plus distingué des courages, puisqu'elle prouve et nécessite l'absolue maîtrise de soi, l'entière et complète possession de toutes ses forces. Elle réclame un sang-froid ininterrompu, l'abnéga-

tion du succès immédiat, le perpétuel sacrifice de la minute, le renoncement à ce qui plairait davantage. Dieu me garde de médire de l'irrésistible feu, de l'impétueuse ardeur qui sont la caractéristique enviée de notre tempérament! Mais, en leur rendant hommage, il ne faut pas craindre de reconnaître que la promptitude de l'élan, si réussis qu'en soient les effets, n'est quelquefois qu'une heureuse et violente diversion, une admirable impuissance à se posséder, une imprudence de génie, une virtuosité dans l'excès. Du moment que l'on éclate, *c'est qu'on ne peut plus se retenir*, que l'on cesse par conséquent d'être le maître et le directeur de son énergie. En beau désespoir de cause on la laisse alors jaillir, faire explosion. Ainsi l'on se soulage, on se libère, on s'en donne à cœur joie, on assouvit une passion, une des plus hautes, celle de l'intrépidité, mais on l'assouvit. Le patient est celui qui la réprime et la réserve, aussi longtemps qu'il faut, pour ne la contenter en plein et d'un seul coup qu'à l'heure de la permission. Ménageant, sans les atténuer, ses fureurs, il les rumine, les mâche et les remâche comme des balles, il les garde jusqu'à l'extrême limite, et même à la fin, quand il leur donne carrière, il sent qu'il pourrait, s'il en était besoin, les conte-

nir encore. C'est lui qui les mène au lieu de céder à leur entraînement.

Pour bien observer, jusque dans les plus tragiques circonstances de la vie, cette vertu de ténacité spéciale, il ne suffit pas d'être un brave et d'avoir du cœur, il faut être une âme ayant une foi. De ceux qui la courtisent, la sereine et pure patience exige une volonté de source religieuse. Sans cela elle rebute, elle fait semblant d'être surhumaine et l'on se souvient avec effroi que le privilège n'en est attribué qu'aux anges : patience angélique...

Mais aussi le beau travail, accessible au plus saint des orgueils ! Quelle fière tentation ! Et comment ne pas s'y jeter puisque l'on s'attaque au plus difficile ? D'ailleurs on découvre bien vite, sans avoir la peine de les chercher, les avantages de l'entreprise. Le patient, celui qui attend, qui veut, qui sait, qui peut attendre, qui en a les moyens — et l'on en a toujours les moyens dès qu'on en a la volonté — cet homme-là possède une force inébranlable et contre laquelle tout se brise. Il est en situation de tout oser, plus que l'audacieux, de négliger des chances sûres parce qu'il a la confiance d'en saisir de plus sûres encore. Au jour le jour, à l'heure, il se charge et « s'accumule » de puis-

sance électrique à la façon d'une bouteille de Leyde et au lieu de se dépenser il s'accroît. Par la patience il obtient rapidement l'équilibre, la lucidité, une vue ferme et générale de l'ensemble. Les choses, dérangées, regagnent leur place, petite ou grande, et le patient, qui occupe à présent les crêtes morales, domine le panorama. Enfin la patience a ceci de magnifique et de mystérieux : de son propre fait elle dégage une certitude de durée qui aussitôt la crée, l'anime et l'entretient... Au *patiens quia æternus* qui glorifie le Saint-Siège, on pourrait substituer avec autant de raison, comme juste devise : *Æternus quia patiens*.



Mais assez de philosophie sur ce thème. Je ne m'y suis volontairement arrêté à regret que pour mieux préparer le terrain où je voulais venir. Le voilà libre et solide sous nos pieds. Vous m'avez tous compris. *Cette guerre est une guerre de patience.* Il faut que tout le monde, sans exception, se consacre au culte monastique et persévérant de cette vertu.

Au début des hostilités nous avons commis la faute, généreuse et bien naturelle, d'être trop

impatients. Quatre fois par jour au moins nous prétendions à de bonnes nouvelles. Une victoire le matin au réveil, pour nous mettre en joie, une à midi, une à quatre heures, une dernière le soir avant de nous coucher. A chaque courrier nous voulions des lettres de nos combattants, de nos parents, de nos amis, et longues, nourries de détails... Nous voulions des communiqués fréquents et précis de notre état-major, ne nous dissimulant rien de ses pensées, de ses intentions, de son but. Nous voulions tout le temps des prisonniers, des drapeaux, des canons... Que ne voulions-nous pas ? Après que cette fougue un peu présomptueuse eut reçu quelques justes et chères récompenses, nous avons dû nous plier à une acceptation plus dure et plus serrée de la réalité, mettre au pas nos grands désirs et discipliner nos espoirs. Et nous nous sommes enrégimentés dans la patience.

*
* *

Or, voici qu'au bout de trois semaines de la rude école nous commençons à en ressentir les bienfaits libérateurs. Tout ce que nous avons mérité davantage en cessant de le demander avec une hâte intempestive, le destin, provi-

dentiel et munificent, nous l'apporte et nous le distribue dans une répartition croissante. La chance captivée, gagnée à notre vaillante sagesse, tourne comme un brusque vent, nous avançons, l'ennemi recule, et notre cœur bat plus fort et plus vite dans nos poitrines qui se dégagent... Victoires précieuses, laborieuses, préparées, tissées fil à fil, sur le prudent canevas de la retenue, de la réflexion, sur la solide trame de la défensive... en attendant les victoires futures et débridées qui seront le couronnement des coûteuses contraintes. Gloire donc à la patience ! Nous la souhaitons à tous.

Nous voulons d'abord qu'elle n'abandonne jamais ceux qui l'ont eue bien avant nous, à qui seuls nous la devons, dont elle est le grave soutien, c'est-à-dire nos chefs aimés, bénis, prodigieux. Que notre patience aide et secoure la leur ! La nôtre est infime et la leur est sublime. Respectons au moins la splendide glace de leur conduite, collaborons au chef-d'œuvre anonyme de leur renoncement. Que ces guides vigilants, impassibles, sacrés, absents de tout ce qui n'est pas le salut de la patrie, se sentent soulevés, obligés par notre docile et confiante ignorance de leur secrets. Ne commettons pas le crime d'essayer de déchiffrer à tout prix les énigmes

de leur silence, ne les injurions pas de nos doutes, ne cherchons pas à les entamer de nos curiosités. Laissons-nous conduire par eux, aveuglément, comme les troupes dont ils sont l'âme lumineuse et fermée.



Et si les chefs ont cette patience de montagne et de pyramide, s'ils sont capables de la garder, comment les soldats ne l'auraient-ils pas à leur tour, ne seraient-ils pas jaloux de la partager avec eux, de leur en alléger le poids? Rien ne leur sera plus aguichant et plus aisé. Nul ne sait, pas même eux, les ressources de leur énergie. Patience donc au fantassin qui s'énerve de la retraite, au cavalier qui piaffe, à l'artilleur qui ne tire pas, à tous ceux dont les bras et les jambes « fourmillent ».

Patience également aux choses elles-mêmes, aux choses vivantes de la guerre, aux armes prêtes et décidées qui se morfondent, patience à la gueule des canons, aux fusils chargés stupéfaits de ne pas partir, patience à la baïonnette fainéante, au fourreau qui vomit le sabre. Patience à l'aéroplane exaspéré de ne pas décoller.

Patience à toute l'armée, à l'*active*, à la *réserve*,

à la *territoriale*, à tous ceux qui sont déjà là, à ceux qui n'y sont pas encore.

Patience au blessé bourru qui morigène sa plaie, trop pressé de revenir se battre, au sortir du lit d'ambulance. Qu'il prenne le temps de guérir, de digérer les coups qu'il a reçus et ceux plus lourds qu'il a portés !

Patience aux parents... Ah oui !... Grande et cruelle patience, aux mères toutes droites et blanches, aux femmes à l'œil fixe, aux jeunes filles qui cousent en soupirant, aux sœurs pâles et sérieuses, à toutes celles qui ne savent rien, qui voudraient savoir et ne pas savoir, qui ne savent plus ce que veut leur cœur et qui debout vont et viennent, comme des somnambules, dans la monotonie d'un drame sans nom, sans précédent, sans fin... Patience ! Elles *les* reverront. Toutes ont le devoir, le droit d'espérer et d'être exaucées.

Patience aux enfants, aux petits qui ne jouent plus, dont on s'occupe moins — ou davantage — qui voient des larmes dans des yeux sans demander pourquoi, auxquels on ne parle de rien mais qui devinent tout... Patience ! Ils crieront de nouveau dans la maison en fête, ils grandiront, se souviendront... Ils oublieront...

Patience à tous ceux qui écrivent... qui écri-

vent des lettres et n'en reçoivent pas ! Patience des deux côtés, ici et là-bas, sur tout « le front » de la famille, disjointe et plus unie.

Patience aux civils mécontents, humiliés, à tous ceux qui, tiraillés par des devoirs contraires et souvent égaux, se sont résignés au plus simple, ont accepté le moins voyant, ont fait avec humilité le sacrifice de l'amour-propre belliqueux et de l'orgueil flatteur. A ceux-là patience aussi. Leur tour viendra, plus tard, au train pacifique et terre-à-terre des épreuves.

Patience à toutes les forces et à toutes les faiblesses. Patience au pays entier, aux désolés, aux sans-abri de Belgique et de France... Patience à Louvain, aux sols profanés, aux murs béants, aux toits détruits, aux flammes vengeresses qui se rallumeront *ailleurs*, aux carillons interrompus dont nous saluerons le réveil...

Et patience même aux empires en marche... Qu'ils prennent bien leurs mesures !... Patience aux flottes, aux armées de la divine cause, portant écrit sur leurs drapeaux, en paraphe de feu, l'inexorable arrêt du Souverain Juge. Écoutez !.. Ce grondement... Les voilà !

LE DEVOIR DE L'ÉCRIVAIN

Nul ne peut s'imaginer l'effort auquel est obligé, pendant ces jours douloureux, celui dont l'honorable et difficile métier est d'*écrire*, d'apporter dans le journalisme, aux mêmes dates, avec la même aisance chaleureuse et régulière, à ses lecteurs qui sont ses amis, l'encouragement familier ou la simple distraction qu'ils lui font la faveur de toujours attendre de lui, comme un droit, car ils se sont abonnés à la sympathie affectueuse qu'ils lui témoignent, et ils « en veulent » pour le prix d'un attachement qu'ils sentent partagé. Quoi de plus délicat et de plus naturel ! Aussi l'écrivain comprend-il qu'il ne peut, moins que jamais, se dérober à sa tâche, et plus qu'à l'ordinaire encore, a-t-il conscience en même temps de sa faiblesse à la remplir. Il n'ose plus se reconnaître le droit de

parler avec la liberté insouciante qu'on lui accorde si généreusement. A quel titre ? Et pour dire quoi ? Pour renseigner ? Il ne sait rien. Et saurait-il quelque chose qu'il a le devoir de le taire. Pour donner du courage à autrui ? Mais c'est d'autrui qu'il le reçoit. Oui, c'est toujours par celui qu'il exhorte qu'il est lui-même exhorté... Quand il prêche la vaillance, il ne le fait au fond que pour se remonter le premier, *il chante en traversant le bois.* Ah ! le pauvre professeur d'énergie qui ne serait rien sans ses élèves ! Comme il lui coûte d'avoir l'air, par les dehors d'une assurance avantageuse, de se proposer en exemple quand c'est lui qui, ému, bouleversé, n'a au contraire qu'à jeter les yeux en haut, en bas, partout, autour de sa petitesse, pour être suffoqué d'héroïsme, de grandeur et de beauté morales dont l'inimitable perfection le plonge dans le néant de son insuffisance.

Et pourtant *il faut* qu'il écrive, qu'il parle avec ses mots à lui, avec le timbre et les inflexions de sa voix. Le silence et l'abstention sont les seuls partis qu'il lui est défendu de suivre. Il obéira donc aux ordres de son public, de ce chef confiant et entêté qui lui fait signe et le réclame.

Pourrait-il d'ailleurs renoncer à l'habitude

vitale qu'il a prise, depuis si longtemps, de converser avec les innombrables amis venus à lui sur la simple recommandation de son nom? Si j'en juge par moi-même un pareil sacrifice excéderait ses forces. Voilà près de huit ans que chaque semaine je me suis accoutumé, dans une croissante et douce gratitude, à m'entretenir avec une quantité de lecteurs, hommes, femmes, jeunes gens, officiers, soldats, professeurs, employés... tous proches parents de ma bonne volonté sincère, inégale et nerveuse, tous destinés au même ordre de sentiments, aux mêmes meurtrissures, fragiles aux mêmes chocs, enflammés des mêmes espoirs, véritables « correspondants » de mon inquiétude et de mes émotions aiguës, excessives, tous vibrant de ma pensée qui n'est que la traduction de la leur, tous formant pour moi une grande et impressionnable famille, dispersée mais communicante, lointaine et qui cependant me tient compagnie. De l'espace ingrat de ma table je la vois, toujours attentive, me guettant, m'attendant, me harcelant, ne me faisant pas grâce de sa sollicitude et de sa vigilance, me disant : « Nous sommes là, ne nous oublie pas! Courage! Travaille! » Aussi n'est-ce qu'à eux seuls, à ces intimes « entraîneurs », à l'indulgente sti-

mulation de leur cordialité que je dois d'avoir pu jusqu'ici remplir à peu près ma tâche et résister aux assauts de la paresse, armée du prétexte de la fatigue ou de l'ennui. Dans ces conditions d'échange étroit et sans cesse renouvelé, comment, malgré mes doutes et mes scrupules, pourrais-je hésiter, ô mes amis inconnus, à vous demeurer fidèle ? Puisque par les lettres si fréquentes que vous m'écrivez et auxquelles je n'ai presque jamais le loisir de répondre, par mille petits témoignages magnétiques de votre affection, vous persistez à m'assurer de votre bon concours... Ah ! je me force avec un pieux désir, de mon côté, à vous parler de cette longue et fondamentale guerre qui ne fait que commencer, dont personne ne sait quand ce sera la fin. N'attendez pas des sermons de patriotisme et des morceaux de bravoure, pas plus que de saisissants tableaux militaires. Pour recevoir ces satisfactions vous avez la lecture quotidienne des cités à l'ordre du jour et des tombés au champ d'honneur... vous avez les lettres des soldats toutes chaudes de leur filiale frénésie, vous avez les récits palpitants des témoins, des blessés, de tous ceux que leur métier mêle aux péripéties des grandes actions. Non, tout ce que moi je puis faire et ferai, ce sera simplement

de causer avec vous, tout près, à petits coups espacés, réfléchis, de parler de notre état d'esprit, du trouble affreux et monotone de nos cœurs, de la température toujours élevée de nos sentiments. Je me figure très bien, sans la moindre difficulté, que nous sommes le soir, la journée abattue, assis en rond au bivouac d'une chambre close, et que là nous laissons, comme à la veillée, tomber lentement, gravement, dans les cendres du silence, les calmes mots noirs, les paisibles phrases de feu qui sont les braises de nos pensées. Sous l'abat-jour en forme de tente une seule lampe nous réunit dans le cercle traditionnel et hospitalier de sa lumière égale et nous groupe en nous éclairant. Elle attire vos visages qu'elle baigne et me révèle. Et je m'exprime à voix basse parce qu'il y a des malades, beaucoup de malades et de mourants dans la Maison... Comme alors nous sentons, souffrons, éprouvons tous de même! avec la même profondeur voulue, le même étonnement de nos alternatives de fièvre et de tranquillité! Le bel ensemble de patience que nous obtenons! L'admirable et consolateur unisson de tristesse! Nous pouvons dire des choses très ordinaires, elles cessent de l'être par les circonstances, tout se transpose, tout nous transforme, et nous

goûtons ainsi, dans la communauté de la grande épreuve, une espèce de joie douloureuse et sereine, pure et purifiante, qui nous rafraîchit et nous lave, qui perle sur nos âmes comme la rosée du malheur.

REIMS

A la minute j'apprends le crime, l'inoubliable sacrilège qui ne sera jamais pardonné. Ils ont détruit la cathédrale ! La cathédrale de Reims ! Ah ! le bruit terrible, le fracas sinistre, affreux, déchirant, le tonnerre de gloire et de consternation que déchaînent en s'écroulant ces mots qui font mal à dire, qui ne sortent que comme un cri : « La cathédrale de Reims n'est plus ! » Les larmes encombrent mes yeux. Et pourtant à ma révolte, à mon immense chagrin ne se rattache aucun souvenir personnel qui les ravive... Je ne suis jamais allé à Reims. Jamais, hélas ! je n'ai franchi le seuil du sanctuaire. Mais tant de fois je l'ai vu et admiré sur l'image, que je le connais comme si je l'avais souvent visité. J'en sors à l'instant même sans y être entré,... et ma peine s'augmente du tardif regret de l'irréparable.

Ainsi, voilà... sous des monceaux, sous des kilogrammes de fer, les barbares ont crevé, renversé le temple unique de paix, la merveille de pierre taillée par le labeur naïf et la foi tendre des vieux âges... l'harmonieux et délicat joyau posé comme une mitre sous l'oriflamme du ciel, le chef-d'œuvre de majesté, de puissance et de grâce, accompli au pénible cours de deux cents ans, du treizième au quinzième siècle !... l'église maternelle et fière, et toujours debout, où s'étaient agenouillés nos rois, pour recevoir au front la couronne de France !... où Charles VII avait été sacré en présence de Jeanne d'Arc ! et qui fut le foyer, l'abri, l'autel et le pavois de tant de magnificences fleurdelisées, de tant d'implorations du cœur tour à tour épanoui et brisé de nos aïeux, au long des massacres, des fléaux, des pestes, des jacqueries, de toutes les ruées qui ravagèrent l'infortunée et valeureuse Champagne ! Cette sublime demeure où l'on ne pénétrait que vêtu de respect, inondé de religieux orgueil et courbé par l'histoire... n'est plus aujourd'hui qu'un puits à ciel ouvert au fond duquel s'entassent broyées les merveilles de l'art, les idées saintes réalisées dans le bois, la pierre et le vitrail, par la main des ouvriers du temps passé

que conduisait l'inspiration divine... Ah! l'horreur! l'atrocité!

Mais quel signe! quel enseignement! Quelle indication de l'énorme avenir! Essuyons nos yeux. D'un coup d'aile prêté aussitôt à notre détresse par un de ces beaux anges qui gisent fracassés en gardant leur sourire séraphique de Jugement dernier, élevons-nous au-dessus des ruines fumantes comme des encensoirs de vengeance et de réparation. Montons!... planons!... allons très haut, le plus près que nous pourrons de l'Inaccessible, et là... regardons. Nous verrons alors, en nous faisant une âme limpide et dure, une âme de diamant que rien des meules et des aspérités de la terre ne peut plus broyer ni rayer, nous verrons que la cathédrale de Reims, puisqu'elle devait périr, est morte *dans la perfection*, de la plus heureuse et la plus étincelante mort, au champ d'honneur elle aussi, enveloppée dans le flamboyant manteau de ses fastes séculaires, nimbée de rayons, couronnée, « sacrée » à son tour, recevant à ses derniers moments l'onction de la Sainte-Ampoule, et crépitante comme un bûcher allumé par ceux-là mêmes qui en seront la pâture et la paille, le sarment toujours tordu. Car vous pensez bien que des forfaits et des crimes pa-

reils ne sont achevés et n'éclatent parmi nous que pour y faire des lueurs surnaturelles, pour annoncer de grands miracles et imposer des Certitudes. A la suite de ces actes sans nom auxquels nous avons le redoutable privilège d'assister à un moment unique et décisif de l'humanité, soutenus par une espérance qui dépasse encore la pointe des flammes, il est devenu tout à fait impossible de ne pas croire que ce monde est un simple exercice court et violent, une première lutte temporaire et démonstrative du Bien et du Mal, du Juste et de l'Injuste, du Bon et du Mauvais, et qu'après ce monde inexplicable il y aura pour tous ceux qui ont aveuglément « mérité », qui se sont donnés, sacrifiés avec un bandeau de confiance sur les yeux, pour toutes les victimes, aussi bien celles de la paix que celles de la guerre... des félicités et des récompenses sans bornes et sans fin dont nous ne pouvons pas connaître, dont la qualité se dérobe et surpasse notre entendement... et qu'au contraire pour ceux qui de la cruauté, de l'injustice, de la destruction, de la force sauvage et de la méchanceté en tout ont fait leur ivresse systématique, il y aura des punitions de longue haleine et des châtiments spéciaux que Dante lui-même

qui les cherchait n'a pas été capable de découvrir et auprès desquels ceux qu'il a cru deviner ne sont peut-être que saveurs et délices. Et *il faut*, c'est une rigoureuse conséquence de la logique créatrice et divine, qu'il en soit ainsi. Autrement Dieu ne serait pas Dieu s'il pouvait accepter que ce soit en se prévalant de Lui, en invoquant Son nom, en le plaçant sur ses drapeaux, sur les boutons de ses habits et les plaques de ses ceinturons, qu'un pauvre petit homme égaré, monarque d'un grain de sable, bombarde ses tabernacles, éparpille ses reliques, arrache aux anges leurs ailes, fusille comme des otages les saints, les martyrs et les confesseurs et Lui fasse à Lui-même, en la personne de son fils crucifié, de nouvelles blessures!... Non. Ne commettons plus la grande et perpétuelle erreur humaine de croire que parce qu'il laisse s'accomplir le mal Dieu le permet... Il n'autorise rien que ce qui est sa fin, sa volonté... Il est toujours temps pour lui, et personne ne s'échappe. Les pierres des cathédrales incendiées retomberont sur ceux qui les ont mises en marche...

LES FEMMES DEUX FOIS SACRÉES

9 octobre 1914.

Vous pensez que ce sont les mères ? — Non. Ne protestez pas ! Attendez que j'achève.

Si vénérables, si saintes et couronnées de respect qu'elles se dressent au milieu de nous avec leur face de douleur muette et leur front uni, les mères elles-mêmes, interrogées, toutes les mères sans exception seraient de mon avis pour déclarer que ce titre imposant de « femmes deux fois sacrées », bien qu'elles le méritent, n'est cependant pas en première ligne pour elles dans ces jours d'idéale émotion... mais qu'il appartient sans conteste à celles qui *n'étant pas mères encore sont sur le point de l'être*, à celles qui en ont reçu déjà le secret, la promesse obscure ou décisive, l'assurance, même lointaine, et qui sont en marche lourde et doulou-

reuse dans le chemin montant de la maternité...

Voilà les femmes qui, à cette heure, priment les autres.

Et parmi elles se dégage et se met alors tout à fait en avant, dans une sélection de grâce et d'héroïque douceur, l'innombrable phalange des épouses solitaires qui attendent, près d'un berceau vide encore, le petit enfant convoqué dont le père est retenu là-bas, au chevet de la patrie.

Ces femmes-là, ces femmes de soldats, plus abandonnées et moins seules, doublement inquiètes et rassurées, ces mères en genèse et en espérance me paraissent, je n'hésite pas à le répéter, plus attachantes s'il est possible que les mères réalisées et « accomplies », les mères toutes faites auxquelles l'âge et le long service du devoir ont depuis des années interdit les âpres joies de la création. Si elles ne les dépassent pas, à coup sûr elles les rejoignent. Leurs cheveux, blonds ou bruns, atteignent dans leurs reflets apaisés la noblesse des cheveux blancs. Leur charme, leur beauté, l'éclat de leurs jeunes attraits s'inspirent du calme accordé au lent visage des aïeules.

Elles font campagne, à leur manière.

Au début ou au cours d'une période de patience, d'appréhensions, de projets, d'alarmes,

de soucis, de pensées, de rêves... elles comptent, elles aussi, sur *le résultat final*, elles prévoient la victoire, la leur, dont elles n'ont jamais douté, qui mettra fin à leurs tourments, à la durée de leur épreuve. Et cette victoire sera plus violente et plus suave parce que celui qui, avant de partir, l'aura organisée, l'autre vainqueur, le vrai, reviendra au bon moment — ou un peu après... — pour y assister.

Cela fera en même temps deux fêtes, deux « délivrances ».

Il reviendra glorieux, émacié par les batailles, méconnaissable, aussitôt reconnu... avec des vêtements — et parfois des chairs en lambeaux qui sentiront la poudre et la terre, des cheveux pleins de paille et des yeux fous d'avidité...

Tout de suite après le corps à corps de la première étreinte, il demandera : « Où est-il ? Où est-elle ? » On lui tendra l'étrange petit être, incompréhensible et mystérieux, pas plus lourd qu'une ration... Il le prendra, l'englobera dans ses terribles mains qui brandissaient le sabre ou serraient le fusil, et le cher innocent aura un peu peur — rien que l'espace d'une seconde — car il aura déjà appris que ce tendre géant c'est son maître, son père, son créateur. De ses deux petits bras conquérants, abattus sur le rude

visage, il le fera aussitôt prisonnier, et le bon soldat, désarmé, se rendra...

Tels sont les spectacles enivrants d'espoir que se représentent, les yeux perdus au loin ou baissés sur une brassière de laine, les jeunes femmes illuminées de pureté souriante « qui sont sur le point d'être mères ».

Ne croyez pas qu'elles soient tristes. Bien moins que les autres qui vont, démarche aisée, taille fine, et portant malgré tout un fardeau plus grand que le leur, celui d'un esprit et d'un cœur déchaînés que rien d'impérieux ne retient plus *en elles*, et qui s'évadent de leur âme... Tandis qu'elles, sont *prises* ici, elles sont occupées, consignées au foyer qui s'est accru, où sera bientôt une bouche qu'on ne peut pas dire inutile... Pendant que l'homme garde le sol, elles sont tenues, par leur état, de garder la maison. Mais elles ne s'y ennuient pas, et elles n'ont pas peur car il y a quelqu'un avec elles, quelqu'un qui leur donne tous les courages parce qu'il n'a qu'elles pour le défendre. Ainsi toujours c'est la faiblesse qui produit la force, en la réclamant.

Parmi cette élite des femmes, toutes ne se ressemblent pas. Elles forment des variétés et des catégories. Il y a celles qui ont déjà été

mères une ou plusieurs fois... et celles qui ne savent pas encore ce que c'est... Plus émouvantes sont ces dernières, les novices de l'enfantement. Mais les premières, les renseignées, se rattrapent par la bonne volonté de la récidive et le mérite d'avoir agi en connaissance de cause. Il y a celles qui ne font que commencer leur apprentissage d'endurance, et celles qui touchent à la limite du congé... Il y a les placides et les impatientes... celles qui ont pu donner à l'époux, au moment de son départ, la belle nouvelle à emporter comme un mot d'ordre souverain, et celles qui ont dû la leur écrire, à mots couverts et limpides, sans être certaines que la lettre arriverait avant l'enfant... Et il y a celles qui n'ont rien dit, rien écrit, agitées de sentiments divers, de patriotiques pudeurs, qui n'ont pas osé révéler au combattant la redoutable venue du léger renfort, de peur que ce lien nouveau le rattache trop, le tire en arrière, le trouble, et paralyse sa vaillance... Alors elles ont préféré « qu'il ait la surprise ». Et il y a celles qui ont fait savoir bien vite, par dépêche, la chose souhaitée... et inattendue... afin qu'au contraire l'énergie du soldat s'en trouvât multipliée et invincible, étant devenue paternelle.

Chacune enfin a fait comme elle a voulu,

comme elle a senti, comme il *fallait*, car jamais son instinct, sûr et délicat, affiné encore en la circonstance, ne l'a trompée sur la meilleure conduite, et toutes, comme elles sont sans crainte, sont sans reproche.

Ah! saluons discrètement, avec l'élan silencieux de notre gratitude et de notre amour, ces femmes éclairées déjà d'un étrange rayon, sur les lèvres desquelles apparaît le sourire en fleur de l'enfant qui n'est pas éclos... ces femmes qui, elles aussi, servant à leur façon, tomberont un instant sur le flanc, blessées, mais d'une blessure admirable et féconde puisque leur sang viendra rajeunir celui de la race qui coule à flots et que leur maternité comblera demain tous les vides qu'ont faits les tombes pleines.

UNE AUTRE VIE

10 octobre 1914.

Impropres au service militaire et demeurés dans les villes, tous, tant que nous sommes, même ceux qui n'ont rien modifié à leurs habitudes, nous menons cependant depuis deux mois « une autre vie ».

A la première minute du réveil cela commence. Nous ouvrons des yeux mal assurés. L'esprit remonte à la surface, avec une anxiété assoupie encore. — « Qu'y a-t-il donc ? Il y a quelque chose... » Et, tout de suite, le mot... le mot redoutable tombe dans le jour indifférent qui naît, comme une lourde pierre dans l'eau d'un lac : la guerre...

La guerre ! Voilà ce qui prend, étreint, opprime, obsède, poursuit sans relâche. C'est l'idée *dominante* qui préside à tout ce que nous

faisons, à nos travaux accomplis dans la fièvre, comme à nos amers et rares loisirs pris à regret. La guerre !... Pensée de Nessus qui brûle et dévore. S'y arrêter nous terrifie, nous ensanglante et nous martyrise. S'en écarter nous coûte et nous est un reproche affreux d'égoïsme, de lâcheté, presque un remords. Ainsi nous allons d'un parti à l'autre, jamais soulagés, toujours mécontents de nous-mêmes. Le calme du voisin — que nous ne savons pas observer — nous étonne et parfois nous irrite, surtout quand nous ne le comprenons pas... et avec la même injustice nous condamnons l'excitation, la nervosité, les transports, tous les mouvements, même généreux, des irréfléchis et des désordonnés. Presque tous, nous pouvons même dire tous, nous sommes dédoublés, et souvent plusieurs fois... Tous nous avons un fils, ou un frère, ou un parent, ou un ami, ou beaucoup d'amis qui sont au peuple des armées. Le plus obscur, le plus humble des Français, sans relations, ne peut même pas, à cette heure, entreprendre le compte de ceux qu'il connaît, auxquels il est attaché et qui luttent sous les drapeaux... parce que cela serait trop long et que ce calcul le plongerait dans un inutile et coupable découragement.

Malgré tout il faut vivre. Nous vivons donc. Nous vivons cette *autre vie*, cette vie brusque et nouvelle. Mais dans quelles conditions? Nous la vivons dans autrui, dans ces « nôtres », dans ces « meilleurs de nous » qui nous sont si précieux et si chers. Nous la vivons par eux, à travers eux, pour eux... Ils sont là, visibles et présents, aux avant-postes de nos craintes, montant la garde au seuil de nos espoirs, sentinelles de nos desseins, comme nous — par l'esprit, par le cœur, les souhaits, l'élan de l'âme et la prière ininterrompue, même aux instants où elle n'est plus formulée — nous sommes leurs éclaireurs, leur renfort, le soutien de leur flanc... Toutes nos besognes et nos occupations, par choc en retour, se rapportent aux leurs. Quand nous mangeons nous pensons à leur nourriture, ou à leur diète; quand nous nous étendons dans nos draps... au lit de terre sur lequel ils couchent. Notre sommeil se passionne à leur repos. Jusqu'en dormant nous suivons un par un les chemins creux de leur insomnie. Nous ne pouvons nous empêcher de nous les figurer tels qu'ils sont, eux aussi, dans leur *autre vie*, sous les loques de leur autre et glorieux costume, avec des visages défaits mais parfaits, avec des yeux embra-

sés qui portent plus haut et plus loin, avec des mains désaccoutumées de tout et consacrées uniquement aux armes. Soixante fois par minute notre tendresse instantanée les photographie sous ce tragique aspect, dans mille poses de péril et de combat. Ils sont l'éternel objet des questions auxquelles nul ne peut répondre. Nous nous demandons : « Où sont-*ils* en ce moment ? Que font-*ils* ? » Tout ce dont nous sommes sûrs c'est qu'ils pensent à nous à l'instant où nous les évoquons. A moins qu'ils ne se battent. Car alors ils ne *s'appartiennent plus*. La guerre, et tout ce qui gravite autour d'elle, se localise en ces représentants, en ces avantageux « remplaçants » de nous-mêmes, et dès que l'on prononce son nom de Bellone, son grand nom de famille, c'est leur petit à eux, leur nom d'intime appellation qui frappe nos oreilles et devient par excellence leur nom de baptême, de baptême du feu, ce sacrement nouveau de l'*autre vie*.

Qu'ils nous semblent depuis longtemps partis, les soldats ! Que leur retour paraît lointain ! Ils nous font l'effet de ne vivre cette *autre vie*, actuelle et précaire, que par un miracle incessamment accordé, un bail providentiel renouvelé tous les soirs, que par une grâce extraordinaire

de durée courte et fragile, inconcevable! Nous ne nous expliquons pas comment ils vivent, comment ils font pour s'en tirer. Leur vie a l'air d'un défi, d'une bravade, d'un tour de force, d'un paradoxe, d'un problème. Chaque lettre d'eux, si brève, tracée toujours en hâte comme un post-scriptum, et qui nous renseigne si peu, contient cependant l'essentiel de la félicité pour nous quand y éclatent ces trois mots : « Je vais bien. » L'écriture, que nous reconnaissons, elle aussi a changé. Elle a pris plus de caractère. Les termes employés sont bien les mêmes qu'auparavant, mais ils veulent dire autre chose... Tout a aujourd'hui un sens différent, soudain, conquis et prodigieux, qui donne une commotion, le coup de fouet de la balle.

∴

Car en dehors des hommes, la nature, le ciel, la terre, et aussi les objets inanimés, tout ce qui saute aux yeux, tout ce qui retient la pensée s'est métamorphosé pour offrir la signification générale d'un mystère qui se dévoile. Cette vie nouvelle est comme un rêve tour à tour affreux, superbe, entrecoupé d'inquiétudes et d'espérances, peuplé de fantômes de gloire

et d'horribles visions, décoré de mirages... comme un rêve très long, sans fin... qui n'a rien des petits rêves d'ici-bas, d'une heure ou d'une nuit, un rêve étrange, voulu, formidable, supérieur, marqué des signes successifs de la sanction et de la récompense, un rêve que l'on fait debout, éveillé, aux confins du vertige et se demandant à toute minute si l'on n'est pas le jouet d'un délire sans exemple... Il y a une voix, une persistante et pauvre voix étouffée, bâillonnée au fond de nous, qui au milieu de tout ce que nous traversons haletants, s'écrie à chaque souffle : « Est-ce vrai ? Est-ce bien vrai ? Tout ce qui arrive : ces batailles, ce sang... ces fracas, ces incendies, ces morts, ces héroïsmes, ces sacrifices, ces confiances, ces résolutions, cette certitude ailée ?... cet état inouï dans lequel nous sommes en plein, sans désemparer... cet océan d'émotions, de souffrances, de désirs fous sur les flots duquel nous sommes balancés, secoués, tantôt emportés à des sommets et tantôt amenés sur la pente d'abîmes, comme à la crête et au vallon de la vague... tout cela, est-ce vrai, Seigneur ? Est-ce vrai? Dites-moi que non ! » Et l'écho de notre clameur nous répond seul : « C'est vrai. C'est bien vrai. *Cela est. Cela se passe*, et pendant

que tu es vivant... Tu assistes à ces choses, tu les touches, tu les vois, et un jour viendra où, les ayant de tes yeux vues, sans y croire encore même après beaucoup d'années, tu les raconteras, comme les stupéfiants souvenirs d'une existence antérieure. » Quelle situation! Et que nous sommes malheureux!

Eh bien non! Voilà ce qu'il faut, en se relevant d'un bond, conclure et reconnaître en face, et proclamer avec la joie de nos cœurs percés des glaives qui les couronnent... Cette vie nouvelle, cette *autre vie*, elle est — pour les soldats comme pour nous-mêmes — la plus méritoire, la plus féconde et la plus admirable.

Oui!... ne tenant qu'à un fil, jouée et risquée, renoncée, quittée d'avance, offerte à chaque pas, prise ou refusée, prodiguée, gaspillée comme dans une fête, une fête nationale... la plus grande de toutes, par la multitude de nos enfants entraînés au sublime, cette *autre vie* est une splendeur que rien n'atteint, n'égale, ne dépasse, au bas de laquelle végètent en rampant toutes les façons de gâcher le temps sur la terre.

Et pour nous cette suite d'alarmes, de soupirs, ces attentes, ces pleurs refoulés, ces fièvres, ces saintes angoisses, ces supplices de la

lenteur et de la résignation, ces ravages de l'espérance, cette manière surprenante et indicible de constamment mourir « qui n'est pas une vie »... tout ce nouvel état est de qualité magnifique et nous hausse en ces jours de flamme au pinacle de nous-mêmes. Nous sentons, nous savons de source certaine, que nous sommes en valeur, dépouillés de nos scories, remontés de nos boues, gradés par la souffrance, et que cette épreuve purificatrice est d'ailleurs temporaire, que nous en sortirons avec un métal plus resserré, lancés plus droit dans l'avenir comme le boulet jaillit plus direct et plus fier des flancs étroits du canon rayé qui le pressaient. Tout compte fait, de toutes celles que nous aurons vécues, ces heures sombres seront les plus lumineuses. Plus tard elles nous apparaîtront, en arrière, ce qu'elles étaient vraiment sous leurs nuages de pourpre et leurs ténèbres en train d'enfanter la clarté : une aube!... éblouissante, aveuglante de bonheur, celle d'un âge d'or, salué par des tonnerres, comme à sa venue au monde un enfant royal, un enfant de France dont le règne attendu sera plus durable et plus beau que celui de tous les empereurs et de tous les rois.

LE CANON SUR LES TOMBES

17 octobre 1914.

« ... En cinq minutes, l'autre jour, j'ai eu
« autour de moi 8 morts et 16 blessés et tout a
« continué de fonctionner dans la batterie avec
« un calme merveilleux, comme si rien n'était.
« *Mais nos hommes ont enterré leurs camarades*
« *au pied même des canons, à la place où ils*
« *ont été tués, et de ces tombes ils continuent*
« *tous les jours à tirer afin de mieux venger*
« *ceux qui ne sont plus...* »

Voilà ce que m'écrit un lieutenant d'artillerie et cette phrase m'a transporté. Depuis que je l'ai reçue comme un éclat de métal, elle me frappe toujours. Je ne cesse de la sentir, je ne peux pas détacher mon esprit de la splendide image et du symbole qu'elle évoque, image de poème épique d'une grandeur incomparable qui semble la trouvaille d'un

génie et qui devient cent fois plus émouvante si je me dis qu'elle n'est pas le fruit d'une imagination merveilleuse mais la fleur pourpre et fière d'une réalité qui vibre, chaude encore.

Le canon sur les tombes! Vous représentez-vous ces morts étendus côte à côte dans le linceul de leurs habits en lambeaux, et recouverts de terre bien tassée, piétinée avec respect? Pourquoi ce sol est-il ainsi foulé, en y consacrant tant de soin? C'est afin que la pièce de 75 puisse être placée *là* et s'y trouve comme il faut... Et sur eux, en effet, sur les soldats alignés et couchés de force... au bout d'un instant, le canon, pieux, doucement roule et puis s'arrête, les écrasant avec précaution d'un poids qui leur est amical et ne leur pèse pas, sous lequel ils respirent mieux dans leur nouveau sommeil. Qu'ils s'estiment heureux de demeurer alors tout contre leur pièce, d'en être la plate-forme! Et pour une sépulture d'artilleur, quel plus beau monument funéraire qu'un canon!... celui qu'hier encore, ce matin même, ils manœuvraient souples d'amour et dans une ardente tranquillité... C'est donc une joie sans seconde que de le supporter à présent face au ciel, les roues sur la poitrine.

De leurs yeux fixes que la mort a fait exprès

de ne pas enclouer, à travers le drap brun de la terre et l'herbe d'automne... ils peuvent *le* voir, ayant lui aussi le cou tendu dans le même sens que leur allongement. Inanimés, ils en restent toujours les servants, et c'est encore eux qui pointent, qui règlent le tir... sans que jamais l'ennemi puisse les repérer, car la tombe est la tranchée où mieux qu'ailleurs tout se défile. Aussi figurez-vous la secousse de leurs os !... le battement de leur cœur rompu ! le terrible tressaillement de leur dépouille ébranlée à chaque détonation, chaque fois que de la couleuvre de bronze gris sort l'obus qu'ils ont à présent. par faveur d'au-delà, le temps de voir passer... et d'accompagner jusqu'au bout où il opère son ravage ! Ils sentent le vent, dur comme un bâton, du boulet, qui hérisse leur chair et fait sourire leur face morte, ils sont déracinés de joie, ils remuent de plaisir, ils comptent les coups. Pour reposer en paix il leur fallait ce grand et terrible fracas qui est leur élément, et qui devient à leurs oreilles la chanson de l'éternel silence. « Ah ! la bonne idée, pensent-ils, qu'ont eue là les camarades ! » Et s'arc-boutant, se raidissant, ils donnent le dernier effort de ce qui leur reste de chaleur d'âme aux canons brûlants dont ils sont l'affût.

LA CLOCHE DANS LA NUIT

C'est un pauvre village, très loin d'ici, perdu sur des sommets, en pays de Gascogne. Le soir est déjà passé, il a cédé la place aux avant-gardes de la nuit, une nuit sombre, confiante et veloutée de paix. Tout est calme, définitif. L'assurance descend et plane sur la terre. Alors, dans les ténèbres bleues qui, là où est le ciel et en son honneur, se paillettent d'étoiles, tinte la cloche de l'église... Elle se plaint à petits coups mesurés, pas trop forts, avec un son triste qui prend le cœur. Elle appelle. Pourquoi ? Pour la prière. Quelle prière ? Pour la prière des soldats,... dite à leur intention tous les jours, à cette même heure de quiétude et de recueillement...

Voilà les vieilles portes poussées sans bruit. L'humble troupeau des fidèles, des brebis noires,

s'écoule entre les masures, le long des ruelles, dans l'obscurité profonde et sans embûches. On reconnaît le pas menu des enfants. Des bœufs attardés que l'on croise rentrent tout seuls à l'étable en vous frôlant de leur corne avec une adroite sagesse. Rocailleux comme le lit d'un torrent à sec, l'étroit chemin, qui descend un peu, conduit au seuil usé de l'église. Elle est un gouffre d'ombre que la pointe de trois lampes suspendues pique de trois trous d'épingle... Le groupe des hommes et des femmes que l'on ne voit pas se devine au long des chaises rangées... La cloche s'est tue. Le curé, dont le surplis fait une tache de blancheur, sort tout à coup des boiseries comme d'une cachette, traverse la nef, allume deux candélabres sur l'autel de la Vierge, à une chapelle latérale, puis il va s'agenouiller à son banc, dans le chœur toujours ténébreux, et on ne distingue plus que les cheveux blancs de sa tête inclinée qu'éclaire un bout de cierge collé sur le dossier de la stalle, derrière lui... La prière commence... La récitation du chapelet. Les voix sont en marche... Pendant de longues minutes les *Pater noster* et les *Ave Maria* se suivent... défilent, prennent le grand chemin, vont où on les envoie, avec une impressionnante et sûre régula-

rité, comme sur les autres routes, à des centaines de lieues de cet asile, se succèdent et passent les sections, les compagnies, les régiments, tous les grains d'hommes soudés les uns aux autres, qui par d'indestructibles et solides dizaines font le rosaire des armées.

Et brusquement les voix s'arrêtent. La sublime monotonie expire et se noie dans un abîme de pensées qui flottent... qui s'en vont... là-bas dans les grands espaces noirs où sont répandus les combattants, les blessés, les morts qu'on ne sait pas... et puis là-haut aux autres frontières du Royaume où nous avons situé le bonheur futur et le rassemblement de ceux que nous aimons.

Le prêtre a soufflé le cierge de cire qui le veillait dans sa stalle. Les flambeaux de l'autel, un par un, sont étouffés par le lent éteignoir qui paraît reprendre leur flamme. Les petits sortent les premiers, dans un bruit de sac de noix que font leurs souliers sur les dalles. Les gens suivent. Le bénitier... La main qui s'élève... Au nom du Père... La cloche tinte à nouveau dans la tour, et c'est une enfant de seize ans qui sonne... Quand elle tire à fond la corde elle est si courbée en deux que son visage atteint presque le sol. Une fillette l'attend, assise

sur le brancard funèbre où l'on a peint un crâne qui rit de tout au milieu d'un semis de larmes.

Maintenant, dehors, c'est la nuit complète, plus certaine, et toujours aussi suave au front qu'elle caresse. Les mêmes rustiques fantômes passent, s'évanouissent. D'autres bœufs graves se rencontrent dont la prunelle a la blancheur du lait. De quelle crèche est sorti cet âne immobile qui songe en travers du chemin, et qu'il faut contourner ? La cloche tinte encore, mais mal, avec des temps d'arrêt. Elle a l'air de dire : « Allez ! J'ai fini ! Rentrez chez vous... »

Rentrer chez soi !... Quelle douceur ! Qu'il fait bon d'aller se coucher après qu'on était à genoux ! Mais qu'il est triste — et consolant aussi — de penser sans relâche aux soldats glorieux pour lesquels tous les soirs, dans des quantités de villages pareils à celui-ci, on prie à voix basse, comme à tâtons, avec une ardente ferveur, au fond d'une église obscure et debout encore... !

LES BÉQUILLES

On manque de béquilles pour les blessés... Comment faire ?

J'ai lu que des Lyonnais avaient eu une idée sublime. Ils ont été prendre à Fourvières les béquilles des ex-voto.

La poignante inspiration ! Il faut la suivre et l'étendre à tous les sanctuaires où pendent par centaines de grappes, comme à de mystiques palmiers, les longs fruits de bois noir d'une si pénible beauté... Qu'on les arrache à leur inertie, à leur poussière ! Voilà trop longtemps qu'ils sont là, ayant rempli d'ailleurs leur office et payé leur dette de reconnaissance. Décrochez donc ces lustres que les araignées comme d'une housse ont peu à peu enveloppés de leurs épaisses toiles ! Des voûtes de tous les temples, de tous les célèbres lieux de pèlerinage,

partout où entre des petits navires gréés et taillés au couteau par des marins échappés du naufrage ont été hissées des béquilles... ramenez-les... faites la sainte et magnifique rafle, abattez ces futaies, vendangez les chapelles, déboisez la grotte de Lourdes... La Vierge le permet et sera enchantée. Elle en recevra d'autres. Et je m'imagine que, munis de ce nouveau « matériel » précieux, privilégié, les blessés guériront plus vite et marcheront mieux après... Quelle aubaine! Des béquilles d'ex-voto! Des béquilles miraculeuses... qui ont déjà servi, qui ont été à la souffrance comme au feu et ont fait double campagne! Des béquilles bénites, tombées du ciel...! Ah! qu'elles seront les bienvenues et de quel cœur, vivant encore ou ayant cessé de battre... approuveront de loin ceux qui autrefois, après s'être appuyés et avoir traîné des mois ou des années sur elles, les ont — le jour de récompense où elles sont tombées — offertes à la Madone sans se douter qu'après eux, plus tard... en 1914... elles iraient soutenir d'autres éclopés, étayer d'autres blessés, des boiteux de la guerre, et les remettre d'aplomb sur le chemin de la victoire!

LA CROIX DU SOLDAT

29 octobre 1914.

A la place même qu'il a désignée par sa chute, — ou à quelques pas, — le soldat a été enseveli.

Les camarades en hâte, à grands coups de pioche, ont creusé rudement la tranchée de sa tombe avec des mains dans lesquelles la bêche du cultivateur est devenue pour ce travail la bêche du fossoyeur. Et quand la terre, bonne, grasse, maternelle, la vraie terre de la campagne qui sera toujours plus *natale* que celle des villes, a été repliée, et ramenée comme un épais manteau de bure, comme une limousine de berger sur le dormeur qui a si bien gagné son congé de sommeil... alors ces mêmes mains engourdies de peines et délicates de respect, tendrement ingénieuses et naïves, ont orné la tombe, l'ont

voulue, digne et « soignée »... et elles y ont placé UNE CROIX, la croix qui est le couronnement nécessaire de notre dernier édifice et sans laquelle une sépulture est comme anonyme et décapitée d'espérance.

Cette croix, on l'a faite le mieux qu'on a pu, avec ce que l'on a trouvé.

Tantôt on a coupé des branches... ou bien on en a ramassé que la mitraille prévoyante avait déjà taillées pour ne pas perdre de temps, et on les a liées l'une à l'autre avec une corde, un fil de fer, une cravate d'ordonnance, une courroie de sac ou de paquetage, la première indiquant le fantassin, la seconde le cavalier... Ou bien on a pris des planches arrachées à une caisse, à une palissade, et on les a clouées. Tout ce qui pouvait servir a été employé. Ainsi aucune de ces croix ne se ressemble. Chacune a sa poésie, sa silhouette et sa particularité. La plus petite émeut par sa grandeur. Il y en a qui semblent de fer et d'autres de roseau... des blanches et des noires, de grosses et de grêles, de trapues, sûres de résister, et de chétives qui défaillent, presque vaincues. Les unes, ainsi que des piquets de tente, ont été bien enfoncées, toutes droites, à coups de maillet, avec une énergie réglementaire, et les autres, indécises, sont

de travers comme si, par une espèce de sensibilité douloureuse, on n'avait pas osé y mettre trop de force et que l'on ait eu la crainte d'atteindre et de blesser encore les pauvres gisants qui sont en dessous, à fleur de sol...

Car ils ont été inhumés à même la terre.

Il n'y aurait pas assez de sapin ni de chêne débités pour fournir des cercueils à tous les soldats morts de 1914, — ni assez de menuisiers pour les faire...

Ces dernières croix, fléchissantes, peut-être sous un invisible fardeau, sont plus pathétiques encore que les robustes et les rigides. Disposées çà et là de côté, dans une pieuse maladresse, elles rappellent ces glaives en éventail qui percent le cœur des madones. Et elles me font également songer à ce crucifix placé à la proue d'un vaisseau à Lépante et qui s'écarta, dit-on, tout seul, pour éviter un boulet turc...

Enfin, sans exception, les croix des champs de bataille m'occupent et m'inquiètent.

Jusqu'à présent, en effet, elles tiennent bon, encore fraîches et solides... elles sont toutes neuves !... Mais demain ? Que vont-elles devenir ? Y avez-vous pensé ? Voici les pluies, le froid, les révolutions de la saison noire... Il ne fait jamais beau quand on se bat l'hiver. Bientôt

assaillie et chargée, sabrée par les rafales, la croix branlera dans le fourreau de terre détrempée d'où voudra l'arracher à tout prix le vent qui vient d'Allemagne... La voyez-vous fouettée, flagellée comme un mât, ruisselante, inondée, désagrégée peu à peu et descellée, pourrie par l'amas des feuilles mortes qui la submergent?... D'heure en heure elle penche davantage, ainsi qu'un débris et qu'une loque, sous la bourrasque de décembre... L'eau du ciel efface le nom, la date, le chiffre du régiment qui la matriculaient... Un des bras, cassé, se détache... Elle aussi elle est amputée!... Les fleurs, les verdures qui la paraient, depuis longtemps flétries, ont été balayées par l'implacable souffle... Elle s'incline, anéantie... Elle tombe, avec un bruit nocturne et doux, sans donner l'éveil... On ne la voit plus. Elle a cessé d'être une croix, « le signe », la poignée de pacifique épée qui plantée sur le défunt le faisait vivre encore. Et à présent il ne reste rien de tangible pour nous du soldat deux fois disparu qui n'est même plus désigné, dont la dépouille coulée aux entrailles originelles de la terre, a emporté avec elle la ressemblance et la personnalité de celui qu'elle incarnait. Ah! si nous avions au moins encore la croix! Elle était tout... Elle

existait. Elle parlait. Où est-elle? Où sont les ornements qui l'accompagnaient? Qu'a-t-on fait du drapeau que l'on y avait joint dans un sentiment de fraternité logique et impérieuse pour bien montrer qu'il faut les unir, au moins dans la mort — les trois couleurs et les quatre branches — comme on devrait toujours les associer dans la vie?...

Telles sont les questions dont je me harcèle avec une juste anxiété. Je redoute l'abandon, la détresse fatale et prochaine des tombes militaires. Je tremble pour les souvenirs si touchants recueillis sur elles, pour les casques, les képis, le butin mélancolique et précieux qui les rehausse... et avec les saisons se dispersera...

Il ne faut pas que ce crime et ce sacrilège s'accomplissent, même dans des mois, des années, au flux du temps et de l'oubli. Je voudrais que dès à présent, dans chaque village, dans chaque bourgade où à la corne d'un bois, le long d'une route, au milieu d'un champ, au bord d'un ruisseau qui n'est plus rougi, dorment des soldats sous un tas de terre affaissé de jour en jour... un comité de bons citoyens, présidé par le maire et le curé, s'occupât de ces sépultures, les entreprît une fois pour toutes, les adoptât et leur fît en quelque sorte une *concession à per-*

pétuité de soins, de culte et d'hommages...

Quand les intempéries, les attaques de l'air et des éléments deviendraient une menace trop dangereuse pour les coiffures fatiguées, pour les casques où la rouille commencerait à étendre sa peau de panthère, alors seulement on les retirerait, afin de constituer à la Maison commune un modeste musée qui serait l'orgueil du pays. Et la croix, la croix du soldat demeurerait, en permanence, aussitôt remplacée par une autre quand elle tombe — comme le combattant sous le feu. — Toujours on la verrait monter sa faction sur le tertre dont elle a la garde.

Les sages défunts, les *civils* ne seraient pas jaloux de cette préférence publique accordée aux soldats ; ils comprennent que ces morts-là ne sont pas des morts ordinaires.

Et l'idéal, ce serait, mieux que d'une croix de bois, de les honorer d'une croix durable et construite, d'une croix bâtie, à chaux et à sable.

La pierre ne manquerait pas. On a les ruines.

JOFFRE

24 octobre 1914.

Le généralissime... Qui de nous n'a senti le poids formidable des responsabilités — équivalant à des grandeurs — que laisse tomber sur les épaules de celui qui en est honoré ce terrible et long superlatif, déroulé comme une ligne de front? Le généralissime! Atlas portant le fardeau d'un pays, d'une nation... Immense muraille faite d'un seul homme, auquel plus qu'à des armées entières il est interdit de plier... Bloc inébranlable et pensant. Rocher d'où à tout moment, sous la baguette de la décision, doivent jaillir des sources !... Logicien, calculateur, algébriste, intendant, terrassier, créateur mobile, à chaque pas, d'une histoire et d'une géographie nouvelles, esprit de grand espace instantanément ramené, cerveau direc-

teur et protecteur à un égal degré d'éveil et de puissance, maître foudroyant de la minute et de l'idée, l'une et l'autre initiale ou suprême, seul juge en premier et dernier ressort de l'offensive ou de la défensive, absolu dispensateur des forces, des ressources et des existences... tout cela et plus encore... il doit l'être ! avec une exigence, une abondance de moyens, un épanouissement large et sûr de dons et de facultés, un total de perfection si rare, que l'on conçoit difficilement l'homme exceptionnel capable d'incarner ce magnifique ensemble.

Il existe pourtant, et nous avons l'honneur, la chance et le bienfait de le posséder dans la personne de Joffre, commandant en chef de nos armées.

Je l'ai vu seulement dans deux rapides entretiens que je voulus écourter encore, soucieux de ménager le temps sacré de ce travailleur si riche, de ce Crésus de la réflexion pour lequel une minute est toujours le *comprimé* d'une heure. C'était il y a quelques mois, avant la guerre, et j'ai gardé de ce souvenir une impression qui ne passera pas.

Je trouvai cette belle, sage et grave figure militaire exactement à l'échelle du portrait que je m'en étais à la longue tracé.

Il est grand, robuste, solide, large d'épaules, et, tout de suite en venant à vous, d'un calme, d'une froideur, d'une espèce de paisible et immanente certitude qui frappent et imposent. Quand le général entre, en simples habits bourgeois,... rien qu'à la manière, à la qualité bouclée de son silence, à la détermination de son mutisme, avant qu'il ouvre la bouche et précise l'accueil de ses yeux qui m'ont paru bleu pâle et qui, même ouverts et lumineux de franchise, demeurent fermés sur tout ce qu'ils ont vu, contiennent et savent... à tous ces signes spéciaux on éprouve déjà l'irrésistible choc d'une puissance accumulée et remontant très en arrière à de lointaines distances... Joffre dégage, affirme la supériorité d'une Préparation. Du seul fait de le voir il résulte, en une seconde, avec une impérieuse évidence, qu'il est *préparé*. Non seulement préparé... *prêt*. Et rien n'est plus saisissant que la communication de confiance et de sécurité donnée par cet homme si peu communicatif, à la voix moyenne, brève, pensive et douce. On devine, à l'entendre, qu'il doit parler le moins possible et avec un très petit effectif de mots. La parole n'est pas son exercice. Il s'en sert à regret et elle ne se manifeste chez lui que sous les sobres dehors

d'une concession. Il ne paraît pas tenir en estime le verbiage, le son flatteur de la phrase. Jamais personne ne s'est moins « écouté » que cet attentif toujours aux aguets de ce qu'il ne dit pas. Mais par contre, comme il écoute ! Comme il regarde et recueille ! Il se montre, il se trahit, malgré lui, en perpétuel travail de pensée, suivant des routes, ruminant des desseins, attaquant des problèmes, alignant des colonnes... d'hommes ou de chiffres, capté par des nécessités profondes qui le forcent dès lors à observer un intarissable silence... Et de là lui est échu ce beau surnom rigide de Taciturne, qui a la valeur historique d'un titre de noblesse. Il a passé sa vie jusqu'ici à se taire.

Pendant que nous bavardions, crédules et légers, que nous menions le train de nos besognes intéressées et de nos plaisirs ou que nous nous épuisions en querelles, en luttes fratricides, lui, le *Préparateur*, il ne soufflait mot, il agissait, dans l'ombre sainte et grise de l'étude, inaccessible, impénétrable, muet, sans que l'on pût dire au juste où se cachait la réclusion acceptée, recherchée, de ce bénédictin des armées, modeste et incomparable serviteur de la plus grande France. Car en dehors des techniciens et du personnel compétent de la

machine dont il était chargé d'assurer le meilleur fonctionnement, au delà de son entourage immédiat et professionnel seul peut-être à même de juger alors la capitale importance des services qu'il rendait, le général, bien que poussé à la hauteur de sa situation par la carrière la plus brillante et la mieux remplie, n'était pas célèbre selon ses mérites. Claustré comme en un Vatican dans les austères devoirs d'une existence presque monastique, on ne l'avait pas beaucoup vu dans les décors de Paris, aux réceptions chamarrées, parmi l'éclat des cérémonies militaires. La foule, qui s'engoue d'un visage heureux et satisfait, qui acclame une silhouette tout de suite reconnue et préférée, n'avait pas appris dans un coup de foudre le nom de Joffre pourtant si simple, net, et si peu réfractaire à la mémoire. Mais on ne l'ignorait cependant pas. Depuis longtemps ce nom courait comme un magnifique bruit. Lentement d'abord, puis rapidement, sûrement, il s'amassait, se propageait, grandissait par tous les soins que mettait à le tenir effacé celui qui le portait et qui n'en était plus maître. Partout, en haut et en bas, on savait qu'il y avait quelque part, dans un coin bien gardé, *un homme qui travaillait*, accomplissant une

œuvre que l'on frémissait de sentir indispensable, gigantesque, nationale,... et que cet homme-là était précisément celui qui « en cas de guerre » — par conséquent très tard ! dans des années !... peut-être même jamais !... — aurait le commandement suprême de nos armées,... serait le généralissime ! C'était tout. Mais cela déjà suffisait à tracer un assez joli commencement d'auréole... Aussi, quand, un soir d'été, tout à coup, sans prévenir, la guerre éclata sur le monde, à la minute mis à sa place au plein jour du front de bataille, Joffre fut populaire, investi, dans un élan spontané, de la confiance et de l'amour de tous les Français.



Voilà des mois qu'avec une suprématie splendide de souplesse et de fermeté, dans des conditions qui ne se sont jamais présentées depuis que l'on se bat sur la terre, il tient en échec l'ennemi, le déchiquette, le grignote et le ronge, ne lui mesurant çà et là de fausses et passagères avances que pour le contraindre à reculer en désordre et le mener épuisé, là où il veut le battre et en avoir raison. Cette première et catégorique expérience lui a valu l'ad-

miration sans réserve de tous ceux, neutres ou intéressés, qui suivent la marche prévue et fatale du grandiose destin. Et nous, dans une tranquillité d'âme instinctive et réfléchie qui parvient à dominer nos angoisses, nous n'avons nulle peine à faire crédit au Fabius en qui nous avons placé, comme en un lieu sûr, le trésor de nos espérances.

Oui, pour ma part, pas un matin, pas un soir, pas une heure, je ne commets le crime de douter du chef qui guide nos soldats, même si c'est dans la nuit, et si je ne vois pas le chemin qu'ils font. Qu'importe ! Je sais le point de direction final. Il n'y en a qu'un. C'est là qu'aboutira, j'en ai l'indestructible foi, le tenace et long effort de bronze dont est capable Joffre, autant qu'il le faudra, sans oscillations, sans arrêt, sans limite.

Je n'ai besoin que de me remettre devant les yeux l'inoubliable image du travailleur entrevu, ce visage de méditation, ce front derrière lequel tout se mobilise et se concentre, en un mot cet ensemble de puissance et de simplicité, de sacrifice et de dévouement, d'orgueil patriotique et d'abnégation personnelle, pour être tout de suite fortifié, mis en état de défense, retranché dans mes plus grands souhaits, et pour me dire que « l'organisateur » est là, qui fera ce

qu'il faut. Quand je suis tenté — car on a des crises de faiblesse — de me laisser surprendre par les patrouilles des vaines alarmes qui sans cesse rôdent autour de nous, alors je m'échappe, je cours du côté du grand chef... je le rejoins au galop de ma pensée... j'essaie de vivre près de lui, dans le rayon de son apaisement, au foyer même de son activité imperturbable et souveraine.

Après que je me le suis représenté pâlissant pendant des années sur des tables, noircissant les planchettes par centaines, possédant la topographie de la France et de l'Allemagne comme pas un, sachant à fond l'anatomie des éternels champs de bataille, ainsi qu'un médecin pour qui l'organisme de l'être humain n'a plus de secrets, ayant obtenu la science du joueur consommé prêt à s'asseoir devant l'échiquier où se gagnent les parties décisives... je me plais, l'arrachant à cette austère existence d'isolement et de prodigieux labeur, à regarder le généralissime dans la vie multiple, bouillonnante, épique — et pourtant toujours asservie aux rigueurs de la règle et de la méthode — où il est aujourd'hui lancé à corps perdu et restant maître de lui-même. Son ubiquité me confond. Partout sa présence m'est signalée. Ici, monté sur un fort

cheval comme il en fallait un à Du Guesclin, il reconnaît des positions à la lisière d'un bois... Là... dans une pièce close, entouré de ses officiers déférents et debout, il est penché sur la carte, au fracas de la canonnade, avec le téléphone collé aux oreilles... A la quatrième vitesse de l'auto qui l'emporte, c'est *lui* qui file et disparaît là-bas, au loin de cette grande route, reprise hier par son ordre, et de chaque côté de laquelle les morts lui présentent encore à terre les armes... qu'ils n'ont pas lâchées... Ou bien il traverse une salle d'ambulance, adressant au passage à d'irrémédiables mutilés un de ces mots simples et tonifiants qui tombent sur leur fièvre avec la fraîcheur d'une croix sur une blessure... Ou bien il songe en quelque ferme aux vitres brisées, avec des poules dans les jambes et un pauvre chien perdu qui flaire sa botte. Ou bien il est dans un train et bondit d'un point de la France à l'autre, en faisant sans sourciller des différences de 300 kilomètres... Ou bien il est à Paris... oui... quelquefois, rien qu'une heure... Et déjà le voilà reparti... pour le front qui l'attire et l'aimante.

Songez, au milieu de tout cela... songez alors à l'emploi de sa journée, à son réveil, à son travail, à la tension de son cerveau, de toutes

ses énergies nerveuses braquées vers la cible et domptées, à son endurance nécessaire, à la qualité de sa flamme égale et inextinguible, songez à ce qu'est pour lui le court sommeil occupé et haché, pendant lequel s'opère la cristallisation de l'attaque, et se précise le sens du « mouvement »... demandez-vous de quel béton, de quel inentamable ciment armé doit être faite son idée et construite sa résolution, sur quelle plate-forme doit reposer la pièce lourde d'une confiance qu'il traîne partout avec lui, quelle que soit la route et sans que jamais elle soit dételée et reste en arrière. Car il est tenu de demeurer jusqu'au bout le ferme disciple de son plan, le croyant de sa détermination, du concept auquel il s'est arrêté. Pour cela il faut qu'il trouve, en plus, la force moins aisée de s'abstraire de tout ce qui n'est pas son but... qu'il ne regarde rien des choses d'en dessous et même d'à côté, qu'il se couvre d'une cuirasse d'indifférence, qu'il se détourne et se détache de ce qu'il voit, de ce qu'il entend et qui pourrait gêner la marche ou les évolutions du grand projet. Il sera donc en apparence étranger aux émotions qui remplissent par instant de tristesse et d'horreur les autres hommes, même les plus durs,... insensible aux villes qui s'écrou-

lent, aux cathédrales qui s'embrasent, aux crimes, aux incendies, à tout ce qui révolte la vue, broie le cœur et déconcerte la raison... ne suivant au delà de la terrible nue que la rouge étoile inclinée déjà aux frontières de l'avenir et piquée comme un petit drapeau dans la carte céleste de demain.

C'est seulement en de pareilles conditions qu'il puisera, dans une âme sereine et sublimée par le devoir, la pure et tranquille autorité de dire à une certaine heure sans trembler, ces mots définitifs : « Aujourd'hui se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Le salut de la France en dépend. »

Et le plus magnifique est qu'en s'exprimant avec cette exigence redoutable il sait qu'on le croira parce qu'on le connaît, et que l'on obéira, sans marchander, en le prenant au mot. Cette docilité sublime et joyeuse des armées prouve la valeur du Chef qui a su l'obtenir et qui sait la garder.

LE RIRE DE GUERRE

31 octobre 1914.

Que ce soit dans les tranchées, au fond du val ou sur la crête, dans le bois ou par les sillons, en plein jour ou la nuit, à la belle étoile ou au cantonnement, si vous allez là où sont les soldats, VOUS ENTENDEZ RIRE...

Le soldat français rit, partout. C'est une de ses manières.

Il a commencé de rire le jour même de la mobilisation... Sa joie confiante et saine a ébranlé les longs trains, pendant des lieues, et fait retentir les toits vitrés des gares. Vous rappelez-vous ses bouffées, ses cascades, l'exubérance de son allégresse, ses joviales trouvailles quand, à la station, marquant le pas devant le wagon à bestiaux dénué de confort, il lançait d'une voix traînante et gouailleuse : « Oreillers ! Couvertures ! »

Il n'a pas cessé de conserver sa splendide belle humeur et il prétend la garder jusqu'au bout, car il sait que d'ici un bon moment « il n'a pas fini de rire ».

Mais, au fur et à mesure que le soldat entrait en liaison avec l'ennemi, qu'il approchait du feu, qu'il y vivait quotidiennement, son rire, sans rien sacrifier de sa force et de son éclat, s'établissait, s'ordonnait, prenait mieux position dans toutes les circonstances où son secours devenait agréable, utile et nécessaire. En apprenant à se battre, le troupier apprenait à rire. Il se perfectionnait et pouvait bientôt fignoler. Comme un bon tireur qui, en tâtonnant, travaille sa distance, il arrivait à régler sa gaieté de telle sorte qu'à tous coups elle fît balle et touchât, car elle est un projectile puissant, un explosif inépuisable.

En ces jours de hardiesse et de réflexion, le soldat s'est rendu à présent maître de sa joie valeureuse. Il peut la dépenser sans compter, il est si riche qu'il lui en reste toujours.

Seul un poète, et de génie épique, aurait l'envergure de célébrer avec la franchise et la liberté qu'il réclame le rire immense du soldat. C'est un rire exceptionnel, merveilleux, qui ne ressemble à aucun autre, dans lequel il y a je

ne sais quoi de communicatif, de brusque et de chaud, qui vient des profondeurs de l'enfance et de la terre et qui prend aux entrailles tandis qu'elles sont secouées, un rire qui s'enflamme pour rien... comme la poudre, et part comme une bombe, un rire amical qui bouscule et tutoie, qui floconne avec la fumée de la pipe et l'odeur du tabac, qui jaillit, pétille, mousse, enivre ainsi qu'un vin, claque, fauche et balaie autant que la mitraille, monte en fusée, s'épanouit en gerbe et retombe en bonne pluie. Il a le son de la jeunesse et le timbre de la santé. On comprend qu'il est une faveur, le privilège des âmes loyales, des esprits droits et des cœurs généreux, car la gaieté n'a jamais fait ménage avec la barbarie. Les Huns ne sont pas gais.

Et ce rire militaire a ses nuances, ses diversités, son esprit de corps. Selon l'arme, il varie. La blague du fantassin n'est pas tout à fait pareille à celle du cavalier. L'artilleur a sa rude verve et le zouave sa platine. Tous ces rires de choix n'en font pourtant qu'un : *le rire de guerre*, admirable caractéristique de notre soldat toujours dispos et dont il est le cri, le chant, le carillon naturel et sonore.

Ce rire effrayant et honnête contient le plai-

sir âpre de se battre, d'être bien portant et solide, de rigoler au milieu de la mort ; il exprime excellemment la fière insouciance, le mépris du danger ; il est en quelque sorte le refrain perpétuel et obstiné de l'espoir. Il ranime, retape, fait marcher, courir, monter à l'assaut, et puis il détend et repose. Il apaise la faim, trompe la soif ; il rassasie et désaltère quand on n'a rien que peau de Boche à se mettre sous la dent et au creux de l'estomac... Qui rit dîne. Et le tour est joué !

Le rire de guerre renferme en lui tous les éléments du rire de paix, le rappel des sorties, des permissions, des fameux dimanches, des bordées, des lits en bateaux, des farces gigantesques... et il évoque ensuite la joie à pleins poumons des grandes manœuvres, la gauloiserie des chansons de route... il sonne le pas redoublé du Souvenir avant d'être, aujourd'hui, à toute minute, la fanfare de l'Attaque ou le concert de la Tranchée.

D'ailleurs, le soldat français ne pourrait pas se priver de rire. Toute épreuve n'est pour lui qu'une récréation. Au combat comme à la fête, il faut qu'il aille à gorge déployée, comptant sur son humeur, qui d'une boutade, d'un mot, fait chavirer le tragique, l'émiette, et le disperse

en un vol de joie... Quand la situation, comme la corde des nerfs, est par trop tendue, vite le rire en explosant remet tout en place et rétablit l'équilibre. A l'inverse du vieux proverbe : Du moment que l'on rit, c'est qu'on est armé.

Ne vous gênez donc pas! Allez-y! les joyeux, les pinsons, les bons enfants, les types, les lascars ! Soyez gais ! Amusez-vous ! Au front et à l'arrière ! Donnez libre cours à vos lazzis, à votre argot de campagne et lâchez vos fous rires. En avant les joueurs de manilles, les faiseurs de blagues à l'Allemand, les rusés compères, les dresseurs de mannequins, les cuisiniers farceurs, les comiques sublimes, tous les Vilbert et les Polin du sabre et de la baïonnette ! Dansez, chantez! Lancez vos répliques, vos bouffonneries, vos mots cocasses et naïfs d'une saveur profonde! Que votre gaieté, d'ardeur surhumaine, insulte les boulets, siffle les balles, raille le Taube et s'en donne à pleine musette ! Vous êtes dans le vrai. Suivez votre penchant, puisqu'avec une grimace drôle, vous êtes nés sans doute d'une mère épanouie, un jour de marché, par un beau soleil.

Vous savez bien, d'ailleurs, si peu d'histoire qu'on vous ait appris, que les grands capitaines n'étaient point moroses. Henri IV, Luxembourg,

l'Empereur et Murat, nos généraux d'Afrique... tous, les plus braves, — en passant par Cambronne, — ont eu le mot pour rire... et qui porte bonheur dans la Postérité. La victoire ne prend pas forcément les noirs chemins de la tristesse.

Et si quelques-uns vous reprochaient votre gaieté, ne la jugeant pas à sa place et trouvant qu'elle sonne faux parmi tant de ruines et de deuils, vous diriez que l'on se trompe et qu'à vous seuls elle est permise, *à vous qui vous battez*. Nous autres, dans les villes, nous n'avons pas le droit de l'avoir ou du moins au même degré... C'est tout au plus si nous pouvons nous accorder une petite gaieté bourgeoise, douce, convenable, en rapport avec la modestie de notre insuffisance. Mais vous, ah ! bien merci ! c'est autre chose ! Vous affrontez la mitraille, à chaque minute vous taquinez la souffrance et la mort... Vous risquez tout... A vous le pompon ! Vous avez le droit de rire. Le droit et le devoir. Et quand nous vous voyons vous esclaffer au combat, dans votre sang que vous essuyez du revers de la main comme si ça n'était que de la sueur, ou qu'avec dédain vous laissez couler,... sur la civière où l'on vous emporte, à la salle d'opération sous l'acier du major, nous

vous admirons de toute notre âme — car votre rire a la force souveraine et radicale d'un sacrement. Il traverse tout, il n'écoute rien, il ne disserte pas, il est la Réponse. Il résout, tranche, conclut. Après lui, rien à ajouter... et son écho e fait renaître... Il est la raison péremptoire du soldat, son dernier mot, sa sonnerie de ralliement. Irrésistible et intarissable comme celui des enfants, le rire de guerre a des ailes et vole dans la mêlée, plane dans l'assaut.

Au milieu du fracas des bombes, une voix enrouée de Paris lance un formidable : « Pois verts ! » qui domine l'obus. C'est un caporal « des quatre saisons » qui a retrouvé dans l'escalade le cri charmant du frais matin par les faubourgs. Toute la compagnie en est secouée de rire, la baïonnette redouble, et, au milieu des « Pommes de terre ! » et des « Merlans à frire ! » qui « rejoignent » de toutes parts, la crête est enlevée. Un peu de monde est parti. Ça ne fait rien. Vive la France ! On a bien ri.

LES BLESSÉS

31 octobre 1914.

Comme un cri étouffé, comme un mot d'ordre, comme un frisson qui se propage... en un instant cette phrase : « Voilà des blessés ! » court du haut en bas de l'ambulance, traverse les salles ainsi qu'un grand courant d'air agitant tout sur son passage : les pensées, les êtres et les choses, les robes et les rideaux.

Les blessés ! D'où viennent-ils ? Peu importe. Du feu. Cela suffit. On ne les attendait pas et cependant leur arrivée ne cause aucune surprise, car on les espère toujours. Ils n'ont pas d'heure. Ils apparaissent brusquement le matin, le soir, en pleine nuit, sans prévenir, comme l'ennemi. Aussi sont-ils reçus de la belle façon : à bras ouverts. Ceux qui ont été les chercher à une gare de banlieue ou quelquefois très loin,

au *front*, et qui les ramènent à bon port, se secouent, soulagés, en sautant du siège : « Cristi ! Ça n'a pas été sans peine. Enfin, les voilà. C'est à vous de faire. »

On les sort donc des voitures et des autos et on les dépose à petits pas, comme de précieuses cargaisons tirées des flancs d'un navire que l'on croyait perdu corps et biens et qui arrive du bout du monde. Jamais les escaliers n'ont été aussi durs et aussi longs à monter qu'avec eux Tous, exténués de souffrance ou de fatigue, tombent anéantis, incapables d'un geste, d'une parole. Ils ne donnent signe de vie qu'en respirant. Même ceux qui se tiennent sur leurs jambes marchent en plein sommeil et croulent dès qu'ils s'arrêtent. C'est dans ce lamentable état qu'il faut d'abord les déshabiller. Que de difficultés et de soins nécessite ce travail aussi douloureux déjà qu'une « opération » ! D'une main délicate et pourtant résolue on retire, on décolle, on coupe les vêtements glorieux et en lambeaux qui font aux soldats des costumes de splendeur épique si bien adaptés et rompus à tous les actes de la bataille ; les pieds gonflés sont délivrés du boulet des grosses chaussures qui ont foulé tant de routes et qui, lassées par les étapes, heurtent le sol avec un

bruit lourd, comme des haltères. Les corps vigoureux sont mis à nu. Nous voyons apparaître les larges poitrines, nos seuls et vrais remparts, plus résistants que ceux des forteresses. Alors l'eau, l'alcool, répandus sur les chairs, rafraîchissent et purifient les membres harassés recouvrant aussitôt sous ce baptême l'instinctif entrain de la vie, et les infirmières, transfigurées par le respect de ces ablutions, prennent, sans qu'elles s'en doutent, les nobles attitudes qui agenouillent les saintes femmes dans les mises aux tombeaux. Près d'elles il y a toujours debout un vieux brancardier méditatif et grisonnant, qui ressemble à Joseph d'Arimathie.

Mais, après que les malheureux ont été emportés, l'étrange sensation produite tout à coup, dans la pièce vide, par les tas individuels de leurs vêtements affaissés et réunis! Quoi? Ces monticules de guenilles... ce sont eux? Oui. Voilà leur dépouille émouvante. Ils ont fondu. Je pense à des corps consumés dont ces restes seraient les cendres. Et si petites! A tenir dans un boisseau! Comment? Ce paquetage?... C'est tout cela un cuirassier? — Vous l'avez dit. — Et ce résidu? — C'est un zouave... un chasseur. — Quelle misère! On soulève et l'on trie, le cœur serré, les pauvres nippes imprégnées de

sueurs brûlantes et froides, qui ont bu tant de sang, l'eau de la pluie et des fleuves passés à gué ou à la nage... ces loques si belles qui à la minute pendaient tout le long des blessés ainsi que des drapeaux noircis dont leur corps était la hampe... Et quand on les a rassemblées, on ficelle, en inscrivant le nom, pour que les guéris retrouvent, le jour du départ, ces hardes qui sont tout leur bien.

Mais eux, en attendant, où sont-ils, les soldats qui n'ont plus d'uniforme ?

Ils sont couchés, au lit. Dans un lit...



Ah ! ce lit ! Ce lit frais, tiède, chaud, dont ils ont rêvé depuis des jours et des semaines sous les rideaux de balles et d'obus, courbés dans l'alcôve des tranchées, durant les longues nuits, noires de froid et de ténèbres... ils le possèdent enfin !... Ils y campent... Ces draps de blancheur, si doux, qui les enveloppent comme un grand pansement... ils les touchent de tous leurs membres qui les jonchent et craquent d'aise, de tout leur corps étendu, étalé, de leurs mains aux paumes insatiables, de leurs pieds remués sans cesse, heureux de se frotter dans

tous les sens à la bonne toile qui vient de l'armoire... Ce lit, c'est l'oasis,... ils s'y laissent aller, couler, avec la complaisante inertie du plongeur qui s'enfonce en sécurité, car il sait qu'il remontera. Ils ferment les yeux et les rouvrent en soupirant : « Oh ! qu'on est bien ! » Et puis, dans une confiance absolue, dans une indifférence sereine, à partir de ce moment, redevenus petits, ils font âme neuve. Ce sont des enfants. L'ambulance opère en une heure cette métamorphose mystérieuse et qui favorise la guérison.

Aussitôt couchés dans les draps marqués au chiffre de la Croix-Rouge, les soldats, qui étaient des hommes, sont ramenés à l'arrière, loin des lignes, de leur âge; ils se replient au temps de leurs jeunes années. Tout contribue au succès de ce mouvement de retraite : le calme du lieu, l'éveil et le choix des souvenirs, la position même qui les tient allongés sur les matelas et les coussins de plume, comme à l'époque de leurs lits étroits et de leurs premiers songes. Et ils voient de nouveau se pencher sur eux des femmes aux traits maternels qui leur parlent tout près, tout bas, qui savent écouter, deviner, comprendre et se taire. Ils sentent se poser sur leur front, sur leurs che-

veux, des mains accoutumées qui n'ont pourtant pas l'air d'être des mains humaines, dont le contact est un langage. A travers le voile de leurs paupières, jusque sous le bandeau qui les isole, ils perçoivent la surveillance des regards et l'inquiétude des pensées. On prévient leurs moindres désirs et on trouve le moyen de ne pas les contrarier même quand il est impossible de les satisfaire.

Plus que partout ailleurs les blessés se montrent là dans le plein de leur naturel. Les expansifs « se racontent ». Les muets, les fermés, rabattus sur eux-mêmes, butés à des choses qu'il est inutile d'essayer de leur arracher, fixent encore du fond de leurs sombres prunelles le champ de bataille où ils ont langui jusqu'au surlendemain, la cave molle et fétide où ils gisaient parmi les rats affolés dans un cloaque sans nom, le bois sinistre et mouillé de sang qui répercutait leur éternelle et vaine plainte, l'oiseau de proie qui tout à coup, la nuit, s'est posé sur leur face, dont la patte onglée s'est crispée un instant sur leur nez, dont ils ont vu le bec tandis qu'il s'apprêtait à leur manger les yeux. Des bruits leur reviennent aux oreilles : fracas d'obus, sifflements de fer, miaulements d'acier, crépitements d'incen-

die, cris rauques, aboiements d'un chien, tonnerre sec des canons, chute d'une gamelle, sonnerie d'un clairon mais si loin, si loin... A ceux-là il faut des heures et même des jours pour se remettre, revenir au temps présent, à la surface du flot apaisé... Et puis tout à coup, comme on n'y comptait plus, un sourire se dessine enfin, germe et fleurit sur le visage douloureux et balaie tous les fantômes...

Il y a les blessés gais, les musiciens du rire, les fifres de l'esprit français qui forment la fanfare de ce régiment de la souffrance. Leurs joyeux propos donnent du ton et fouettent la convalescence. Et après les petits blessés et les moyens... viennent ceux qu'on appelle les grands... A ces mots, la voix baisse et se teinte de gravité. Les grands blessés ! Dès qu'on entre ils captent l'attention, un peu à l'écart, abrités par des paravents... Leur immobile vie reste suspendue. Le visiteur fait un détour, n'ose pas s'avancer près de leur lit plus solennel. Les yeux de ceux-là, quand ils s'ouvrent avec lenteur, demeurent vagues, brumeux, lointains... Ils vous regardent et ne nous voient pas... tout leur semble étranger... Ils sont sans être... On les sauvera. Mais on n'ose pas trop le dire, en face de leur faiblesse et de leur fragi-

lité. On n'en parle qu'avec des hochements de tête et des espoirs d'une extrême prudence...

Et pourtant les blessés rendent tous aux médecins, aux femmes et à ceux qui les soignent la tâche agréable, facile. D'un incroyable et tenace courage, ils ne se plaignent jamais. C'est leur façon de s'acquitter. Il faut leur arracher l'aveu que « ça ne va pas très bien » pour apprendre que ça va mal. Ils sont candides, sympathiques, touchants, de la plus familiale gentillesse quand ils ouvrent un portefeuille éreinté, bon à jeter, pour vous montrer avec orgueil le portrait d'une maman, d'une femme, d'un bébé... ou bien qu'ils vident leurs inépuisables poches, extraordinaires de contenance comme des sacs à malice, et dans lesquelles s'entassent du tabac, de la ficelle, un morceau de sucre, une pipe, un mouchoir à carreaux, des sous, du chocolat, une caricature « de la tête à Guillaume »... Et convenables, polis, bien élevés, simples, naturels, sans affectation d'aucune sorte, d'une qualité d'accueil égale, aimable et digne, avec un sourire des yeux et de toute la personne, même empêchée, qui dit bonjour et remercie. Leur immobilité la plus cruelle trouve toujours ingénieusement la façon de manifester de la reconnaissance. Pour parler des

parents, de la ville « d'où ils sont », de leur champ, de la maison, d'un cheval, d'une ferme ou d'un clocher, ils emploient sans effort des termes d'une noblesse grave qui sont saisissants et beaux comme des paysages. A peine s'approche-t-on de leur lit qu'ils vous font, ainsi qu'à un chef, l'honneur du salut militaire. Ils adorent les friandises, la confiture, les bonbons... Si l'on osait, on leur apporterait des joujoux... des soldats de plomb. Il n'y a nul inconvénients à les gâter, car ils n'ont pas volé les douceurs qui ne sauraient les amollir. Ils en prennent à leur appétit... Tiens! Pendant qu'ils y sont... Et ils font joliment bien... Mais ils repartiront, une fois rétablis, plus belliqueux et plus ardents, à tel point leur confiance est inébranlable, vissée : « *Ils* sont perdus, monsieur. Ça y est. N'y a qu'à attendre. »

Ainsi, dans la douleur, dans le repos et la docilité, dans la réparation physique et le maintien du grand moral, nos blessés, parmi nous, passent un temps plus ou moins long de vacances, choyés par les tendres femmes françaises dont ils ont écouté si souvent, la tête sur leur poitrine, battre comme une horloge le cœur inaltérable et fort, la source de bonté régulière, infinie...

Plus tard, dans des années, quand ils feront aux jeunes gens le récit de leurs campagnes, ils se rappelleront, entre deux batailles : « Ah ! l'ambulance !... mon ambulance de 1914 ! j'ai été soigné là... non... je ne peux pas dire ! Des femmes !... des dames du Paradis ! »

Et puis ils se tairont, pendant qu'une larme, pour mieux couler, choisira sur leur joue le ravin d'une cicatrice.

LES ANONYMES

7 novembre 1914.

Combien est grande la détresse du soldat qui n'a sur sa tombe de bataille hâtivement creusée et parée qu'une croix de bois où déjà s'efface une inscription devenue illisible ! Et pourtant cette détresse est avantageuse encore et privilégiée si vous la comparez à celle des morts *perdus*, disparus à jamais, engloutis dans les profondeurs de l'immense inconnu, comme le marin dans le sein des flots. Devant le petit tumulus des premiers on peut au moins se dire : « Un homme est là qui est tombé pour son pays... Je ne sais pas quel il est... je sais qu'il est là. » Il ne m'en faut pas plus pour que mon esprit se recueille et que le renflement de terre s'offre à mes deux genoux comme un parfait prie-Dieu... Mais s'il n'y a pas de tumulus, pas de

croix, pas d'écriteau, même pas ce léger renflement, si vite affaissé et aplati, qui m'indique à moi, défunt de demain, la place du vivant d'hier, et si cependant, malgré l'absence totale de signes extérieurs, quels qu'ils soient, je suis amené à me poser, dans le doute, la question terrible : « Peut-être y a-t-il là des morts ? oui... des morts dissimulés et que rien ne révèle ? »... si je dois, en ce cas, les prévoir, les soupçonner, les chercher, les deviner et les trouver, dans une certitude uniquement morale, et les repérer en quelque sorte, partout et nulle part, contre toute apparence matérielle,... alors j'éprouve une espèce de mal affreux et d'angoisse désolée. Ces morts anonymes m'obsèdent. Je reconstitue leur obscure Iliade.

Pourquoi, plus que d'autres, étaient-ils voués à la radiation complète, irrévocable ? Est-ce exprès, intentionnellement qu'ils furent supprimés, sans que l'on en parlât, sans qu'ait été publiée la moindre mention publique de leur décès et du lieu de leur sépulture ? Non. Si l'on n'en a rien dit, ce n'est ni par oubli ni par indifférence, *mais parce qu'ils étaient trop et qu'on n'a pas eu le temps !* Ils formaient un « ensemble », ils constituaient le champ prodigieux et illimité de la future récolte, aussi sont-ils

tombés par centaines, par milliers, et bien davantage, comme se couchent sous la faux les innombrables épis, et, de même qu'eux, ils sont demeurés impersonnels par la continuité magnifique et inépuisable de leur chute... Quand on célèbre la beauté de la moisson, s'inquiète-t-on de l'histoire et du passé de chaque tige ? Nul ne s'en préoccupe ; on ne songe qu'au pain qui nourrira les hommes. Mais il n'est pas défendu à quelques rêveurs équitables retenus en arrière d'essayer de citer, sans les connaître, ces héros innommés qui n'ont pas brillé dans les ordres du jour et qui méritaient, plus d'une fois, d'y figurer, ces soldats simples, sans orgueil, qui par rangées toutes pareilles se sont succédé à terre, étendus roide le jour ou dans les ténèbres, et qui défigurés par l'obus ou par le masque de l'agonie ont tout perdu, jusqu'à leur ressemblance... sur lesquels n'a pu être retrouvée la médaille d'étain attachée à leur poignet... ceux qui, frappés, ont été mourir à leur aise dans des coins, dans des cachettes où on ne les a découverts qu'au bout d'une ou deux semaines... ou bien qui, broyés par les roues des caissons et les sabots de la cavalerie, offraient une vue insoutenable et qui ont pour ainsi dire exigé eux-mêmes qu'on les inhumât tout de suite, sans les regar-

der, dans un infernal désarroi, en détournant les yeux d'horreur et de compassion... et ceux que l'on a dû, pour plus de hâte, incinérer, comme font les Indiens des bords du Gange qui sont venus ici promener leurs turbans.

Tous ceux-là... c'est sur eux qu'en ces jours d'inexprimable deuil je me penche, avec une torche à la main, pour tâcher de les discerner et de les éclairer dans le gouffre mystérieux de la fosse commune. Pauvres gens ! Ils n'ont rien demandé et on ne leur a rien accordé, même pas une planche où soient tracés deux mots. Ils ont été « évacués » sans un merci nominatif. Ils ne sont pas difficiles. D'ailleurs nous sommes sûrs que s'ils retrouvaient la parole ils ne réclameraient pas. Ils diraient : « C'est bien ainsi. » E cependant, pour leurs parents, pour ceux qui les aimaient, ils seront maintenant des morts plus écartés, très différents des autres, ils demeureront *des disparus*, ceux qui, à partir d'une certaine date ont cessé de donner signe de vie, sans que malgré toutes les recherches, on ait jamais eu ensuite un seul indice et le moindre détail relatifs aux circonstances et à la façon dont ils ont été rayés du nombre des humains. Leur famille désemparée se sentira éternellement « coupée » d'eux, plus privée de leur absence que si l'on

savait où sont présents leurs restes inanimés. Car c'est une oppression à nulle autre pareille — quand il s'agit d'un mort — que d'être « dans le vague » et de se répéter sans relâche : « Où sont-ils ? Voilà la question. Ici ? Là ? Plus près ? Plus loin ? En Alsace ? Dans les Vosges ? Dans l'Aisne ? Dans la Marne ? En haut ? En bas ? On s'est battu dans tant d'endroits que l'on est mort un peu partout ! Comment savoir ? Quel embarras !

Les soupirs montent à nos lèvres et les larmes à nos yeux... Arrêtons-les. Dominons-nous... Regardons ces morts sans faiblir et ne les plaignons pas. Leur anéantissement, qui nous semble plus profond, n'est qu'une trompeuse apparence. Anonymes, ils ont la gloire solide et sûre des forces qui ne sont profitables qu'à la condition de demeurer secrètes. Leurs moyens isolés, épars, remportent le succès du faisceau et de la cohésion, précisément par le sacrifice de la personnalité. Beaucoup plus ambitieux parce qu'ils sont plus détachés, ils *n'obtiennent* qu'en *renonçant*, jusqu'à la fin, même après la vie. Grâce à cette manière ils deviennent les sources cachées, mais les plus actives et les plus riches, de la vie nouvelle prête à jaillir, ils sont l'humus, l'engrais miraculeux de l'idéal futur, le terrain spécial de la résurrection, le domaine public de

l'immortalité. Quoi ? Des tombeaux courants? Des petits carrés? Des morceaux de patrie chichement mesurés, au centimètre ? A eux? Des plates-bandes à ces géants? Vous n'y pensez pas?... Ils sont l'Armée, l'armée innombrable, obscure et magnifique, la masse, la houle, le flot débordant auquel tout appartient : les espaces illimités qu'ils ont couverts de leurs nappes épaisses, toutes les régions qu'ils ont gagnées en y passant, les sols marneux, les craies de Champagne, les dunes de Flandre, les sables mouvants, les pics, les marécages..., toutes ces étendues sont leur bien, leur empire... et c'est à peine suffisant. L'incertitude, l'ignorance même de la place insoupçonnable où ils se sont tous si savamment tapis, communique à leur sépulture un vaste et spécial mystère. Ainsi respectons, puisqu'ils l'ont voulue, l'énigme de leurs os. Comprenons qu'en acceptant de ne les chercher nulle part, nous les trouverons mieux partout, et ne les rapetissons pas en prétendant les localiser. Vainqueurs posthumes, ils s'assimilent au sol par une liaison plus étroite et justifiée, ils ont la plus pure et la plus certaine des « concessions », parce qu'elle est presque immatérielle. Personne ne peut profaner leurs restes insaisissables. Ils échappent aux méfaits des survivants,

aux caprices de l'ingratitude, et leur dépouille n'ayant pas reçu d'éphémères honneurs sera plus longtemps vénérée. Ils auront les soins assidus de la nature dont le tranquille zèle jamais ne cesse et ne se ralentit, dont la mémoire est régulière. Sur eux l'herbe verte, les fleurs, la neige et les feuilles mortes seront toujours renouvelées.

Aussi ne pourra-t-on plus fouler un champ, se baisser sous les branches, traverser une prairie... regarder simplement à terre sans ranimer l'image inconnue de ces morts et les envelopper d'un grand manteau d'amour. Nous les sentirons avec nous, plus mêlés à la vie, plus libres, ayant des coudées plus franches que s'ils étaient relégués dans l'enceinte des nécropoles... Ils feront partie des saisons. L'an prochain devant un blé plus beau, devant une vigne plus lourde, on dira : « Ce blé qui mûrit vient du fond de leurs entrailles... Le sang de cette grappe est le vin de leur cœur... »



Et à côté de ceux-là, « *des anonymes de la mort* », en voici d'autres qu'il faut également tirer de l'ombre et dévoiler : *les anonymes de*

la vie, les discrets acharnés du bien, les modestes du sacrifice et les honteux du dévouement : sœurs de charité, infirmières, médecins, brancardiers, bourgeois, employés, ouvriers, petites gens, passants de la rue et des abords de la bataille, dont la guerre a fait des héros qui refusent d'être en vedette.

Dans l'ordinaire, ils étaient « comme tout le monde ». Mais la pitié, la douleur, la colère patriotique, la furie de la compassion les ont soudainement révélés aux autres et à eux-mêmes.

Quand la ville a été un matin secouée de terreur, qu'on a dit : « *Ils* arrivent ! », que sous l'aboiement des premiers boulets les habitants se sont enfuis dans un hallali d'épouvante... les anonymes de la vie, qui auraient pu partir eux aussi et souvent dans d'excellentes conditions, sont restés... d'abord en manière de blâme et de reproche à la panique, et puis pour étayer ceux qui étaient forcés de demeurer, que tout et rien ne retenaient sans doute, mais qu'une irrésistible puissance de tendresse et de déchirement clouait et attachait à leur cité, au quartier, à la maison, à la chambre, à leur bien, à ce qui avait été jusqu'à ce jour leur courte joie sur la terre... Ceux-là méritaient maintenant qu'on les aidât, qu'on ne les lâchât pas... Au

noble soin de rallier leur détresse et de protéger leur impuissance, *ces anonymes* se sont voués, de toutes parts, avec un courage qui imposera l'admiration et le respect pour des siècles. Des femmes, des jeunes filles de hardiesse virginale, des timides citoyens galvanisés de bravoure, des prêtres, des vieillards, des hommes de devoir, de sagesse et d'autorité ont surgi d'entre les blessés et les morts, sont nés des cendres et des ruines, pour être à la hauteur du désastre et pour élever les âmes au-dessus des panaches de l'incendie. Rien ne leur fut impossible. Organiser la résistance et le salut, atténuer le ravage, aller au-devant de l'ennemi sans attendre qu'il vienne à vous, avoir mieux que du cœur : de la tête, parler la voix tranquille et les yeux clairs aux officiers casqués, discuter avec eux, débattre pied à pied le chiffre de l'impôt du sang et s'offrir soi-même en otage, faute de mieux ; donner sa vie en caution, tomber enfin d'accord forcé sur la somme et courir par les rues fumantes la quêter, la réunir, la rapporter en tas et puis subir alors des exigences nouvelles, être pressuré davantage, contraint de retourner obéir à ces prétentions exorbitantes, et au milieu de tout cela, que l'on réussisse ou que l'on échoue, se maintenir en belle allure

morale et en dignité française... quoi qu'il puisse arriver... c'est ce qu'ont fait pendant des jours et des semaines, des êtres surhumains, merveilleux, qui se sont multipliés, épuisés en marches, en paroles, en raisonnements, en discussions serrées, en ripostes troublantes, qui ont accompli des prodiges d'adresse, d'éloquence palpitante et fière pour essayer, sinon d'attendrir, du moins d'ébranler et de convaincre le Teuton... et qui plusieurs fois, par la logique, la raison, le bon sens, le tour et la présence d'esprit de leur volonté, y sont presque parvenus... Autre guerre dans la grande, et faite, elle aussi, sous les balles, pendant qu'éclatent les obus, que crépitent les toits en flammes.

Et ce sont toujours ces mêmes *anonymes* qui, entre les chevaux des uhlans, ont suivi à pied, ont été conduits hors de la ville nu-tête, au vent du désastre, comme dans les peintures du moyen âge, qui ont été menacés du fusil, de la corde et du revolver, que l'on a mis en joue et que l'on a relâchés... quand on a vu qu'ils n'avaient pas peur.

Faut-il aussi parler des secours matériels, spirituels, des remèdes, des soins, des soupes, des viatiques de toutes sortes qu'ils ont portés parmi les éboulements? des victimes qu'ils ont

sauvées *in extremis*, des réfugiés qu'ils ont retirés des caves après qu'ils les y avaient cachés, des prêtres et des médecins qu'ils ont été quérir à tout prix et qui sont venus, par le plus court chemin,... des enfants qu'ils ont ravis sous leurs manteaux, dans une fuite atroce, comme s'ils les volaient?... Pensez-vous aux escaliers de maison vacillante, de tours prêtes à crouler, de clochers et de souterrains montés et dégringolés, quatre à quatre, sous la pluie d'enfer?... Et les nuits sans sommeil, prolongées à tant écouter! où l'heure est martelée chaque minute, chaque seconde par un abominable fracas qui ne se tait jamais! Et les prières suprêmes! les baisers du dernier soupir! les sanglots retenus quand on n'en peut plus et que l'on se croit au moment décisif et convoité de paraître devant Dieu... Enfin! Enfin! Plus de terre!

Eh bien, après avoir vécu toutes ces grandeurs et toutes ces horreurs, et en avoir triomphé, par miracle, après avoir vu venir et repartir l'Allemand, après avoir espéré, désespéré, souffert l'inimaginable et surmené toutes les forces de leur corps et de leur cœur... les « anonymes de la vie » *ne veulent pas qu'on en parle*, à eux ni à personne... Vous les interrogez, vous leur demandez : « Qui êtes-vous?

Votre nom? — Inutile, vous disent-ils, nous ne sommes rien. Ne me nommez pas, je vous le défends. — Mais pourquoi? Il faut pourtant bien que j'apprenne à l'univers qui a fait toutes ces actions? — Non. Ou alors, dites que c'est la Ville! C'est Reims, c'est Lille, c'est Arras. Ce n'est pas nous. Nous autres nous disparaissons. Nous avons joué notre rôle. Ne nous recherchez pas. Nous rentrons dans les catacombes, dans la cellule de notre vie. »

Ah! cela, c'est le sommet du magnifique, le sublime qui déconcerte! Puisque vous aussi, humbles et glorieux combattants, vous voulez, comme la foule des soldats tombés, rester à l'écart et dans l'ombre après la bataille, nous exaucerons votre vœu. Mais malgré vous, plus tard, le secret percera... Si vite qu'en vous effaçant vous glissiez dans l'avenir, par les rues de vos villes dévastées et reconstruites, le long de vos cathédrales toujours debout, on saura vous deviner. Vous ne passerez plus qu'au milieu d'un murmure ardent de reconnaissance. On vous désignera d'une main qui bénit : « Celui-là, cet homme à barbe blanche... Cette mère et sa fille... au tournant du parvis... Ils en étaient... Sans eux... Ce sont nos bienfaiteurs, les sauveurs, les gardiens de la cité! »

LE SOUTIEN

14 novembre 1914.

Depuis trois mois nous donnons, sans discontinuer, l'exemple d'une énergie sereine et d'une égalité d'humeur dans le courage qui nous valent l'admiration du monde. Rien n'altère et n'épuise notre indomptable force. Elle joue avec des difficultés qu'elle surpasse et il est manifeste que toujours, quoi qu'il arrive, nous sommes *soutenus*.

Par quoi ? Qu'est-ce qui nous soutient ?

C'est ce que je voudrais essayer de préciser et de résumer en un instant avec vous. On l'a dit déjà, je m'en doute. Peu importe. On ne saurait se lasser de le répéter, car cette question touche à des vérités ardentes dont la flamme, au lieu de diminuer ou de s'éteindre quand on y porte la main, ne fait que grandir

et s'aviver chaque fois qu'on l'agite. Secouons donc ensemble ce flambeau merveilleux afin qu'il jette de nouvelles et plus larges clartés sur toute l'étendue de notre conduite.



Il y a d'abord, pour nous soutenir, *l'inévitable.*

Aussitôt qu'un mal, quel qu'il soit, se présente avec la franchise terrible et saine de l'inévitabilité, il revêt un caractère de hardiesse loyale qui impose la réciproque. En très peu de temps, en quelques heures, en une minute on l'accepte et l'on s'y résigne sans avoir le sentiment de s'y abaisser. Au contraire, cette soumission procure une joie suprême de relèvement et nous satisfait comme la plus digne et la plus pure des logiques. Bien qu'il ne semble pas y avoir une rare intelligence ni un mérite transcendant à regarder en face l'inévitable, une certaine qualité d'âme est tout de même nécessaire pour obéir fièrement à son ordre et se plier sans se dissimuler. C'est ainsi que le parti suprême de la douleur, de la maladie et de la mort, au lieu d'être subi, est « embrassé ». Saisissez-vous toute la noblesse de la différence ? Au lieu de sombrer dans la passivité, l'on reste

jusqu'à la fin dans l'élan, dans l'action. Or, de tous les maux, le plus redoutable peut-être, celui de la guerre, s'est dressé tout à coup, menaçant, armé de pied en cap, avec cette évidence et cet ensemble de fatalité qui nous ont sur-le-champ rehaussés à sa taille. Sans distinction d'esprit, d'opinion, de milieu, de rang, nous avons compris que le fléau qui surgissait était l'Inévitable, c'est-à-dire celui que, depuis quarante-quatre ans, à tort ou à raison, mais d'une façon générale et par tous les moyens, bons ou mauvais, nous ne pensions qu'à écarter : la guerre. Et, quand on le croyait toujours plus loin à mesure qu'il se rapprochait,... voici qu'il était *là*, le fléau, à notre porte. On ne pouvait y échapper. Il barrait la route. Puisque tout aujourd'hui défendait donc de s'y soustraire et qu'il fallait l'admettre coûte que coûte, nous avons jugé, dans le bon sens et la lucidité de notre orgueil national, qu'il valait mieux le faire d'une façon décidée qu'à contre-cœur, et nous avons reçu fermement le premier choc de cette pensée, en gardant une absolue maîtrise de nous-même, en refusant de nous indigner ou de nous plaindre, avec la quiétude morale que l'on oppose aux coups mystérieux et prévus du Destin.

L'inévitable nous a rendu par là, dès le commencement de la gigantesque épreuve que nous endurons, le précieux service de nous donner la consigne, de nous enrôler, de nous faire tous et au même instant *consentir*.

*
* *

Mais ce consentement, une fois accordé, de plein gré, sans qu'il ait été besoin qu'on nous l'arrachât par des prières ou des menaces, nous avons bien été forcés d'envisager de plus près la situation, de la creuser, de la voir telle qu'elle était ! Inévitable ! Nécessité ! Mots impératifs évidemment... qui ne souffrent pas qu'on les discute et qui tranchent. Cependant ils peuvent, si rigoureux qu'ils paraissent, recéler des surprises qui ne seraient pas aggravantes. Une chose inévitable est-elle, par cela même, entièrement néfaste ? Horrible à coup sûr, ne doit-elle exciter que de l'horreur ? S'il y a des côtés par lesquels son joug nous pèse, n'en est-il pas d'autres par lesquels il est capable de nous libérer ? La dureté matérielle d'un sacrifice unique au monde, celui de la guerre, allait-elle enfin s'accompagner, se doubler pour nous sans recours d'une affliction mille fois plus doulou-

reuse, celle d'une conscience je ne dis pas même coupable, ni tourmentée, mais seulement inquiète et mal à l'aise ? Tel fut le point sensible et vital sur lequel, avant tout, nous étions haletants d'acquérir une certitude. Cela seul importait. Soit ! Va pour l'Inévitable ! Mais s'agissait-il d'un Inévitable de culpabilité, de déshonneur, de honte ? Comment donc ! Bien au contraire. C'était tout l'opposé... Un Inévitable d'honneur, de loyauté, de patriotisme et de vertu... Un traité,... des engagements,... les liens de la gratitude,... une signature,... voilà ce qui, bien au-dessus de l'Inévitable des maux physiques, des ruines, des misères, des blessures et de la mort, planait et s'imposait comme un dédommagement et un rachat,... l'Inévitable magnifique et pur des saintes obligations et de la parole donnée. A cette vue si claire et si rassurante, toutes les hésitations cessaient, les scrupules tombaient avant de prendre corps et la Nécessité s'auréolait du nimbe du Devoir.

Du moment que l'on n'avait pas le plus léger reproche à s'adresser, ni à encourir, qu'aucun remords ne venait nous empoisonner de son amertume et que nous pouvions regarder sans trouble intérieur un incendie que nous n'avions pas allumé, que nous avions tout fait pour

éteindre, il n'y avait plus qu'à marcher droit et le front haut dans le chemin, fût-il celui d'un Calvaire. Aussi bien, comment ne pas reconnaître avec une émotion envahissante et miraculeuse que cet événement redoutable, comme s'il eût voulu nous convaincre et nous suffoquer encore à force d'irrésistible, se présentait à nous dans des conditions de temps, de lieu, d'alliance et de nombre d'une opportunité exceptionnelle, dans une plénitude d'enthousiasme et de révolte, d'honneur et de beauté qui constituait la sollicitation la plus pressante à laquelle c'eût été forfaire que de s'y dérober ?

Il semblait, sans que l'on eût voulu la guerre, que si cependant on l'avait voulue il eût été difficile de l'engager sur un meilleur terrain matériel et moral. Tout concourait à lui donner la figure d'une tribulation obligatoire et supérieure, d'une mission réparatrice. Des voix venues de partout, du ciel, de la terre, du passé, du présent, de l'avenir, de nous-mêmes, de nos morts renseignés, nous faisaient comprendre en nous parlant qu'il *fallait* les écouter, que pour l'établissement même de la paix, de la paix sûre, universelle et longue que nous désirions avec tant d'amour, il était indispensable qu'au-

paravant nous buvions le calice de cette guerre sainte, qui serait la dernière.

La dernière guerre! Terrible et magnifique phrase! affreuse et consolante à la fois! Ah! pourquoi cependant la formuler? Pourquoi la guerre? Et pourquoi *une dernière?* N'était-ce pas trop qu'il y en eût une encore? Une de plus? Nous gémissions, déchirés de tristesse. Mais l'écho frémissant répétait : « La dernière! La dernière! Pour un siècle au moins! Y pensez-vous? Seulement on ne peut acheter ce suprême bien que par un suprême sacrifice. Tout le réclame. Votre salut n'est qu'à ce prix! »



Amenés alors à la juste entente de notre gloire, de notre honneur et de nos intérêts par la suite et l'enchaînement de ces prescriptions sacrées, nous avons puisé dans la contrainte acceptée des faits une inexprimable et tranquille énergie. Nous entreprenions la guerre avec le cœur et l'esprit en paix. Toutes les raisons excellentes que nous avions eues de résister jusqu'à la dernière limite, même contre nos regrets, et qui n'avaient pu triompher,

devenaient, du moment que nous les avions épuisées, des raisons transformées, retournées, qui nous poussaient à la bataille! Notre patience inouïe, notre bonne foi, notre méritoire sagesse, notre abnégation, notre touchante et apparente humilité d'un demi-siècle se dressaient à présent pour élever la voix trop longtemps étouffée par un héroïsme inutile et perdu.

La France entière à ce jour se sentait libérée d'un poids mortel, sortie des douleurs de l'équivoque nationale comme d'un affreux enfantement. On était dans le Vrai, dans l'Unique... le Beau. Une même limpidité baignait les pensées, les regards, les vœux et les espoirs. L'accord, en vain cherché, s'établissait au seul roulement du tambour, aux sonneries de la Justice et de la Vérité, sous le triple étendard des alliés de l'Honneur et de la Civilisation, aux accents guerriers et mélodieux d'un sublime chant qui était comme la *Marseillaise* de l'Idéal...

Définitivement nous étions *soutenus*.

LES GANTS BLANCS

17 novembre 1914.

On vous a dit que les Saint-Cyriens appelés à partir au mois d'août s'étaient tous donné le mot, quand ils recevraient le baptême du feu, pour se ganter de blanc et mettre leur plumet.

Comme il fallait s'y attendre, ils ont tenu l'héroïque et téméraire promesse, et le sous-lieutenant de Fayolle est le premier qui l'ait payée du prix élevé de sa vie.

Aussi, cette idée des gants blancs et du plumet reste depuis fixée en moi. Claire, jolie, vivace et douloureuse, l'image s'est imprimée dans ma rétine et mon cerveau. A certaines minutes, comme par un trouble simultané de l'organe et de la pensée, je vois partout la tache éblouissante des mains ornées de peau ainsi qu'à la parade et la touffe de plumes qui fait croire qu'un oiseau tricolore s'est perché sur le képi.

Et bientôt, à force de m'obséder, les gants s'expliquent, se justifient. Ils me donnent la couleur et la pointure d'un caractère, tandis que fier et hardi le plumet me peint le vol aventureux d'une âme... Ils cessent d'être, peu à peu, ce qu'ils paraissaient d'abord superficiellement : une coquetterie militaire et une admirable bravade de jeunesse, pour prendre un sens nombreux, magnifique et profond.

Que l'on n'aille pas surtout s'imaginer qu'en ayant recours à cette recherche d'élégance nos Saint-Cyriens se faisaient, de la guerre où ils entraient comme au bal, une fausse et traditionnelle conception de grâce et de chevalerie. Pas le moins du monde. Ils n'avaient aucun doute sur la physionomie sauvage et la réalité féroce de la lutte. Ils étaient trop bien renseignés par leurs calmes soupçons. Depuis belle heure ils n'ignoraient pas que c'en était fini à jamais de la guerre en musique et à pleins drapeaux qui claquent en mêlant leur soie à celle du vent, et des assauts rythmés, scandés, hachés par les baguettes des durs tapins qui vous tambourinaient le cœur... et des charges où, poliment incliné sur l'arçon, l'on semble encore, en frappant d'estoc et de taille, finir de saluer du sabre... Ils savaient tout cela.

Mais c'est justement parce qu'ils en avaient la notion certaine, stoïque et désenchantée qu'ils ont voulu du moins, rien qu'une fois, la première, en guise de protestation, de regret, d'hommage à la beauté des vieilles manières françaises, faire un geste, un seul, en passant, un signe symbolique et qui fût comme un ban rapide et discret, — vite ouvert et vite fermé, — en souvenir de Neervinde et de Fontenoy. Respectueux d'Hier, il leur a paru que, par cet égard observé, ils renouaient avec une filiale courtoisie le passé au présent et qu'ils ménageaient mieux ainsi « la transition », avant que de se conformer aux vilaines rudesses d'Aujourd'hui.

Voilà pourquoi, au moment de s'élancer dans la cadence, ils ont enfilé des gants blancs. Des gants blancs pour se battre et tirer l'épée !... oui... ces gants de cérémonie, frais et inoffensifs, que l'on ne met que pour danser, parler aux femmes, leur prendre la main ou la taille, et leur offrir une fleur... et aussi ces mêmes gants d'une blancheur d'ordonnance, invariable, immaculée, qui toujours pour l'officier sont de service aux grands Honneurs : à la revue, à l'église, au mariage, à l'enterrement. Ah ! certes, s'ils s'étaient écoutés, ils auraient bien voulu les garder tout le temps, nos Saint-

Cyriens, leurs gants de promotion, pour que ralliés à leur attirant éclat, les troupiers puissent mieux les suivre et ne pas les perdre de vue, et aussi parce que le sang, quand on est blessé, saute plus vite aux yeux sur du blanc, est d'un plus bel effet, comme autrefois quand il venait sur les mollets des petits-maîtres chiner les bas de l'ancien régime... Mais il n'y fallait plus songer... Le devoir à présent était *de se déganter*, pour piocher, creuser, remuer la terre et vivre dans la tranchée de ses entrailles. Et comme le gant blanc tient de l'hermine et qu'il n'a de raison d'être que s'il reste pur, il a dû disparaître à peine apparu, avant d'être souillé. Pas de gants blancs sales !

Mais pourtant rien n'est perdu. Grâce aux gants blancs qui les ont tout à coup mises à l'ordre du jour, les mains nerveuses et fines des plus jeunes officiers de France demeurent, même nues, marquées d'un ineffaçable cachet. De la blancheur reste sur elles, comme le reflet de la race. Rouges, noires ou terreuses, jamais ensuite elles ne sont impures, que ce soit à présent la boue, la poudre ou le sang qui les gante !

Et il en va pareillement pour tous, pour les braves qui, « sans prendre de gants », n'en font pas moins belle besogne. Car ce sera un des

plus difficiles mérites de nos soldats que d'avoir su se résigner, eux aussi, dans leur fruste élégance, au sacrifice du panache et de la couleur, de tout le pittoresque étourdissant qui jadis enrubannait la guerre. Ils ont accompli ce renoncement avec une promptitude de raison et une souplesse d'énergie incroyable, prévue. Leurs chefs savaient, longtemps à l'avance, qu'ils pourraient tout leur demander, spécialement ce qui leur coûtait le plus, ce qui était à l'antipode de leurs goûts et de leurs moyens, pour l'obtenir cependant, aussitôt, dans une virtuosité nouvelle. Sur un mot le cavalier se démonte et fait le combat à pied, l'artilleur empoigne la bêche et, sans plus d'émotion qu'un trappiste, creuse le trou qui peut-être sera sa tombe, le fantassin stationne et se prive pour de longs jours des chansons de route... Il n'est rien de pénible et d'inouï qui ne leur soit aisé. L'aviateur, s'il en était besoin, descendrait dans la mine... et le porion prendrait son vol ! En plein ciel ou bien dans la terre ou sous l'onde, le guerrier d'aujourd'hui accepte le plus rebutant et le plus sombre des travaux d'un cœur aussi entraîné que s'il respirait à l'air libre, les semelles dans la rosée, avec du soleil plein la face, au chant du coq et du clairon réveillant les armées...

Rangeons donc et plions avec un douloureux respect, pour les conserver bien enveloppés dans un coin de notre mémoire, les gants fripés et ensanglantés du lieutenant de Fayolle... inertes aujourd'hui, mais ayant gardé le relief et le dessin des doigts qui serraient l'épée et qui, même inanimés, ne l'ont pas lâchée ni rendue.

Je songe que voilà — si on trouve encore de la place — un bien bel ex-voto pour les murs de Notre-Dame-des-Victoires. Ah ! il faut les y mettre, pour qu'ayant été à la peine de la bataille, ils soient à l'honneur de l'autel, pour qu'ils donnent à nos enfants futurs, au milieu de leurs prières, une sainte distraction.

Et vous, jeunes mains héroïques et charmantes de nos officiers, mains fidèles et robustes de « nos hommes », mains « de famille » et mains du peuple, mains toujours tendues en avant ou en haut, mains qui tenez les fusils, qui chargez les canons, qui prenez les drapeaux, puissiez-vous, quand vous aurez demain décroché la victoire, goûter une longue, longue et prodigieuse vieillesse, et rester belles et bénies, mains d'anciens soldats, jusqu'à l'heure lointaine où vous serez toutes, sans distinction, gantées de blanc par la mort pacifique.

ENFANTS DE LA GUERRE

21 novembre 1914.

Comment voir aujourd'hui des enfants, des petits enfants sans être aussitôt inclinés vers eux par une émotion frémissante et toute nouvelle, d'un caractère inéprouvé? La curiosité, le regret, l'envie, la tendresse et l'étonnement se partagent mon cœur quand je les observe.

Il y a les enfants presque grands qui vont être des petits hommes et comprennent à moitié — à hauteur de bambin — ce qui se passe au-dessus d'eux, auxquels des bribes resteront... défilés de soldats, scènes détachées, minutes de paysage et cinémas d'histoire, titres d'articles de journaux, phrases cent fois entendues : *sur le front... situation inchangée... le succès final...* des mots en relief : « Liége... Louvain... Reims... La Bassée... » et surtout

ces profonds et indestructibles silences de famille, creusés soudain le soir, comme des trous d'obus, qui demeureront pour eux tels quels, béants toute la vie, et que jamais rien, quoi qu'ensuite ils jettent dedans, ne pourra combler...

Certainement ces enfants m'intéressent. Leurs questions sur le père ou le grand frère absent, leurs « pourquoi ?... quand reviendra-t-il ?, » la gravité fugace et légère de leur inquiétude, leur courte tristesse d'oiseau, leur apparente indifférence même, inaltérable et douce, leur expansion physique et l'égoïsme de leur gaieté nécessaire ont pour moi des charmes qui, cette année, prennent un sens terrible, inattendu, et me saisissent davantage. Mais pourtant ce n'est pas à eux que va d'abord la mélancolie de mon attachement.

Mes préférés, ce sont, en dessous de ces enfants-là *qui savent un peu*, les tout jeunes *qui ne savent rien*... ceux qui viennent de naître il y a quelques jours ou quelques mois et qui présentent déjà, sous les langes maternels et les liens du maillot, la pitoyable et frappante image de petits blessés...

L'idée qu'ils concourent à des événements formidables dont ils sont cependant aussi ab-

sents que s'ils vagissaient dans la lune, qu'ils se trouvent associés aux pires catastrophes sans que la plus infime notion d'eux-mêmes y participe, qu'ils assistent à tout sans se douter de rien, étrangers à cette vie torrentueuse dont ils sont altérés et qu'ils boivent sans la connaître, sans soupçonner tout le sang qui baptise leur lait... mêlant à toute minute leur jasement et leurs risettes à nos révoltes et à nos cris... cette extraordinaire idée me laisse confondu, troublé par l'impénétrable beauté de l'éternel mystère.

Eux aussi, bien plus que moi, n'en reviendront pas, dans l'avenir, quand, ayant appris, ils sauront *ce qui est arrivé de leur vivant*, et qu'ils ne se rappelleront pas un seul des faits dont ils ont été les témoins prématurés, muets, aveugles et sourds, les demi-acteurs inutiles, moins importants que les animaux qui les entouraient. Je prévois leurs regrets, leur immense déception, les reproches amers qu'ils feront au destin en se représentant toutes les douloureuses et nobles joies et les salutaires souffrances aussi dont ils ont été spoliés. Ils jugeront qu'au lieu de les épargner la Providence les a punis, et bien injustement !

— « Quoi ! s'écrieront-ils chacun, je vivais

ces jours affreux et glorieux... j'avais cet honneur, cette chance... et c'est comme si je ne les avais pas vécus! Du moment que j'étais déjà là... sur place... pourquoi, je vous le demande, rien ne m'est-il arrivé ? Pourquoi n'ai-je pas un seul souvenir de ce qui m'environnait ? Ainsi je n'ai rien senti ? Éveillé, je dormais! Je n'ai été qu'un paquet de chair encombrant, pour lequel on tremblait sans que j'aie, moi, jamais tremblé! J'ai roulé sur les flots comme un bouchon, comme une paille de ma crèche, n'ayant rien vu, rien entendu... que ce qui n'en valait pas la peine! A quoi pensais-je ? Et pourtant le canon tonnait! On m'a saisi avec des transports d'amour, j'ai été baisé par des lèvres furibondes de tendresse..., mon visage a ruisselé de pleurs qui ne venaient pas de moi, on m'a donné à embrasser des médailles, des portraits d'absents, on m'a fait toucher des cheveux coupés, on a joint mes mains pour des prières que seule bégayait ma lèvre et que ma pensée ne prononçait pas!... Je n'ai su tout cela que des années après, « à l'âge de raison »... Comme il vient tard! En temps de gloire et de guerre, Dieu devrait l'avancer! »

. . . .

* *

Mais alors, si nous sommes toujours de ce vieux monde, apaisé enfin, nous dirons à ce mécontent d'autrefois : « Calme-toi, beau jeune homme irrité. Ne récrimine pas.

« Quand tu penses nous avoir gênés et n'avoir été bon à rien dans ces instants fameux, tu te trompes; et à présent que tu peux t'exprimer, tu le fais encore comme un enfant. Tu ne dois rien regretter. Sans que tu t'en doutes, tu as joué ton rôle, puissant et supérieur, quoique inconscient. Tu nous as été bien utile. C'est grâce à toi que nous avons pu vivre et tout endurer. Nous avons puisé notre force dans ta faiblesse, notre patience dans tes sourires, notre espoir continuel dans ta divine indifférence. Tu étais notre seul plaisir légitime, notre quotidienne récréation. Pour tes cris, pour ton innocente joie, pour toutes tes fantaisies la consigne sévère était levée. Tu nous distrayais et nous rassurais. Quand ta mère, inquiète ou désolée, fléchissait ou s'agenouillait sous le poids de sa tristesse, elle trouvait tout à coup, dans la position de son accablement, la caresse et l'appui de tes bras tendus au niveau de son visage, elle

se blottissait sur le refuge de ton corps fragile, elle te parlait, te riait avec l'âme navrée et tu n'avais pas besoin de savoir, d'entendre, même d'écouter, pour t'entretenir avec elle et lui répondre. Il valait au contraire, cent fois, mille fois mieux, pour elle comme pour toi, que tu fusses perdu dans ton ignorance et ton insensibilité... Cela nous mettait plus à l'aise pour te confier longuement tout ce que nous aurions voulu te cacher si tu avais été en âge de l'apprendre. Nous avions le droit de pleurer à cœur ouvert en ta présence, parce que tu ne comprenais pas et que tes petits doigts errants ne venaient cueillir les larmes sur nos joues que pour y faire des dessins... Nous pensions à toi, c'était l'essentiel. Toi, tu pouvais te priver de nous et penser à autre chose... Mais s'il avait fallu que nous te voyions soucieux, tourmenté, renseigné, malade aussi de notre angoisse... ah ! nous aurions alors éprouvé trop de peine, un trop cruel chagrin. Nous eussions manqué de courage et peut-être nous l'aurais-tu retiré sans qu'il te profitât ? Non... non... béni soit Dieu dont la grâce t'a fait petit et sans connaissance pour traverser l'orage ! ô cher enfant d'ici, gâté et préservé, à qui fut accordée la protection de nos cœurs et de nos armées, qui as pu

respirer l'air tranquille de nos jardins, dont les yeux purs n'ont pas été remplis d'épouvante et de ténèbres! Heureux sois-tu d'avoir échappé au sort déchirant de tes petits frères de Belgique et aussi de France, arrachés et balayés aux quatre vents comme un duvet dans la tempête! Ainsi ne te lamente pas. Mais n'oublie jamais pourtant ce que tu ne peux te rappeler! Fais comme si tu avais enduré, *comme si tu te souvenais...* »

LES RAYONS

Je ne puis me lasser de contempler tous les soirs, avec la même avidité, le jet des projecteurs électriques dans la nuit.

Spectacle prodigieux, d'une splendeur étrange et toujours nouvelle.

De l'éblouissant foyer, du noyau de lumière qui ressemble, tout rond, à quelque énorme prunelle d'un insoutenable éclat, un rayon d'une lieue — peut-être de plusieurs ? — un rayon dur et sans défaillance, direct et net comme une figure de géométrie, part dans la sombre immensité qu'il traverse tout droit.

Il offre tour à tour des aspects saisissants qui me plongent dans l'admiration, la stupeur et l'extase.

C'est d'abord un œil, un œil gigantesque, un œil d épopée, un œil de génie, de Légende des

Siècles, inventé tout à coup dans un vers immense d'Hugo, l'œil de guerre d'une capitale, l'œil armé d'un peuple, qui scrute, va, vient, tourne, se lève, se baisse, projetant partout l'irradiation de sa surveillance et de sa volonté. Et ce qui accentue l'image qu'offre avec un œil — formidable et surnaturel sans doute — mais avec un œil bien vivant ce rayon perpétuel et qui tient du miracle, c'est sa vaste mobilité, le vif de ses extraordinaires regards, ce sont ses brusques décisions de bête réfléchie, ses changements de route, ses clignements, la circonspecte lenteur ou la foudroyante rapidité de ses parcours, Il va du Nord au Sud..., il se fixe à l'Est... et puis en décrivant une soudaine et magistrale courbe il passe et s'éloigne, comme s'il s'esquivait, ou qu'il voulût un instant se reposer en allant darder ailleurs. Il plonge, il visite, il fouille, il perquisitionne. Ou bien il rame, nettoie largement la ville à grands coups réguliers de lumière, comme un balai sur un trottoir.

Successivement on dirait la branche rigide d'un compas qui s'efforce de mesurer l'infini... une comète tombée... des signaux sur le Golgotha... la longue trompette, qui n'en finit plus, du Jugement Dernier !...

Tantôt avec orgueil il troue l'espace ainsi

qu'un sillage de boulet parti pour ébrécher la lune...

Ou bien il vise les étoiles... Aussi chaque fois, pendant les nuits d'août, qu'avec des airs d'archange blessé, une d'elles glissait au ciel, on la croyait atteinte...

Et c'est ensuite un goupillon qui semble sans cesse asperger d'eau sainte le catafalque de la nuit...

Et c'est encore, appliqué à une bouche d'ombre, un porte-voix chargé d'envoyer aux lignes d'en haut des ordres si lointains qu'on ne les entend plus.

Mais voici que d'autres rayons, à de grandes distances, partent à leur tour. Ils s'engagent avec le plus puissant, celui qui avait dégainé le premier, et bientôt leurs feux à tous, minces comme des lames, se croisent à la façon des glaives, font des duels d'argent dans le firmament noir...

Et puis la raison vacille, s'égare. On ne sait plus où l'on est, l'époque où l'on vit... On oublie la guerre... les temps présents et les temps révolus... les autres et soi-même, et l'on suit d'un esprit et d'un œil accablés les vertigineux rayons, scientifiques et fous, qui semblent une invention due à l'audace triomphante d'Archimède et de Prométhée...

LE MUR

28 novembre 1914.

Lorsque nous entendions affirmer en temps de paix par des écrivains militaires que la meilleure des fortifications pour un pays, la seule, c'était « le mur fait par des poitrines d'hommes », cela nous paraissait plutôt une image heureuse et une manière de parler qu'une vérité pratique et matérielle.

Comment, se demandait-on, dès que l'on se piquait de réfléchir, des poitrines d'hommes, aussi larges et aussi rapprochées qu'on voulût bien le supposer, pourraient-elles, au delà d'un moment, constituer un obstacle sérieux, durable, et indestructible? Cette pensée ne souffrait pas l'examen. On saluait donc la louable intention enfermée dans une forme expressive et l'on demeurait incrédule quant au résultat.

Or, voici qu'après la chute des remparts et l'éclatement des coupoles, après que se sont émiettés tous les bétons, nous sommes amenés à reconnaître que la déclaration prophétique des chefs et des techniciens de la défense méritait d'être prise au mot, au pied de la lettre, et que jamais aucune image pittoresque, aucune figure poétique n'a été plus complètement réalisée que ne l'est en ces splendides heures celle « du mur fait avec des poitrines ».

Oui, aujourd'hui, nous avons l'impression, acquise et consolidée par des semaines d'émerveillement et de reconnaissance, qu'il y a, depuis les rivages du Nord, jusqu'à la pointe de l'Alsace, UN MUR élevé tout à coup, un vrai mur, composé de soldats, un mur ininterrompu, à l'abri duquel nous nous sentons plus tranquilles que derrière n'importe quelles constructions babyloniennes.

Ce mur est extraordinaire, miraculeux. Jamais on n'en a vu de pareil. Il déconcerte l'esprit. Il tient du rêve et de la fiction. Et pourtant il existe, on peut le voir, le toucher, le longer, s'appuyer dessus, s'asseoir et dormir contre lui.

Il reçoit le soleil et il donne de l'ombre. Il protège, il est bien ferme. Il est à la lisière de la France en armes, qu'il clôt ainsi qu'une *propriété*.

Uniquement bâti, comme à chaux et à sable, avec des hommes conscients et résolus pour matériaux, c'est un mur vivant, animé, un mur « pensant » qui ferait méditer Pascal.

Féerique, enchanté, souple, onduleux, mobile, calme et prompt, il bouge, se déplace, avance, sans jamais compromettre son équilibre et sa solidité. Pouvant se passer à ses pieds de fondations, parce qu'elles sont toutes en lui, au cœur même de sa structure, il est plus résistant que s'il avait besoin, pour tenir, d'enfoncer dans le sol des bases qui le feraient prisonnier... tandis qu'il est un mur libre, fier, et sachant s'adapter à toutes les ondulations et à toutes les qualités de terrain. Il reste d'aplomb sur les pentes, il gravit la montagne, il brave les dunes mouvantes, passe la rivière et marche sur les eaux comme Jésus dans la tempête.

Doué d'un organisme humain, il a tout un système artériel et veineux, une circulation qui l'entretient.

Selon la température, il suinte du sang... Mais au lieu de l'affaiblir, cette perte lui profite. Ce sang répandu le cimente, le répare et le recrépit de plus belle...

Il offre cette particularité surprenante d'être espacé, aéré... Au lieu de présenter comme le

mur allemand un bloc épais, soudé coude à coude et sans jeu, il peut se distendre et s'éclaircir en gardant sa cohésion... Un merveilleux courant relie et assemble toutes ses parties pour maintenir entre elles le contact ; et les intervalles, qui bien à tort paraissent vides, sont toujours remplis, par l'âme et l'ombre des morts empressés à reprendre leur place. D'ailleurs, chaque brèche à l'instant se bouche toute seule. Les plaies de ce mur sont tellement saines qu'elles se referment comme les tissus d'une jeune chair aussitôt cicatrisée.

Nul ne demande à ce rempart humain d'avoir les proportions de la grande muraille de la Chine. La hauteur d'un fantassin suffit. Il est crénelé par les meurtrières naturelles que font les têtes et les épaules... Par moments, il se hérisse des baïonnettes et, de distance en distance, il est planté de drapeaux. Les balles ricochent sur lui, l'écaillent, le traversent, mais, sous cet affront glorieux, plus il se dégrade plus il s'honore... et quand il s'abat exprès et qu'on croit qu'il tombe... tout de suite, à l'inverse des trompettes de Jéricho, les clairons le relèvent !

Gris, incolore, illimité, informe, mystérieux, il marche comme la forêt de Shakespeare. Il se

déploie au ras des immenses plaines ainsi qu'un filet élastique aux mailles extensibles ramené sur le gibier. Il se défait, se refait à volonté, se casse et se renoue. Il est pareil à une barricade magique et infinie dans laquelle chaque corps est un pavé qui se pose et se retire lui-même. Ou bien il s'élance comme un flot, déferle comme une vague, frappe comme un bélier, entre comme un coin... Et puis il se fixe, se pétrifie et, s'il le faut, comme par une trappe de théâtre, descend dans la terre pour y rester le temps prescrit.

Nous n'avons pas besoin qu'il nous renseigne; nous savons qu'il est par excellence le mur devant et derrière lequel *il se passe toujours quelque chose*. Il possède des yeux et des oreilles; il voit et il sait se rendre invisible. Il est construit avec des pensées, des devoirs, qui en sont comme le mortier, et les cœurs généreux qu'il recèle en ses flancs surpassent les cassettes des vieilles cloisons pleines des plus riches trésors... Il a toutes les attentions, toutes les vigilances, toutes les volontés. Il plie et ne rompt pas. Il rassure, il arrête, il défend.

Fertile et brûlant comme un espalier, robuste comme un môle, flagellé comme une digue, calme et beau comme une paroi d'église ou de

monastère, il est notre Sécurité. Nous le savons inébranlable et nous dormons pendant qu'il veille. Et s'il se meut en avant, c'est afin de préparer le tracé des frontières futures, car il ne borne pas plus notre vue que notre espérance : en nous haussant sur la pointe des pieds, nous voyons par-dessus sa crête l'horizon clair d'Alsace et de Lorraine dont il établit chaque jour la parallèle rapprochée.

Enfin, c'est *le mur d'hommes*, dont chaque soldat est un pan, le mur des chaudes poitrines sur le parement desquelles, même de loin, reste toujours appuyée avec amour la joue de la femme aux écoutes, le mur national de jeunesse, de force et de résistance éternelle, le mur de la Patrie qui a pour pierres ses enfants.

S'ILS VOYAIENT ÇA !

28 novembre 1914.

Cent fois par jour cette phrase, exclamative, troublante et tenace, avec tout le convoi d'idées qu'elle traîne à sa suite, occupe ma pensée.

D'elle-même elle s'applique d'abord naturellement aux défunts, et en premier lieu aux parents qui ne sont plus. Elle m'évoque mon père. Je me rappelle sa foi patriotique à laquelle je dois la mienne, les avertissements et les prophéties de sa lucidité, ses espoirs, sa confiance inaltérable. Je n'ai pas besoin de fermer les yeux pour revoir 1870, me retracer la précipitation de notre départ de Tours sous la menace de l'ennemi, notre arrivée à Bordeaux un noir matin d'hiver, par un froid sibérien, dans la neige, notre logement trouvé à grand'peine, en haut d'une sinistre petite rue

étroite dont je ne sais plus le nom, en face d'un vieil hôtel abritant, sous la corniche de son toit, des rangées de pigeons transis... et ce soir de Noël enfin où, au retour de la messe de minuit, je vis couler des larmes sur le visage paternel tandis que nous étions consternés devant notre maigre feu, dans le silence du désastre... Ensuite je me rappelle — après la paix — la reprise des espérances, les alternatives d'inquiétude et de tranquillité, à mesure que passait le temps qui s'efforce de faire oublier, et puis, bientôt, la voix de mon père s'élevant, ne cessant de me répéter tout le long des années, même aux périodes les plus sereines d'apparence, ces mots qui me sont restés dans le cœur et dans l'esprit : « Tu verras une guerre, mon enfant, tu verras *la* guerre, la seule ! une guerre auprès de laquelle toutes les autres... enfin, inutile d'en dire plus long, tu la verras ! Elle approche. » La dernière fois qu'il me fit, plus que septuagénaire, cette prédiction, c'était place de la Concorde aux premiers jours du mois d'août, dans l'or d'un couchant merveilleux. Au coin du pont où nous nous étions arrêtés, il frappait le trottoir avec sa canne pour mieux enfoncer les mots : « Tu-la-ver-ras ! » Et — comment faire comprendre cette nuance ? —

il avait à la fois l'air affreusement triste et libéré... presque joyeux...

Il y a dix ans de ce souvenir.

Aussi, quand, à la même saison, le 2 août dernier, par un autre soir fuligineux de chaleur et de poussière où le ciel semblait une cuirasse dans le brouillard, je me suis trouvé providentiellement, comme pour un rendez-vous, place de la Concorde, au même coin du pont, au milieu de la sublime houle qui ballottait ce jour-là Paris et la France, j'ai entendu tout à coup près de moi la canne de mon père frapper doucement la dalle du sol, et sa voix me redire : « Eh bien ? »

Et depuis — associant, ainsi que nous le faisons tous, les disparus aux péripéties de la gigantesque épopée — à chaque minute, à chaque nouvelle, à chaque communiqué, à chaque trait, à chaque récit d'héroïsme qui viennent m'embraser l'âme, je pense aussitôt à mon père et la phrase explose en moi : « S'il voyait ça ! »

Nous sommes des milliers et des milliers à cette heure à nous tourner avec amour vers les morts de notre nom et de notre sang pour les regretter davantage, car ils manquent plus que jamais. Nous les cherchons à nos côtés, nous

leur lisons les journaux, nous voulons les prendre à témoin des beautés et des grandeurs, des nobles souffrances aussi, dont nous les jugeons frustrés, qu'ils mériteraient plus que nous de connaître, après lesquelles ils ont soupiré si longtemps, partagés entre la crainte et le désir de leur réalisation fatale. Ont-ils donc langui des années dans la continuelle et ardente mélancolie de la victoire pour s'en aller juste à la limite du succès, au dernier moment qui était le bon, sans récolter le fruit de leurs souhaits obstinés et fidèles, de leur confiance angélique? Ah! quel ennui! quel dommage! Même octogénaires et plus, ils étaient, à notre gré, déjà partis trop tôt!... Combien n'avons-nous pas de meilleures raisons aujourd'hui d'estimer qu'ils sont malgré tout morts bien jeunes, avant d'avoir atteint la maturité de leur espérance, et que leur vie pourtant si pleine de travaux n'aura pas été complète et harmonieuse du moment qu'ils n'auront pas vu la Belgique léonine, le grand roi Albert, la splendeur de notre France galvanisée, la loyale Angleterre et la sainte Russie debout, et tout ce qui bouleverse de saisissement et d'admiration le monde suspendu d'angoisse comme s'il touchait à sa fin, quand au contraire un magnifique et

vital frisson l'avertit qu'il « recommence » !

Et c'est alors que dans la tristesse et le regret de tout notre être exalté nous nous écrions, presque inconsolables : « S'ils voyaient ça ! S'ils voyaient ça ! »



Mais ensuite l'image tendre et délicieusement vénérée des mères que nous avons perdues se dessine à son tour sur l'écran du passé, dans son cadre de respect, de calme et de vertu... Nous pensons aussitôt à leur douceur profonde, à leur immense charité, à leur âme d'impressionnabilité divine, à leur imperturbable et touchante foi dans la mansuétude des hommes, à leur aveuglement volontaire en présence de la malice, de la scélératesse et du crime... qu'elles niaient parce qu'elles ne pouvaient pas, dans leur perfection, les concevoir !... Et à ces mères idéales viennent s'ajouter toutes les autres mortes, les grand'mères, les aïeules aux cheveux blancs qui n'étaient que prières, sainteté, sacrifice, renoncement, et puis la troupe exquise des parentes, des saintes et chères créatures de faiblesse et d'émoi facile, qu'un rien, qu'un souffle du rideau, l'aboiement du petit chien,

le bruit d'un fouet dans la rue, leur dé qui tombait sur le parquet, faisaient trembler comme la feuille, les vieilles dames qui étaient « de nos amies »,... qui nous ont gâtés enfants, les tantes de province, effarées et timides, que nous avions la fierté naïve de protéger, et aussi les frêles jeunes filles sans défense et sans résistance à la vie, condamnées aux prompts départs... toute cette phalange adorable de sensibilité, d'humilité physique, et comme désarmée, se présente à nous telle qu'elle serait : en larmes, ou muette, anéantie d'épouvante et d'horreur... nous n'en pouvons pas une minute supporter l'affreux spectacle, et soudain terrifiés pour elles à l'aspect du sang répandu, des morts, des blessés, de toutes les souffrances et douleurs dont est chargée la terre, nous crions dans une rétrospective frayeur en songeant à ces pauvres êtres : « S'ils voyaient ça ! » Seulement notre cri n'est plus un regret, mais une action de grâces. — « Quel bonheur qu'ils ne voient pas ça ! » Nous remercions Dieu de les avoir rappelés assez à temps pour leur épargner une épreuve qui dépassait leurs moyens.



Est-ce tout ? Non. La phrase, comme un souple refrain, prend à chaque instant un sens nouveau, une signification diverse et toujours poignante.

Confondu par le dévouement magnifique des infirmières penchées jour et nuit sur nos blessés, je m'imagine les parents éloignés, inquiets, sans nouvelles, supposant tout... et je me dis avec un sourire rassuré : « S'ils voyaient ça !... »

Devant notre honnêteté nationale et le sang-froid du pays, devant le calme et l'esprit courageux du peuple, devant les mots et les actions des soldats... tournant malgré moi la tête du côté des ennemis, je m'exclame : « S'ils voyaient ça ! »

Et puis vagabondant aux siècles endormis, remontant la prodigieuse histoire, éveillant les héros lointains et rapprochés, tous les grands morts qui seraient contents d'être là, je les fais défiler souvent le soir, dans ma longue insomnie : de François Ier et de Henri IV à Richelieu et au grand Condé..., je les promène partout où ils se sont battus, jusqu'aux plaines de Belgique où je me plais alors, pour d'autres

Waterloos, à faire repasser botte à botte et réconciliés, Wellington et Napoléon. Ils montent leurs mêmes chevaux de guerre : le Duc de Fer, son bai favori Copenhague, et l'Empereur, sa jument blanche Désirée...

Tandis qu'ils s'éloignent dans le brouillard, je me dis : « S'ils voient ça !... S'ils voient ça ! »

IL Y A LA RUSSIE

5 décembre 1914.

Oublions un instant la guerre et l'heure présente. Remontons le passé. Quittons les champs de bataille et retournons au collège.

Qu'est-ce que c'était pour nous, écoliers insouciants, que cette Russie, au temps de notre enfance?

Un vaste empire barbare et lointain, dont nous connaissions imparfaitement la géographie démesurée et plus mal encore l'histoire. Son nom prononcé nous évoquait une série vague de figures et d'images, d'une puissante confusion : Catherine... Pierre le Grand... des steppes, des déserts glacés, des larges fleuves gris, des villes aux églises coiffées de bonnets d'or, des fourrures blanches et des chevaux noirs, des traîneaux escortés de loups, des forêts de bou-

leaux abritant de douces isbas, des cosaques au galop fouaillant la neige. Et puis le knout, la faulx, le samovar, l'accordéon, l'icone... les nihilistes, la plate Sibérie, des princes et des forçats, des roubles,... des sacoches de cuir, des bombes, des bohémiennes et des lévriers, un tzar qui dit à des millions de soldats : « Bonjour, mes enfants », et que ses sujets appellent « Notre Père », des moujiks prosternés qui se criblent de signes de croix, des popes à barbe brune qui ont des yeux bleu de turquoise et une belle voix de basse... tout cela se mêlait et se croisait pour créer en nous *la Russie*, pour y faire un fond étrange et naïf, tumultueux, pittoresque et sauvage, sur lequel se détachaient plus rapprochées, peintes de plus fraîches et plus saisissantes couleurs, les fresques populaires des campagnes de 1812, l'incendie de Moscou, les colossales fumées dessinant sur le sol autour de Napoléon des ombres de Kremlin, et la Bérésina charriant des ponts de morts, des arches de blessés, des radeaux de cadavres, et la morne retraite, en silence, au pas, sous la mitraille épaisse et triste des flocons...

Bientôt, nous retentissions des noms sonores d'Inkermann, de Balaklava, de Malakof et de Sébastopol s'échappant de la poitrine joyeuse

de nos pères. Ils nous racontaient avec des cris, à nous qui n'avions pu la voir, la rentrée de nos troupes victorieuses... Et partout la musique des régiments jouait depuis en France une marche nouvelle, la marche de Crimée, le pas redoublé du retour dont les fifres aigus gercent le cœur comme du givre.

Ainsi pénétrait en nous la Russie.

*
* *

Dès cette époque, le souvenir vivant de nos loyaux combats nous unissait à elle et l'attachait aussi à notre destinée comme un lien déjà solide. Nous savions gré à notre valeureuse ennemie de la veille de nous avoir fourni avec tant de difficultés une occasion de gloire, et tout de suite nous ne pensions plus, au lendemain du congrès de Paris, qu'à commencer réciproquement une amitié préparée par l'estime et l'admiration mutuelles de nos armées qui maintenant se connaissaient. Et sans qu'il y parût, sans que rien, pendant une longue et mystérieuse période en ait donné l'espoir ni même encouragé la supposition, à travers nos efforts, nos revers, nos secousses, lentement, obscurément, sûrement, au fond de nos deux

terres si espacées, si éloignées l'une de l'autre, mais communiquant à coup sûr, en dessous des pays qui les séparaient, par une invincible canalisation de sentiments, de sympathies et de besoins, germait cette idée, longtemps cachée et s'ignorant elle-même, de l'alliance franco-russe.

A l'insu des deux mères qui la portaient ensemble, elle prenait place et s'établissait dans leurs flancs, prêts à la recevoir, s'y arrondissait, y poussait, leur causait parfois de sourdes douleurs qui avaient l'importance d'avertissements jusqu'au jour où, après des années de cette inconsciente gestation, elles se rendirent compte tout à coup, l'une et l'autre, au même instant critique de leur histoire et de leur santé, qu'elles étaient sur le point de donner officiellement naissance à l'*idée nationale*, fille de leurs confus désirs et de leurs instinctives espérances. Et c'est en 1891 que fut mise au monde, reconnue, et baptisée dans les eaux de Cronstadt, l'alliance franco-russe qui avait déjà bien plus que son âge, viable avant d'être en vie, existant longtemps avant d'être née.

Ce qu'a été et ce qu'est devenue depuis un quart de siècle cette enfant de notre martiale sollicitude et de notre pacifique orgueil, comment, malgré menaces, dangers, pièges, perfi-

dies et tentations, elle a grandi en force, en beauté, en sagesse, déjouant toutes les ruses, triomphant de tous les obstacles... est-il besoin de le rappeler? Nous avons ainsi gagné les premiers jours de l'été de 1914, époque à laquelle nous avons fêté les vingt-quatre ans de l'alliance franco-russe qui en marquaient la consécration définitive, l'heureuse majorité...

A ce moment, au milieu de nos inquiétudes et de nos fièvres, ce mot de Russie resplendissait pour nous du plus éblouissant éclat, dégageait une confiance sans bornes. Il avait un sens plus net et plus déterminé, une raison d'être qui, à chaque seconde, devenait plus impérieuse et plus nouvelle. Il avait conquis toute la signification d'une absolue nécessité matérielle, morale, pratique et sentimentale; il possédait dans ses deux syllabes une vertu souveraine et le plus sacré des prestiges. Quand nous le prononcions, que nous l'entendions ou l'apercevions tracé si souvent, à tout bout de ligne, dans nos livres et nos journaux, à chaque minute de notre vie nationale, il n'était plus, ainsi qu'autrefois, le simple évocateur de scènes et de mœurs attachantes, de paysages d'un admirable et curieux caractère, il faisait mieux que de nous rappeler les cartes de géo-

graphie de nos études, les étendues roses d'atlas, ou des récits de voyages, ou des souvenirs d'Exposition ; il parlait maintenant, il était familier, il apparaissait tout naturel, attendu, exigé comme la meilleure ponctuation de tous nos desseins. Nous nous représentions ce département de notre amitié, d'une gigantesque superficie, d'une inouïe richesse ; nous savions mesurer alors cet immense territoire d'un seul tenant qui, sans la moindre discontinuité, s'allongeait et se déroulait sur des milliers et des milliers de lieues. Nous sentions qu'il était pour nous un sol ami, un grenier d'abondance, un réservoir d'hommes, un camp, un terrain fidèle et peuplé de forces dont l'esprit pouvait à peine entreprendre l'étourdissant calcul... Il nous énumérait, ce seul mot de Russie, des millions de chevaux, son bétail, ses herbages, ses moissons, ses minéraux, son sel, son pétrole et l'incommensurable étendue de ses champs de fantassins, de ses nappes de cavalerie, de ses plaines de soldats où sans fin, sans limites, les blés sont des baïonnettes, des océans de lances...

Aussi quand nous nous disions que ce colossal empire était notre seconde et fraternelle patrie, que ses intérêts et les nôtres étaient

associés et noués au point de se confondre et que ses armées étaient désormais tenues en ligne, entraînées, disposées là où il fallait, par des mains averties et loyales qui ne faisaient rien sans avoir reçu, par approbation, l'étreinte des nôtres, et que l'accord était indissoluble entre nos deux volontés et nos deux moyens... n'avions-nous pas sans forfanterie, il y a cinq mois, le droit de lever le front, de regarder dans tous les sens, et de dire avec un juste orgueil : « Il y a la Russie », puisque la Russie de son côté pensait et proclamait tout haut : « Il y a la France »?



Oui. Mais d'autre part, certains, d'humeur ombrageuse, enclins à s'alarmer, émettaient des doutes, des soupçons : « Qui sait, insinuaient-ils, en hochant la tête, si, le grand jour, cette alliée lointaine et retenue à l'autre bout du monde pourrait, avec toute sa bonne volonté, nous apporter le concours précieux et nécessaire que nous attendons d'elle avec tant de complaisance ? N'avons-nous pas tort de tabler imprudemment sur un appui problématique et difficile ? Attaqués, nous aurions vingt fois le

temps d'être écrasés avant que le flot russe humectât seulement le bord des frontières allemandes! »

Faut-il rappeler aussi les plaintes, les gémissements, les reproches des aveugles et des obstinés qui, dans une opiniâtreté systématique, se refusaient à la bienfaisante politique de l'alliance russe ou ne l'acceptaient que de mauvaise grâce en la dépréciant à l'avance? Où sont-ils aujourd'hui, ceux-là? Qu'ils parlent! Qu'ils se montrent! Regrettent-ils les sacrifices consentis, les promesses faites, l'argent prêté? Non. Plus ardemment que tous ils ont les regards dirigés vers ces chimériques étendues qui ne leur paraissent presque plus lointaines, dont chaque nom prend de minute en minute une sonorité plus proche, et déjà victorieuse! D'un œil agrandi par l'impatience et d'un cœur qui bat au moins aussi fort que le nôtre ils guettent comme sœur Anne sur la tour... Mais plus heureux que dans le vieux conte de notre enfance, *ils voient venir quelque chose...* Quelque chose de mieux que le soleil qui poudroie et que l'herbe qui verdoie!... Ce que déjà ils distinguent avec nous, c'est le nuage horizontal, la masse noire de la Russie!... La voilà!... On entend le grondement précurseur de l'immense

mascaret... Chassées vers nous par une bourrasque furieuse d'avant-garde, et toutes froides des steppes de Pologne, des frontières de Silésie et de Galicie, des nouvelles arrivent qui nous claquent aux joues et aux oreilles comme le vent des Karpathes : l'armée austro-allemande recule, éreintée, broyée, noyée, laissant s'échapper du flanc de ses divisions, ainsi que des entrailles répandues, ses troupes dévidées, ses fourgons ses convois... Dans la déroute on a pris la calèche de l'Empereur et son manteau bleu ! On a pris des chevaux abandonnés dont les schabraques portaient le chiffre d'or du kronprinz !... Quel beau butin ! De grand présage. Salut, amis Russes !... Venez donc ! C'est à présent votre heure. On vous a solidement attendus, sans fièvre, avec un calme de glace et de fer... Mais tout de même, comme le grand-duc Nicolas répondait la semaine passée aux Cosaques de l'Amour lui annonçant leur arrivée : « Nous serons bien aises de vous voir. »

L'ENTREVUE

12 décembre 1914.

Sans faiblesse et sans répit, depuis le début de la guerre, les actions d'éclat, les faits héroïques, les scènes poignantes se suivent, s'enchaînent d'une façon ininterrompue, harmonieuse et fatale, pour former avec la plus logique rigueur le poème impérissable conçu par l'âme des chefs, dicté par leur science et tracé avec le sang de nos soldats.

Chaque jour, chaque heure, nous apporte le trophée d'une émotion nouvelle.

Tout chauds encore de vie, tout palpitants d'une inextinguible fièvre et précipités les uns sur les autres, les événements, comme une superbe mitraille, nous sont envoyés du matin au soir en tas, par paquets... Nous les recevons en plein visage, en pleine poitrine, et ils nous pas-

sent devant les yeux et à travers le cœur avec une telle fougue et une telle rapidité, que nous voudrions pouvoir les retenir un moment, en jouir à notre aise... Mais nous n'en avons pas le temps. Ils vont trop vite. La page du *Bulletin des Armées* se tourne avant que nous soyons au bas. Sur la liste qui les énumère — et pendant que nous la parcourons — les « cités à l'ordre du jour » se multiplient et se déploient en tirailleurs. Dans un sillage de gloire, tout file, galope et disparaît. En vain nous nous écrions : « Assez ! Au pas ! Halte ! Un petit moment !... Que je relise à tel endroit ! Rien que ces deux lignes ! Je veux recommencer, pour l'apprendre par cœur, cet alinéa magnifique !... » La guerre ne nous écoute pas et continue, en dépit de son apparente et fausse lenteur, à nous étourdir par l'abondance et la succession vertigineuse de ses beautés. Beautés de tout ordre et de toute taille qui font de maint épisode où elles se signalent un chapitre précieux, capable, à lui tout seul, d'immortaliser le Livre.

Il y a donc des passages fameux, des instants décisifs que l'on n'a pas le droit de laisser se mêler aux autres et se noyer dans l'océan des péripéties. Il faut s'arrêter à ces passages et à ces instants qui ont la hauteur des sommets.

C'est un devoir de les détacher de l'ensemble et de les isoler pour les considérer mieux, et puis de les gravir avec respect et d'y faire une station, car ils sont des points de repère, des plateaux, et ils méritent qu'au moment et au lieu mêmes où l'histoire vient de les créer, notre pensée leur consacre un autel et leur élève un reposoir.

La visite du général Joffre apportant un de ces jours derniers, aux Alsaciens de Thann, l'accolade et le salut de la France est, entre tous, un tableau mémorable d'un tel caractère et d'une telle grandeur, qu'il réclame de nous le recueillement.



Je n'ai pas besoin d'avoir assisté à l'entrevue pour qu'elle soit à jamais peinte et fixée dans mon esprit. J'imagine le décor et les personnages de la scène qui restera comme le lever de rideau du Retour, le premier acte de l'œuvre en marche dont rien ne peut plus empêcher ni modifier le dénouement.

Voici donc la petite salle obscure et modeste de la mairie où sont rassemblés les cinq braves gens qui depuis plusieurs semaines ont assumé

la délicate tâche d'administrer au mieux les intérêts communs. Ils attendent le Chef suprême des Armées Françaises. Celui-ci va venir aujourd'hui, d'une minute à l'autre. Il ne sera pas précédé de musiques, ni même de trompettes sonnantes, ni d'escadrons en bouquets de sabres... Non. Sans appareil et sans cortège il sera là pourtant, à l'heure voulue par le Destin et par lui-même. Des trompes d'autos l'annoncent, qui font frissonner plus qu'une fanfare. Des pas tranquilles, lents et forts, de larges pas d'ami, solide, exact et sûr, ébranlent le palier. La porte s'ouvre. Les notables sont debout, dressés et tendus, pâles de désirs. Une voix d'officier, une voix mâle, mais *qui ne commande pas*, jette dans la fierté : « Le général Joffre ! » Et cet homme-là, dont ils n'ont cessé d'entendre parler, dont ils ont contemplé si souvent dans les journaux les traits et la stature, il entre... C'est lui-même, le bon vainqueur ! Il entre « comme chez lui », simple, grave, heureux sans exaltation inopportune. Et c'est aussitôt... le Silence... écrasant, religieux, le silence des rendez-vous qui étreint, qui paralyse, et qui est l'exorde éternel des beaux épanchements... Quel amas, quel fracas d'idées y afflue dans ce silence et vient s'y engouffrer ! Tout le

passé s'y précipite au-devant de l'avenir, comme un fleuve amoureux qui baise enfin la mer. Un demi-siècle de douleurs et de souffrances maîtrisées se déroule en cette minute de renaissance et de réparation, car à l'instant des réveils miraculeux se reproduit le même phénomène qu'à l'issue des grandes agonies... Lazare en se levant du tombeau a dû revoir, comme au moment de s'y coucher, défiler à ses yeux la procession de sa vie...

Ce silence imposant ne gêne personne. Il encourage et facilite. Il rapproche déjà les parents de la même famille qui se croyaient perdus et qui se retrouvent, se reconnaissent. Chacun des assistants, pétrifié de noble joie, pense,... pense à flots, à torrents : « Voilà... Nous y sommes... C'est pour de bon. Pas un rêve... Réalité. Nous existons encore et voyons le prodige. Quel bonheur ! A présent nous pourrions mourir... Mais nous ne le voulons plus ! »

Ainsi la minute rapide et qui dure, et qui s'étale par faveur, recouvre chez ces privilégiés de la frontière les accents étouffés d'un large *Te Deum* qui tout bas chante en eux et leur monte à la tête... Le temps n'a plus, dans cette occasion, sa mesure ordinaire. Il se disloque. Les minutes sont suspendues et planent

comme d'immobiles oiseaux à l'aile ouverte et fixe. Il y a des bruits intérieurs de sang bouleversé qui vient heurter le front, déferler à la tempe et sonner à l'oreille ainsi qu'un battement de vieille horloge où va se dégeler tout à coup le timbre de l'Heure française... Et tour à tour entremêlant leurs harmonies, passent des frissons de sapins, des vols printaniers de cigogne, des roulements d'affûts et de canonnade mourante, et comme une chute éloignée de chaînes qui se rompent...

Mais ce silence est si poignant qu'il ne peut pas se prolonger. Son intensité le limite. Il a d'ailleurs besoin de lâcher son secret, de s'exprimer en se détruisant, de pousser, par la voix, le cri qui se démène en lui et qui veut en sortir. Aussi, le général, comme on casse une vitre d'un coup de poing pour avoir de l'air, le rompt-il sans tarder, ce silence qui n'en peut plus... Il parle.

Et ce qu'il dit c'est le résumé de ce que tous à l'unisson affirmaient antérieurement.

Écoutez les mots parfaits qu'il choisit, qu'il met en avant, les mots cornéliens avec lesquels il *réalise*. Tous ont leur armement, leur valeur, et, pareils à des soldats, sont dignes d'être médaillés. Il n'en faut pas omettre un seul. Ré-

pétons-les. Dégainons-les !... sans nous lasser. — *Notre retour est définitif. Vous êtes Français, pour toujours. La France vous apporte avec les libertés qu'elle représente, le respect de vos libertés... Je suis la France. Vous êtes l'Alsace. Je vous apporte le baiser de la France.*

. . . .



Ah ! ce son ! ce métal ! ces accents ! le bruit, qui ne ressemble à rien, de ce mâle baiser planté par la bouche du Vainqueur attendu, sur les joues contractées des vétérans de la Défaite... connaissez-vous rien de plus beau ? Qu'il ait été réellement donné ou non, ce baiser, peu importe ! il était pensé, désiré, voulu..., il est marqué au procès-verbal. Il s'applique, il retentit, et nous l'avons tous entendu claquer dans l'entrevue de Thann.

Chacune des phrases martelées par Joffre en cette solennité si simple est d'ailleurs un chef-d'œuvre de grandeur et de netteté. Elles n'étaient pas préparées dans la poche, sur un papier. Il les a trouvées au moment. Elles lui sont venues en face, dans l'action, paroles tricolores : tendres, claires et vives, paroles bleues,

blanches et rouges. Elles ont une éloquence et une largeur d'évangile, une certitude biblique. On pourrait les détacher du cep une à une et les presser comme des grappes noires, pour en faire jaillir un vin miraculeux et régénérateur.

... *Définitif*... Quelle proclamation dans cette épithète! *Pour toujours*... La divinité de la durée!... *Le baiser de la France*... Une pâmoison!

Après ces mots enchantés, un des Alsaciens dont la voix tremblait — et tremblera longtemps encore à ce souvenir — répondit du même ton: « Vous pouvez compter sur nous, entièrement, absolument... »

Et puis on se quitta, sans pourtant se dire adieu. Une fois pour toutes le contact était pris et la jonction opérée. Chacun de son côté retournait au Devoir qui n'avait pas cessé. Mais... quelle pureté soudaine alors dans l'air et dans les cœurs! Quelle atmosphère de baptême! Quelle béatitude au ciel des âmes détendues!

Dans les autos qui les remportaient à fond de train comme exaltés eux aussi, le général et ses officiers ne parlaient pas. Ils regardaient ce qui n'était déjà plus et qui continuait .. Ils

récapitulaient la scène dont la Grâce unique venait de leur être accordée... ils la rebuvaient lentement, baignés de reconnaissance et de satisfaction. La neige tombait, mais comme à Noël avec une joie de Nativité... Le brouillard n'était plus à présent que la robe de la lumière.

Et, dans la petite maison de Thann, plongés — après l'apparition — en une rêverie sacrée, les cinq notables se taisaient, écoutaient encore et caressaient en leur esprit la formule libératrice : *Vous êtes Français... Pour toujours...*

Ces paroles de Joffre, les premières qui ont sanctionné et régularisé sur le terrain notre retour en Alsace,... il faut dès aujourd'hui, avant même qu'elles figurent dans nos précis d'histoire et au nouvel atlas de la Revanche, il faut les graver sur le marbre, au mur de la chambre où elles ont été dites comme une Vérité, pour qu'elles y restent éternellement et que des quatre coins de la France et du monde on vienne en pèlerinage les lire.

ROSALIE

15 décembre 1914.

C'est la baïonnette.

D'où lui vient ce nom? Je ne sais pas. De père inconnu.

Avec un éclat de rire, il a dû naître au soleil dans la bouche d'un caporal qui sifflait, en train d'astiquer « l'enfant ». Aussitôt, comme un amadou battu par la pierre à fusil, il a pris feu, il a brillé, brûlé... sur toute la ligne... Rosalie... On n'est pas bête. On avait compris. On avait deviné du premier coup, sans le demander à personne, *qui ça voulait dire.* Et voilà que précisément, à cette minute, arrivant de Bretagne, ainsi que dans les vieux refrains, Botrel « vint à passer par là ». Il ne manqua donc pas de sauter sur cette Rosalie si avenante et d'en faire avec amour, en deux temps trois mouvements,

la chanson qui porte haut ce titre, et que vous connaissez déjà.

Elle est très belle.

Sans doute le sujet prêtait. Tout lui donnait le flanc. La baïonnette ! Quel thème pour un poète et pour un rimeur populaire ayant la précieuse mission de parler en vers et en musique aux soldats ! Elle est tellement nationale et française, cette baïonnette, qu'au début même de notre enfance et bien avant que nous allions au pas, elle s'impose, par un attrait mystérieux, à l'admirative extase de nos regards... Elle prend et captive comme un miroir les deux petites alouettes qui, dans le sillon de notre frais visage, s'éveillent à la lumière... Dès qu'un crayon sucé par un bout peut tenir de travers entre nos doigts de laine, et que de l'autre bout nous gâchons gravement la blancheur du papier, quel est presque toujours l'objet choisi qu'entreprend de figurer notre dessin naïf? Une baïonnette. C'est si vite fait, si logique, si clair ! Sa forme toute naturelle, élancée comme un point d'exclamation, jaillit d'elle-même sous la main pour se brancher au bout du porte-plume. Déjà, dans les soldats de plomb, c'est ce qui frappe le plus : la baïonnette. Tordue, on la redresse. On ne voit

qu'elle... en attendant que multipliée à l'infini elle étale ensuite une plaine aveuglante et démesurée, un champ d'inflexibles épis.

Observez-la en temps de paix, à vingt centimètres du factionnaire immobile et sérieux dont elle ennoblit la joue et muscle la mâchoire. Comme elle est roide, froide et dure! Et comme elle dit bien « qu'on ne passera pas »! Et quand, le pied en avant, il s'appuie du bras sur elle, à l'angle droit de son barreau, le fantassin tranquille a vraiment l'air d'un grand seigneur accoudé à un balcon. Plus fine et hardie qu'une aiguille, elle est le jet d'eau du fusil, elle en augmente au moral la longueur, la portée, elle s'équilibre avec le pavé de la crosse et donne à l'arme son vrai poids. C'est le jouet favori du troupier aux guêtres de cuir, l'arme des braves par excellence et sous le baiser perçant de laquelle ils aiment bien aussi mourir comme le chevalier d'Assas et le petit Bara.

Effilée pour l'attaque et trempée pour la charge, elle se croise, impétueuse, au poing du gai zouave et du colonial jauni. Le chasseur alpin ne la quitte pas et vole à ses trousses, le Sénégalais la prend quand il faut dans ses dents et le lignard infatigable en fait, hors des repas, sa fourchette ordinaire.

Un moment fameux, qui m'a toujours plu, est celui où l'on commande tout à coup de la mettre au canon. Ah ! il y a là une minute étourdissante, sublime, un enchevêtrement de dards, un guêpier de lueurs, un embrouillamini de pointes et d'acier... (tout cela prompt, limpide, vif !) jusqu'à la seconde où chacune, retournée, ayant poussé son cri aigu est en place debout, le bec en l'air, et perchée sur sa douille.

Ainsi prête, elle n'attend plus que la voix du chef ou le coq du clairon pour partir et foncer. Elle frémit déjà d'impatience et de désir, de soif et de gourmandise. Une fois lâchée, elle entraîne tout, le fusil, les gros souliers, l'homme et son bagage, et la compagnie... elle arrive sur le tas, elle plonge à fond dans le tambour des poitrines, dans la peau d'âne qu'elle crève ainsi qu'une outre humaine. Elle accomplit son inexorable et terrible besogne, elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est jeune, elle est belle, elle est ivre, elle est folle, et calme cependant, jamais irrésolue, ni distraite, ni égarée, allant toujours droit à son but et précédant la foudre de l'assaut, comme l'éclair dont elle a pris exprès le fulgurant zigzag. Et d'une sûreté scientifique, chirurgicale, atteignant en plein l'adversaire, sans même égratigner dans la cohue le

camarade voisin. C'est une furie lucide, animée d'intelligence et de feu et prodigieusement douée des réflexes de la bataille. Voilà pourquoi c'est elle qui toujours, après l'avoir aidée, l'achève et la conclut, lui donnant avec sa signature sanglante le paraphe de la victoire.

Honneur donc à la baïonnette ! Et vive Rosalie que Botrel a si chaudement célébrée !

Cette *Rosalie*, qui doit faire merveille au grand air, sur la route, attaquée par les poilus... je l'ai entendue chanter l'autre jour dans une ambulance et, vous pouvez me croire, ça n'en était pas moins bien. Ce « morceau » de mouvement, de course et d'escalade exécuté dans la paix, par des *immobiles*, par des combattants inoffensifs et allongés, cette « charge » enlevée sur place par des soldats sans armes, couchés sur le dos, les mains vides... Non, vous n'imaginez pas la poignante saveur d'un pareil contraste... et quelle classe de musique... et quel « théâtre de la guerre » aussi formaient la toile et les portants, et les acteurs de ce nouveau « foyer », que leur vaillant destin tenait... pour un congé de plusieurs jours, éloignés de la Scène !

Tandis qu'accompagnée au piano et lancée avec entrain par l'auteur lui-même, *Rosalie* al-

lait de l'avant, les blessés la chantaient, mais comme à tâtons, ne la sachant pas encore. Ils l'apprenaient. Ils la quittaient, pour y revenir. Ils y mettaient une émouvante et grave volonté. Tous, ils s'y cramponnaient, sans exception, le colonial à la tête bandée qui a deux médailles sur son peignoir de laine, le zouave saigné aux reins, le petit mineur d'Arras auquel on a trois fois de suite retiré des noyaux d'obus de la gorge ; il ne chantait pas celui-là, mais en approuvant il suivait de son œil vif et brun les paroles sur le papier...

La polka dont ell' se charge
S'exécute au pas de charge,
Verse à boire !

Ali, le tirailleur de Gafsa, aux pieds gelés, souriait sans la moindre gêne au rythme de la strophe ; il n'entendait pas les mots, mais il comprenait le sens... Y avait bon...

Et faut voir la débandade
Des mecs de Hambourg et d'Bade
Verse à boire!

Et les boiteux, les manchots, ceux qui se traînent bossus et les épaules remontées par les béquilles, et ceux qui ont des roses des vents de taffetas collées sur la figure, et les

porteurs de mains empaquetées, et ceux qui ont la mâchoire en lambeaux, dont on ne voit plus que le bout du nez, tous, je vous dis, tous s'intéressaient à ce beau brin de Rosalie :

Toute blanche elle est partie,
Mais à la fin d'la partie,
    Verse à boire !
Elle est couleur vermillon,
    Buvons donc !

Et il n'y avait pas jusqu'aux plus atteints, frais opérés, bordés haut sous le menton, auxquels il est recommandé doucement d'être sages... de ne pas bouger... qui n'eussent dans le blanc de leurs vastes yeux et le charbon de leur prunelle une immense joie quand éclatait le bouquet de la chanson d'Épinal :

Rosalie ! Verse à la France,
    Verse à boire !
De la gloire à pleins bidons !
    Buvons donc !

NOS SERVITEURS

19 décembre 1914.

Tout de suite dès le début de la guerre, ou un peu plus tard, à la date de leur appel, nos serviteurs en âge d'être mobilisés sont partis, et c'est à dessein qu'au lieu des mots de domestiques et de gens de maison, qui n'ont pourtant en eux rien d'offensant ni même de défavorable, j'emploie celui de *serviteur*, plus ancien, plus classique et qui me paraît d'une dignité réglementaire en la circonstance, puisqu'il s'agit, cette fois, dans la plus haute acception du devoir social, de *servir* la patrie, d'accourir quand elle sonne, de se mettre entièrement à ses ordres, à son *service*.

Ils sont donc partis eux aussi, comme les autres, sans vaine fanfaronnade, avec belle humeur et sagesse. Ils avaient été moins surpris

que la plupart de ceux qui exercent des professions réputées libérales. Leur condition les avait préparés à mieux recevoir le coup de la grande nouvelle. En effet, ils savaient déjà depuis longtemps pour l'avoir entendu dire *à la maison*, et l'avoir retenu, que « ça n'allait pas »... C'est en leur présence, à table, dans l'intimité des réunions de famille, que les moindres bruits, les détails, tous les incidents politiques du drame mondial qui se précipitait, avaient été rapportés, expliqués, commentés... Et si, au contraire, au lieu de parler à l'aise et sans détours, on s'était caché d'eux, si l'on avait attendu qu'ils eussent refermé la porte, ils n'avaient été que mieux avertis par ces précautions. Ils étaient donc bien renseignés par leurs maîtres, qui d'ailleurs n'avaient pu s'empêcher — par égoïsme ou par sollicitude — de leur poser, les premiers, l'imprudente et fatale question : « En cas de... quand partez-vous, mon ami ? » Ce à quoi, selon l'ordre, ils avaient répondu, les uns : « Le premier jour, monsieur », ou bien : « Le second, le troisième, le huitième, le dixième !... » Mais quelle que fût la date, elle n'était jamais bien éloignée... et la prolongation qu'elle accordait ne servait pas à grand'chose. Le premier ou le quinzième jour il fallait tout de même partir. A

cette occasion, vous vous le rappelez ?... les serviteurs nous ont apporté volontiers leur livret, ils ont exhibé des papiers et nous ont fait des récits honnêtes où respirait une confiance soudaine. Ils sont sortis de leur réserve et de leur sauvagerie. Nous les avons écoutés, sans ennui, avec une curiosité bienveillante, et il est souvent arrivé que c'est au moment de nous quitter qu'ils se sont montrés sous un aspect plus sympathique et se sont faits le mieux connaître... Jusque-là nous n'avions quelquefois pas la moindre idée d'eux... Nous savions leur petit nom... à peine celui de leur famille... et rien autre. Il a fallu des collisions d'empires pour que nous découvrions que Valentin avait un frère sergent de ville, un cousin instituteur ou abbé, une vieille mère qui allait sur ses nonante,... et qu'enfin, en quelque endroit de France qu'il fût né,... *il était du même pays que nous...*

Le moment définitif où les serviteurs devaient « rejoindre » a été entouré partout des mêmes cérémonies intimes. Ils ont dit adieu aux maîtres qui leur ont donné la main de bien bon cœur, sans croire... ah vraiment non !... qu'ils les honoraient. Ils ont recommandé leurs femmes, dont le courage, ma foi, était égal au leur, ils

ont promis d'écrire, de faire tout ce qu'il faudrait... et de revenir le plus tôt... Et puis bonsoir, monsieur — madame. Tous n'étaient, certes, pas de même niveau ni de même sort, quoique de condition pareille. Comme dans tous les états, on aurait pu déterminer entre eux des divisions : les grands, les moyens, les petits... Les *grands*, c'étaient les domestiques d'aristocratie et de luxe, les valets de millionnaires ou de personnages célèbres menant une vie brillante, agitée et souvent difficile. Les *moyens* comprenaient la masse des *gens* employés dans la bourgeoisie, le commerce prudent et la finance avisée, dans tous les milieux tranquilles et considérés... et les *petits* formaient l'innombrable peuple des plus humbles, garçons d'hôtels de second ordre et de restaurants à prix fixe, hommes de bonne volonté propres à tout, valets de chambre courants, maris de cuisinières sans prétention... Eh bien, tous indifféremment, aussitôt appelés et enrôlés, devinrent chacun, par un miracle foudroyant, le même bon soldat, quel qu'il fût auparavant, dans le civil, qu'il vînt de la ferme ou du domaine seigneurial, de Paris ou de la province, de chez un grand homme ou une belle dame, un banquier, un magistrat, un ardent patriote ou un pacifiste. Ils

se nivelèrent dans le rang, accueillis avec une égale camaraderie au sein de cette armée fraternelle où il n'y a ni maîtres ni valets, et où tout le monde endosse avec orgueil la même livrée, la plus noble qui soit, aux couleurs et aux armes de la patrie, le véritable habit à la française : l'uniforme.

Ce que l'on a jusqu'à présent appris des serviteurs n'a fait que confirmer, en la dépassant presque toujours, l'excellente impression qu'en partant ils avaient donnée par leur tenue. Les nouvelles qu'ils envoient marquent la confiance et le meilleur état de santé morale. Généralement vigoureux, ils supportent bien la fatigue. Ils ne perdent pas leur gros appétit, ils n'ont plus à s'occuper que d'eux-mêmes — cela les change — et si la tranchée est un peu basse, ils ont du moins cette satisfaction de n'avoir pas besoin pour y atteindre de grimper six étages, et ils ne s'y cognent pas la tête, — par habitude de la mansarde. Débrouillards et bricoleurs, ils sont adroits à tout, en dehors de leur branche et de leur spécialité, et ce qu'ils ne savaient pas, l'urgence et le besoin ont vite fait de le leur enseigner... A la fois disciplinés et comme libérés, dégagés de mille entraves, ils se sentent montés à des hauteurs qu'ils n'occu-

paient pas la veille. Tout leur est maintenant accessible, permis : le franc-parler, le franc-agir, l'éclat, l'héroïsme, le galon, le grade, la médaille!... Ils ne s'en privent pas à l'occasion... Plus d'un en une brusque décision — comme si c'étaient ses huit jours — a déjà donné sa vie, et tous ont fait simplement à l'avance le sacrifice de la leur. N'avez-vous pas lu il y a deux semaines l'admirable lettre qui a été publiée, dans laquelle, en prévision de sa mort, un cuisinier, tombé depuis au champ d'honneur, adressait à sa femme ses recommandations suprêmes en un langage qui était la calme expression des sentiments les plus purs et les plus élevés ? J'en sais un autre qui, parti avec son jeune maître automobiliste, obtint de ne pas le quitter et de rester son chauffeur, et qui un mois après, en service commandé, fut tué raide à son volant, d'une balle au front, face à l'ennemi qu'il avait eu le temps de voir et de braver. Si on « relevait » les serviteurs qui se sont déjà signalés au feu, qui ont versé leur sang, qu'une blessure a touchés ou mutilés à jamais, je suis sûr que la liste en serait assez longue pour fournir un livre d'or des Gens de Maison plus épais que le carnet des dépenses. Ils ont souvent bien du mérite. Ils ont vécu, travaillé jusqu'ici, peiné,

économisé, dans l'espoir — légitime bien qu'éloigné — du repos à la campagne, chez eux, où chaque année l'argent mis âprement de côté vient arrondir le petit bien familial... Ils se flattaient de se retirer, pas trop tôt, pas trop tard, *au pays*, où ils seront enfin quelqu'un, où ils cesseront d'être impersonnels, où leur nom est connu et apprécié de père en fils... Et puis voilà que cette guerre!... Ça ne fait rien. Tant pis. La France d'abord,... ma vigne et mon pré après... s'il en reste! Ils se rendent compte aussi d'ailleurs, avec leur pratique bon sens, qu'en s'élançant sur le barbare pour l'arrêter et le chasser, et qu'en libérant le sol violé ou menacé, ils assurent la conservation définitive, même s'il ne court aucun danger, du lopin, perdu tout là-bas, de leur petite patrie... Et pourtant certains d'entre eux n'ignorent plus que leur village est à cette heure saccagé, et qu'ils n'y retrouveront que des ruines... L'avenir est pour ceux-là sinistre et ténébreux. Après, quand les privilégiés retourneront dans leurs « foyers » préservés, que deviendront-ils, eux qui n'en auront plus? Qu'importe? A ce moment-là il sera bien temps d'aviser. On reprendra le premier service, celui d'avant... En attendant... on n'est pas sur le pavé, on fait partie

du personnel de la France qui est la plus grande des Maisons. Une bonne maison aussi, la première de toutes.

Forts de cette pensée, les serviteurs remplissent leur devoir, avec une simple endurance. Ils s'appliquent à contenter les chefs comme si c'étaient de nouveaux maîtres, moins difficiles que les anciens ; ils apportent leurs talents à la tâche commune et journalière, et, le fusil à la main, font le ménage, avec un entrain magnifique. D'ailleurs, rapidement philosophes, endurcis à cette existence nouvelle, ils en goûtent bientôt la rude et belliqueuse insouciance. Ils sont tranquilles, ils savent bien qu'on ne les renverra pas... Pour le moment ils n'ont plus de besoins. Beaucoup d'entre eux ne touchent plus leur mois... Où sont les beaux gages ? Bah ! Ils en prennent leur parti. Et durant les longues heures d'inaction ils se racontent entre eux chez qui ils étaient, d'où ils viennent. Ou bien ils écrivent à leur femme et à leur « patron » des lettres courtes et sans orthographe, dans lesquelles éclate néanmoins la sincérité de leur souvenir.

Entre tous, les jardiniers sont accessibles, parfois, à la mélancolie du regret, parce qu'ils suivent le jardin de là-bas, qu'ils ne peuvent pas s'en déplanter et qu'à l'idée de ce qui va

souffrir de leur absence et puis du manque de soins, et puis de tout, ils ont comme un ver blanc au cœur... Alors ils entreprennent des papiers longs et serrés où ils recommandent... faute de mieux... en cas qu'il gèlerait... etc..., et l'on devine que chacun de ces mots échappés de leurs gros doigts leur a coûté un soupir... Mais ceux-là aussi se battent avec plus de colère et de raison et comme s'ils avaient un grief personnel, parce qu'ils comprennent que le jardin, en somme, c'est la terre, et que tous les carrés de terre, tous les potagers, tous les vergers, tous les massifs réunis, c'est la France, non seulement avec ses blés, ses bois et ses forêts, mais avec ses fleurs, ses fruits et ses parures colorées qui en sont la joie. Ils se consolent en faisant du terrassement.

Oui, ce sont de braves gens, tous quels qu'ils soient. Quand ils reviendront nous les regarderons avec plus de considération parce qu'ils auront servi,... le grand service de 1914-1915.

Un extra comme ils n'en retrouveront jamais ! Après qu'ils auront donné le coup de balai final on aura plaisir à les revoir différents, amaigris, avec des moustaches,... qu'on leur permettra peut-être de garder, en l'honneur de la guerre,... et quelquefois à table, à des déjeuners d'amis

où il y aura des officiers et où l'on racontera les batailles... sur un nom le maître se retournera pour interroger : « Soissons ?... Mais... est-ce que vous n'y étiez pas, Joseph ? » Et lui, une assiette chaude à la main, en rougissant un peu, il dira : « Oui, monsieur, j'y étais. Sixième armée. »

Ça ne sera plus des gens de maison ordinaires que ceux-là, croyez-le. Ils auront des titres particuliers. Quand, en se présentant chez quelqu'un, ils pourront, avec les recommandations de leurs précédents maîtres, montrer leur livret militaire... ça leur fera un fameux certificat... Et si on leur demande : « Je vois que vous venez de votre pays ? Quelle a été votre dernière place ? » et qu'ils vous répondent : « Maubeuge », on sera saisi.

Et puis combien ne reviendront pas ! Combien auront disparu, seront tombés, après avoir vaillamment fait le coup de feu ! N'oublions pas ces bons soldats. Accordons dès à présent à ces obscurs et loyaux serviteurs une pensée d'hommage et de remerciement. On y a songé d'ailleurs. C'est ainsi qu'entre autres preuves, au Cercle de l'Union Artistique, on a eu l'excellente et amicale idée d'afficher dans le vestibule la liste des gens de service blessés à l'ennemi.

Seuls, ils occupent à présent le tableau où d'ordinaire on lisait « qu'il y a à céder pour deux mois une loge de première entre-colonnes à l'Opéra… ou à vendre un bel alezan pour dames, sage, onze ans, très bien mis »… Et, depuis hier, à cette place on peut même voir, non sans émotion : *Besnard, aide à l'office, décédé des suites de ses blessures.*

LES MONTMIRAIL

26 décembre 1914.

Avant que s'achève l'année, tournons la tête un instant et reportons-nous à cinq mois en arrière, aux derniers jours de juillet. Vous ne pouvez pas avoir oublié — car au seul feu du souvenir elle vous brûle encore — la fièvre qui consumait la France en ces heures d'angoisse et d'exaltation nationales où l'on sentait, où l'on voyait grossir et se précipiter l'inévitable orage ? Mais en ce moment où tous, vieillards, hommes, femmes, enfants, nous étions, avec nos vigueurs et nos faiblesses différentes, agités du même trouble et des mêmes transports, de la même confiance et des mêmes espoirs, avez-vous pensé alors à la grande marée d'émotions qui dut, plus puissante que toutes les autres, soulever entre les cours de leur vieille école, ainsi

que des flots écumants, les élèves de Saint-Cyr?

C'est d'eux que je viens vous parler.

Ils s'apprêtaient, comme tous les ans, à célébrer le *Triomphe*, cette fête traditionnelle où les anciens baptisent les bleus et leur donnent le nom qui les consacrera,... quand une stupeur tout à coup figea l'École... Le Triomphe était supprimé. Ordre du ministre. Jean Allard Méeus, un des anciens, et qui devait à son talent reconnu de poète d'avoir été choisi d'acclamation par ses camarades pour organiser la cérémonie et en écrire le texte, — fut appelé le dimanche 26 par le colonel qui lui dit : « Vous sentez-vous de force à composer le Triomphe en quatre jours ? — Certainement, mon colonel, lui répondit ce dernier, avec cette belle assurance de la jeunesse qui a raison de ne douter de rien, et en moins de temps encore, en une heure, s'il le faut. — Eh bien, alors, attendez à jeudi. A 3 heures, le ministre doit téléphoner. Vous comprendrez. »

Le jeudi 30, arrivait la réponse définitive. Le Triomphe était supprimé. La grande nouvelle aussitôt connue, tous comprenaient. C'était la guerre : imminente, certaine. Mais l'interdiction du Triomphe ne pouvait empêcher la promotion d'être baptisée, et il fut convenu que

cette solennité aurait lieu le lendemain. Effectivement, le vendredi 31, à la nuit tombante, tous les élèves de l'École se réunissaient en carré dans la vaste cour Louis-XIV, bordée de ses anciens bâtiments à grands toits, où s'élève la statue de Kléber, et au delà de laquelle s'aperçoivent les feuillages du bois qui conserve encore les petits bancs des demoiselles de Saint-Cyr. Sous un ciel obscurci déjà, mais très pur, et d'une infinie douceur, la prise d'armes se faisait devant le capitaine et le lieutenant de garde, les seuls chefs autorisés à assister à la cérémonie. Les autres, cachés dans les bâtiments, derrière les fenêtres, observaient, de loin. Dans l'ordre le plus parfait, en un profond et imposant silence, tous les élèves se rangèrent : les officiers avec le sabre, les hommes avec le fusil, à peu près un millier au total. Quand les deux promotions furent ainsi massées, après que l'École entière eut été, selon l'usage, présentée par le major au Père Système (c'est le dernier de la promotion), et qu'un bref et vibrant discours patriotique eut été prononcé par l'officier de garde, M. Allard Méeus dit une pièce de vers, d'un élan superbe, dont il était l'auteur, intitulée *Demain*, et dont je regrette de ne pouvoir citer, à cause

de son étendue, que la dernière strophe dans laquelle il crie à nos ennemis avec une sainte colère :

Vous nous avez volé l'Alsace et la Lorraine,
Vous n'arracherez pas ce sentiment humain
Germé de notre cœur et qu'on nomme la haine...
Gardez votre pays!... Nous y serons demain !

A peine avait-il achevé au milieu d'un frisson général, que la garde en larmes venait lui demander ses vers et que le colonel lui faisait exprimer le même désir... Minutes de sublime ivresse!... Les repassant quelques heures après, le jeune soldat s'écriait : « Oh! ce poème de *Demain* que je ne dirai plus jamais, parce que jamais plus je ne serai à la veille d'un départ pour là-bas, au milieu de mille jeunes hommes tremblants de courage et de fierté... pourquoi le clairon ne l'a-t-il pas souligné de l'Alerte? Nous en aurions tous, j'en suis sûr, porté comme dans un rêve, les échos jusqu'au Rhin! »

Mais ce n'était pas fini. Il restait à baptiser la promotion *de la Croix du Drapeau*. Les jeunes reçurent donc de la bouche de leur ancien le nom qui désormais les désignerait, et c'est alors que les Montmirail, dans une épique et surhumaine folie, faisaient tous le serment d'aller au feu en gants blancs, le *caso* en tête.

Ensuite les hommes et les officiers de la nouvelle promotion défilèrent devant leurs aînés... avec quel souci de perfection !... Mieux encore qu'à Longchamp, et ce soir-là, ni les uns, ni les autres ne dormirent... Ils pensaient... ils attendaient. C'était la veillée des armes dont si souvent ils avaient rêvé et qu'ils vivaient dans une sorte d'étourdissement religieux. Ils partaient tous le surlendemain, rayonnants de joie, et le 22 août, un des premiers, le lieutenant Allard Méeus tombait glorieusement frappé à mort de deux balles, l'une au front, l'autre au cœur.

Le colonel Tronchaud, du 162e de ligne, blessé lui-même, écrivant peu de temps après au père de ce vaillant, lui disait que son fils, à proximité de la frontière luxembourgeoise, non loin de Longwy, entraînait brillamment sa section qui progressait malgré le feu des Allemands, quand il avait été tué sur le coup, sans souffrir, au moment où il commandait : « En avant ! ». Il ajoutait : « Allard Méeus était une de ces natures d'élite auxquelles toutes les ambitions sont permises... Dans la liste déjà longue de ceux de mes officiers, comme lui tombés au champ d'honneur, il tient une place toute particulière. »

Quel plus bel hommage, que ces paroles du chef dans leur grandiose simplicité!

Le lieutenant Méeus avait exprimé le désir, s'il périssait, d'être enterré à l'endroit même où il serait frappé, et que les honneurs lui fussent rendus par tous ses hommes. Se conformant à sa volonté, ceux qui restaient allèrent, le soir, sous la conduite d'un officier de ses amis, rechercher son corps sur le champ de bataille... Au nombre de trois cent cinquante avant l'action, ils n'étaient plus maintenant que six. Ils partirent donc, les six, et, ayant bientôt trouvé et reconnu aisément la dépouille du souriant héros, ils l'ensevelirent, à la place marquée par son destin, et où il repose, dans la ferme et paisible attente du départ des Allemands qui occupent encore le pays. N'a-t-il pas déjà commencé par sa mort, à le reconquérir? Mais pour l'instant, hélas! il est en avant-garde, seul. Immobile, impassible, il veille, et ne sera doucement ranimé que le jour où, en même temps que nos soldats, ses parents accourus pourront venir apporter près du sien leur cœur endolori et verser sur son visage, à travers le sol, les larmes et les fleurs.

Jusqu'à présent ils n'ont de lui pour tout souvenir que son plumet, ce plumet du serment, dont il est mort et qui l'a fait tuer, ce plumet dont il avait juré de faire au soleil la cible de

son courage, qui lui avait inspiré les vers chevaleresques et fringants du *Panache*, et qui maintenant — au long de son uniforme de Saint-Cyrien étendu à plat — gît, inerte et rétréci, sur le flanc, pareil à un petit oiseau saisi par le froid qui ne veut jamais plus gonfler ses plumes depuis qu'elles ont eu l'honneur de flotter au vent de la bataille.

Ah ! combien d'autres panaches sont déjà tombés du front pur et lumineux des Montmirail, sur lequel ils étaient perchés avant de prendre leur vol immortel ? Demandez-le aux familles de MM. de Castelnau, de Brésis, de Rigaud, Hachette, de Salins, de Fayolles, presque tous les anciens acteurs de la revue « des Poupées de Cyr », frappés eux aussi d'une balle à la tête et au cœur.

Si entre toutes, dans cette inoubliable phalange de braves qui justifieraient chacun l'hommage d'une admiration spéciale, j'ai plus longuement évoqué la généreuse et claire figure d'Allard Méeus, c'est qu'il m'a paru que ce privilégié des suprêmes récompenses offrait le type achevé du jeune officier français, ardent, enflammé, tendre et pur, épris de grâce et de beauté, fou d'idéal et de poésie, ne se tourmentant que de nobles exploits et de chants

harmonieux, et prêt cependant à quitter dès que sonna ce mot : la guerre, tous ces trésors inestimables qu'il tenait avec raison pour les plus précieux du monde... Et comme il avait été désigné par ses camarades pour que tour à tour il les charmât et les exaltât par ses poèmes et que l'insigne honneur lui avait été dévolu de baptiser les Montmirail et de composer le Triomphe... et qu'enfin, par le glorieux couronnement de sa carrière d'un jour, il avait fait de toute sa vie, si courte et si pleine, un ensemble irréprochable d'élévation, de bravoure et de foi... il méritait vraiment que son nom fût mis en vedette au tableau de la patrie.

Et vous, officiers de *Montmirail* et de *la Croix du Drapeau*, qui reviendrez sains et saufs du choc des nations, ah ! de quelle voix lente et pieuse ne répéterez-vous pas plus tard les vers que vous adressait votre héroïque *ancien*, et qui sont désormais teintés d'une si poignante mélancolie ?

... Apprenez à ces bleus l'École et son renom,
Et pensez quelquefois à joindre notre nom
A ceux que vous direz en contant son histoire !...
Les noms de nos *promos* sont des noms de victoire
Pour les combats que nous irons livrer là-bas !...
C'est, en vous baptisant, ce que j'ai dit tout bas.

CEUX DE LA-BAS...

10 janvier 1915

Merschurg... Zossen, Ordruff, Drisbourg, Sennelager, Konigsbruck, Friedrieck, Graffenwohe, Cassel... je déchiffre sur la feuille humide, achetée à la minute, ces noms étrangers de villes lointaines que je ne connais pas et l'image infortunée de nos enfants que l'on y tient captifs me remplit aussitôt le cœur et me monte aux yeux.

Autant que nous pouvons le savoir par le peu qu'ils nous disent, il semble que, traités avec humanité, la plupart de nos soldats prisonniers ne soient pas trop malheureux... Et cependant, quand on y réfléchit, même si nous voulons, au point de vue matériel, les croire à peu près satisfaits, nous ne doutons cependant pas qu'au moral tout leur manque. Les entourerait-on de

bien-être et de soins infinis qu'il ne peut pas y avoir pour eux « de douce Allemagne ». Non. *Ils doivent souffrir.* Il le faut. Cette sainte obligation devient leur nouvel honneur et ils s'en rendent compte. Soyez donc sûrs qu'au lieu de se distraire en ayant recours aux inépuisables ressources de leur jeunesse, et de se réfugier dans une sorte d'égoïsme vigoureux et patient, ils mettent au contraire leur effort filial à se rapprocher de nous par tous les moyens de communication de leur pensée. Ils n'acceptent pas de se dérober à la lancinante épreuve du souvenir. Ils s'appliquent à vivre en nous. Même si l'exubérance d'un vif et prompt naturel est toujours capable de leur fournir des bouffées de joie, ils s'interdisent par pudeur et dignité de les laisser jaillir, afin de ne pas donner d'eux, à leurs arrogants gardiens, une idée fausse ou impie. Ils ont cette délicatesse de sentir qu'il serait inconvenant d'avoir l'air épanoui en captivité.

Sans doute, ils ne montrent pas non plus un affaissement déplacé, ni une torpeur humiliante dont l'hypocrisie les rabaisserait... Pour entretenir le libre jeu de leurs muscles et garder le ressort de leur santé physique, ils ne craignent pas de se livrer aux trop rares dépenses qui

leur sont permises ou imposées. Mais c'est tout. En dehors de ces concessions, ils restent fermés, muets ; ils pratiquent l'art d'être tristes le front haut, dans la Certitude, avec une calme fierté, et c'est eux, quand on les regarde, qui font baisser les yeux.

Voilà pour les bien portants, les solides, les trempés, dont le corps seul, momentanément, est prisonnier de guerre...

Mais les autres !... les frappés, les blessés aux membres rompus, les pâles allongés qui languissent, traînent sans guérir, qui ont été brusquement ramassés par l'ennemi après la bataille et emportés, butin fragile et douloureux, vers des destinations inconnues !

Je ne peux pas m'empêcher d'imaginer leur existence misérable. Non que j'aie la malhonnêteté, pour avoir plus raison, de supposer de parti pris le pire... Mais j'ai beau me persuader que, par un providentiel hasard, *ils* sont « bien tombés », sur de braves gens et de braves femmes, en une patriarcale maison de petite ville, cela ne change rien et n'arrive pas à me rassurer. Et puis, hélas ! n'est-ce pas l'exception ? Je sais que le plus souvent ils habitent l'hôpital immense et dur comme une caserne... Et s'ils sont logés dans un lieu moins sinistre et plus

intime, y gagnent-ils beaucoup? Je n'ose le croire. En quelque endroit soient-ils, tout est plus cruel pour eux. Leur faiblesse et leur immobilité en font de sensibles victimes. Ils sont mille fois blessés. Ils ne peuvent plus entendre parler allemand!... Qu'ils le comprennent ou non, ce rauque et impitoyable langage les meurtrit, les lapide... Les gestes, les habits, les faces, les carrures, les mains, les pieds, les os, les brutalités de mâchoires, ce qu'on boit, ce qu'on mange, tout est allemand. Les bruits le sont, et aussi les silences... La divine image elle-même se germanise et le crucifix n'est plus que la croix de fer... *Deutschland über alles!* Allemagne! Allemagne toujours! Par-dessus tout! Par-dessus le désespoir, la solitude, le malheur!

Comment usent-ils la journée dans leur triste dortoir, les prisonniers mourants?... Leur lit n'est pas fait comme en France... Ont-ils du vin, s'ils n'aiment pas la bière? Leur offre-t-on des fleurs? Permet-on qu'elles puissent former près d'eux un bouquet tricolore? Y a-t-il de la musique? des chants? Lesquels? Est-ce la *Wacht am Rhein* ou le choral de Luther? Leur joue-t-on du piano? Voient-ils des sourires sur des lèvres et des larmes dans des yeux? Peut-

être que par moments des mains de femmes, aux intentions maternelles, se posent sur leur front... Si... ne dites pas non... cela doit arriver. Mais cette caresse, alors, leur fait davantage regretter celle des vieilles mains qui, séparées d'eux, sont jointes ailleurs pour une prière où il n'est question que de leur délivrance... Et ils sont là, faibles, éteints, consumés de désolation, tandis que, pour les remettre, un infirmier de Prusse leur conte des récits de victoires à dormir debout et qu'aux murs se déploie, en se croyant un aigle, un vautour de l'Empire... Ah ! dans ces moments-là, quand le soir investit le ciel bas, ciel de guerre et de prison, tout ce qui revient d'autrefois, repasse... et disparaît, sur la pointe du pied !... Pauvres enfants ! Pauvres soldats ! qui n'aviez pas peur de la mort, mais qui maintenant tremblez dans l'épouvante de finir ici... que je vous plains ! Que je vous suis pas à pas dans le labyrinthe de vos émois ! Comme je vous accompagne, du fond de ma chambre close, ô vous qui n'avez plus votre chambre, vos draps, vos souvenirs, rien qui soit à vous ! Blessés pensifs, vous êtes des martyrs obscurs. Que l'on vous aime de souffrir ainsi... sans que vous puissiez nous en écrire un mot ! Et que vous nous paraissez

grands! La beauté de votre sacrifice, il n'est pas de génie pour la concevoir et pour la célébrer. Il n'y a qu'à se taire, humblement, à genoux de loin contre vos lits, et qu'à vous regarder de tout près à travers la distance en vous tenant la main...

Mais déjà vous perdez courage... « Ah, gémissez-vous, si *cela* doit arriver... mieux eût valu, certes, périr isolé, dans les bois, sur un bon matelas de feuilles de chez nous, dans un champ de Lorraine, ou sur le bord des étangs de Saint-Gond, couché sur l'eau, la nuit, à la veilleuse d'une étoile, ou dans une des sombres nefs de la forêt de la Chipotte... N'importe où! Mais pas chez eux! Saura-t-on seulement que je suis mort ici? Qui fermera mes yeux? Je défends qu'on y touche. Ils resteront ouverts... L'orthographe de mon nom sera-t-elle bien mise? Où serai-je enterré ? Je veux qu'on me ramène au pays! Je veux!... Le voudra-t-on? Est-ce qu'on le pourra? C'est si difficile, si loin! Cela coûte si cher! »

Cette pensée... cette pensée leur est un fiel, un vinaigre de feu... Alors, poètes *in extremis*, ils imaginent dans leur délire un tas de choses chimériques et sentimentales... des vœux confus et déchirants... « Ne pourrait-on pas faire

une œuvre chez nous, nos frères, celle des inhumés d'Allemagne ?... On nous enverrait des tombereaux de terre de France... — ah ! il n'en manque pas ! — pour que nous puissions en jouir... La terre de tous ces remblais, tenez, de la terre de tranchée ? On la verserait doucement, on la ferait couler sur nous pour qu'elle nous bordât bien... Ou simplement des sacs comme pour des bastions... Ou si les tombereaux et les sacs, c'était trop exiger, de simples caisses, des petites boîtes dans lesquelles, pour ceux d'entre nous qui resteront ici, on prendrait une poignée de terre de France, rien qu'une, qui serait jetée en premier sur nos corps... et cela s'appellerait : l'Œuvre de la Pelletée... Pourquoi pas ? » Ainsi divaguent-ils, enfoncés dans les flots de leur détresse ?

Et, reprenant à mon tour leur navrante rêverie, je me pose encore à leur sujet mille questions qui me ravagent : « Quand arrive pour eux — s'il doit arriver ! — le moment prochain de leur grand départ, ont-ils, au moins, *à la fin*, ce qui peut leur être agréable et leur faire illusion? Y aura-t-il une Allemande assez charitable pour se pencher à leur oreille et leur dire tout bas : « Eh bien ! oui, à présent que vous ne pourrez plus le répéter à personne, je vous

apprends que vous aurez sûrement la victoire. Hein ? Votre œil se dilate ? Et ça va déjà mieux ! » Leur permet-on, pour leur dernier plaisir, de toucher le bois d'un fusil, l'acier d'une épée de France, un ruban rouge ?... ou de chanter la *Marseillaise ?*

A qui peuvent-ils bien confier leurs volontés, leurs secrets ? Dans quelles mains sont-ils forcés de remettre leur montre, leur anneau de mariage et leur petit portefeuille aplati ? Leur parle-t-on allemand tout le temps, jusqu'au bout ? Dans quelle langue la kommandatur permet-elle de prier ? Trouvent-ils un prêtre qui ne soit pas roux, trapu, coloré, dont le latin n'ait rien de guttural et qui puisse dire sans accent : « Partez, âme chrétienne ! » ? Qui prennent-ils par le cou, pour l'embrasser, quand leur lèvre avide veut à tout prix placer ici-bas son dernier baiser ? Et qui a le droit de le recevoir, ce baiser, de le rendre ? Qui se sent assez pur pour s'y risquer sans sacrilège ? Et, quand ils meurent enfin, écrasés, saturés d'Allemagne, à cet instant même, l'obsession se prolonge-t-elle, en vitesse acquise, au delà de l'agonie ? Croient-ils qu'aussitôt franchie la suprême frontière, ils ne seront pourtant pas libérés, et que l'Ange de garde va leur crier : « *Wer da* » ? Ah non !

Cela, ils savent que non ! que le Chérubin dont chaque aile est comme un drapeau de clarté, lancera fier et haut : « Qui vive ? » et qu'ils pourront répondre sur le même ton : « France... Seigneur ! Amis ! du pays des clochers rompus, de vos églises souffletées. Nous venons d'Allemagne, mais nous n'en sommes pas. Mais pourquoi, mon Dieu, pourquoi nous avez-vous fait prendre, hélas ! par le plus long ? »

Et la Voix répondra : « Pour que vous arriviez plus vite. »

L'ANNÉE DU SIÈCLE

2 janvier 1915.

L'année nouvelle est là. Elle est commencée. Nous demeurons saisis de sa brusque venue et c'est avec une indicible gravité que nous entendons, tout près et à de grandes distances, résonner sur le sol durci par l'hiver le battement régulier de ses premiers pas semblable au rythme lointain d'une troupe en marche... Elle foule déjà le terrain de la Postérité.

Dix-neuf cent quinze. Tel est son nom... qui, à peine tracé, parle, tinte, chante, éclate, crie, s'exprime et jaillit avec une force et une abondance dont nous sommes heurtés sans qu'elles nous étourdissent et nous ébranlent. D'un cœur ferme, en effet, nous l'attendions comme un renfort cette année imminente. Bien avant qu'elle arrivât nous nous étions tournés de son

côté pour la recevoir. *Dix-neuf cent quinze.* Chiffre fatidique et délibéré, voulu, commandé par l'enchaînement des Calculs en vertu d'une Mathématique souveraine... Chiffre qui nous semble aujourd'hui tout à coup souligné et coloré par le Destin, qui prend avec le quatuor de ses numéros si vivants l'aspect révélateur d'un nom de campagne militaire, et aussi celui d'un titre de poème épique, écrit d'abord, en haut d'une page blanche, par la main spectrale d'Hugo — avant que les vers ne soient faits et l'ouvrage composé, — comme un appel à l'Inspiration.

*
* *

Quelle année ! Dire qu'elle chemine, qu'elle est en route ! Elle est. Elle sera. Nul ne peut l'empêcher... Mais QUE sera-t-elle ? Voilà la pensée maîtresse, la seule, la dominante que pétrissent et mâchent en ce moment du matin au soir tous les hommes. Voilà le pain sec de leur esprit. *Dix-neuf cent quinze*... Comme on comprend bien, tout de suite, que cette année-là n'est pas et ne peut pas être ordinaire, qu'elle a été douée depuis toujours d'une vie comprimée et accumulée,... qu'elle pèse d'une importance capitale, formidable, unique dans

l'histoire de la France, de l'Europe, du monde, et de l'humanité ! C'est une année sans précédentes, qui ne ressemblera à aucune autre et comme on n'en verra plus jamais. Elle débute à peine et il nous paraît qu'elle va mettre à s'achever un temps illimité... Nous ne pouvons ni n'osons concevoir sa longueur et son terme... Elle est énorme par principe et par destination. Nous voudrions être plus vieux des nombreux jours qui l'épaississent. Et pourtant nous n'y tenons pas, nous en avons la crainte, ou du moins l'appréhension instinctive... Tout en conservant son nom d' « année », n'est-elle pas capable de durer davantage ? Va-t-elle inaugurer une nouvelle mesure, une nouvelle coupe du temps ? Pourquoi pas ? Tout est possible désormais. Nous sentons dans tous les cas que les cinq derniers mois de dix-neuf cent quatorze, qui furent les premiers de la guerre, n'ont été vécus et employés que pour préparer, en guise de prologue, la grande, la suprême année... et la mieux lancer vers le prodige de son but.

Que nous cache *dix-neuf cent quinze?* et qu'y a-t-il déjà de réglé dans ses flancs ? Si nous ouvrions ce soir le journal ou la revue qui paraîtront dans des semaines, que verrions-

nous? Quels seraient le bulletin du 28 février? le communiqué de Pâques? la victoire de mai? Pour peu que nous songions à tout l'innombrable encore inconnu, aux passages étonnants, aux genres de batailles, aux horizons les plus divers, aux faits inouïs, aux combats gigantesques et singuliers, aux drames de l'air, de la terre et des flots, à tous les événements et à tous les personnages qui sont là, dans l'enceinte de cette année, rangés et massés à leurs positions respectives, à perte de vue, sous le commandement Supérieur... notre raison s'effare et nous restons pétrifiés... comme Dante au seuil des cercles mystérieux.

Dix-neuf cent quinze me semble une forêt, un océan, une montagne, un temple.

Une forêt... comme ces forêts d'Afrique dans lesquelles pendant des jours et des jours s'est enfoncé Stanley... Mais l'explorateur tenace et confiant savait qu'il n'y a pas de forêts sans lisière, qu'on n'entre dans les ténèbres que pour en sortir, et dans la nuit la plus opaque il prédisait, en se dirigeant vers elle sans la voir, la clarté de l'issue.

Un océan... Mais le navigateur, même à des milliers de lieues, là où ne s'étendent plus partout que des flots désespérants, sait qu'il n'y a

pas de mer sans rivage, et n'oubliant jamais celui qui le réclame, ayant contracté avec soi une assurance contre la tempête, il vogue avec sérénité.

Une montagne... Elle n'existe que par son sommet !... S'il disparaît inaccessible au delà des nuages... tant mieux ! c'est qu'il est plus haut et qu'on sera plus grand d'y être monté. Ne pensons pas aux gouffres que l'on côtoie. Les pics n'auraient pas d'honneur sans les chemins vertigineux.

Un temple enfin... Une cathédrale, vaste, profonde, longue, dont la perspective se noie en une brume étrange... Mais qu'importe ! Dès le parvis je sais le chœur d'avance... j'irais les yeux fermés. Je n'ai pas besoin, à travers la futaie des piliers, de voir à l'extrémité le chevet. L'entrée m'oriente. J'affirme sans me tromper que l'autel est au bout et que c'est là seulement, pas ailleurs, en allant tout droit, qu'on est certain d'atteindre ce qu'on cherche.

Ainsi, ne distinguant pas la route et connaissant bien le but, nous nous engageons dans cette année, sans peur et sans reproches.

Rien d'elle ne nous alarme. Dans son impénétrabilité même je puise une forte raison d'être confiant, car toutes les récompenses sont

cachées, les joies ne font pas signe, les bonheurs ne préviennent pas. L'essentiel a toujours besoin d'un rideau pour masquer ses préparatifs, et la surprise, l'inattendu sont la condition première de tout ce qui doit éclater de grand, de salutaire et d'heureux. Le malheur, me direz-vous, ne s'annonce pas non plus et vient à l'improviste aussi... Sans doute, hélas ! Mais on peut du moins l'éviter ou le retarder en ne l'admettant pas, en ne le laissant pas se glisser dans la plèbe des suppositions. C'est crime et folie de l'imaginer, car on le crée, on l'excite et souvent malgré soi on l'aide par ses craintes. Tandis que la ferme espérance est un pur aimant qui tire, même s'il résiste encore, le bien que l'on appelle.



Dix-neuf cent quinze ! Année mystérieuse, année décisive, année du Siècle, et qui le baptisera, nous te regardons en face, avec une large paix du cœur... année partie en entier pour la guerre et qui va la résoudre. Nous nous sommes haussés aux vertus qu'exige ta mission. Courage à toute épreuve, calme, sagesse, patience inusable, éternelle, divine, esprit équipé

pour tous les efforts, âme parée pour tous les dévouements et résolue à toutes les beautés... voilà notre état général, immuable et déterminé. Après celles de nos soldats, voilà les armes et les munitions qui ne nous manqueront jamais.

Nous avons tout envisagé. Nous sommes prêts à tout, même à ce qui n'arrivera pas. Unis, confondus et noués, nous ne sommes plus qu'un seul et même sacrifice organisé, croissant, multipliant et se renouvelant sans cesse. Nous avons fait vœu d'endurance, de dignité, d'imperturbable tenue. Nous avons juré en un mot de la *vivre*, cette année. Ce sera la meilleure façon, toute neuve pour quelques-uns d'entre nous, *de vivre notre vie !*... Nous ne voulons pas nous soustraire à ce moment exceptionnel et sublime, essayer de l'escamoter par de petits moyens et de le traverser « sans nous en apercevoir » en nous détournant de lui... non, nous avons le souci encore une fois de la vivre à fond, cette année d'élite, en étant dignes d'elle, en l'accompagnant au pas, dans les étapes de nos devoirs difficiles et différents, mais qui se rejoignent.

Nous allons donc nous plier — sans que cela nous courbe — à cette permanence de la guerre, en prendre la sainte et grave habitude.

Nous ne nous demanderons plus jamais *quand cela finira*. Parole vaine, insidieuse et désarmante. Chaque matin nous ne nous jetterons plus avec une fièvre étroite sur le communiqué de la nuit, pour n'avoir pas à repousser un mouvement d'humeur ou de lassitude si nos soldats n'ont pas la politesse de prendre une avance égale à celle de nos désirs... Rien ne nous étonnera. Rien ne nous troublera. Rien ne nous arrêtera. Nous consentirons à savoir et à ne pas savoir. Nous aurons, dur comme fer, l'optimisme de la patrie. Nous demeurerons souriants et aimants, fidèles à nos chefs et à nos soldats, sûrs d'eux à défaut de nous-mêmes, et nous dirons et nous penserons que tout ce qu'ils font est bien, juste, utile, admirable et magnifique, et beau,... et nous aurons mille et mille fois raison de le proclamer, parce que jamais nos louanges, notre amour, notre gratitude éperdue ne pourront leur décerner les bénédictions qu'ils méritent, et dont nous voudrions couronner, pour le rendre invulnérable, leur front glorieux.

EXEMPLES ET LEÇONS

9 janvier 1915.

Ce que nous avons de mieux à faire en ce moment c'est de regarder les soldats. Ils doivent être le but fixe de nos pensées, la cible de nos résolutions.

En effet, quand je dis *regarder* on comprend bien que je n'entends plus par là simplement m'adresser aux yeux, et les diriger, mais braquer les esprits et tendre les cœurs. Les soldats ont dépassé le niveau de notre rayon visuel pour atteindre une ligne plus profonde et plus haute. Ils sont notre horizon mental. Ils ont beau être tapis contre leur gré dans la terre, ils mordent sur le ciel qu'ils entament naturellement par le jet et les ressauts de leur héroïsme journalier. Partout ils nous apparaissent comme un ensemble de villes mouvantes, et bien

que la grande distance au premier aspect les rende petits nous voyons cependant qu'ils émergent. Nous ne comptons plus les tours et les clochers qu'ils élèvent quand ils s'étendent. Je me les représente comme la Cité de Dieu, en marche à travers tout l'infranchissable qui sera franchi, ou abattu. Et malgré l'éloignement ce sont eux seuls, les soldats de nos armées, qui nous prennent et nous retiennent. Tout ce qui se trouve placé dans l'immense intervalle qui nous sépare se dissipe et fond. Rien n'est capable de s'interposer entre nos âmes et les leurs. Nous les suivons, nous les accompagnons dans leur lenteur, nécessaire et glorieuse, et chaque fois qu'ils avancent nous faisons un pas. Nous subissons le contre-coup de leurs efforts, le choc en retour de leurs réussites. Mais surtout nous recevons, et plus de deux fois par jour, à toute heure, à toute minute, le communiqué des exemples qu'ils donnent, sans s'épuiser. Ils nous les donnent tous.

Exemple de la patience d'abord. Et de quelle patience ! car il y en a une variété infinie... De la plus difficile et la plus coûteuse : la patience *armée*, celle qui consiste à demeurer immobile quand on n'a qu'une envie : bondir, et à garder au fourreau une baïonnette qui brûle de sauter

au bout du fusil ! Il n'en existe pas de plus grande et de plus méritoire, et vous êtes bien obligé de reconnaître que la patience courante et de tout repos dont on use d'ordinaire et qui, dans les cas de force majeure, consent à s'incliner devant l'inévitable, et attend, placide, que les choses suivent leur cours,... n'a vraiment rien de comparable, quoiqu'elle porte le même nom, à cette patience vibrante et surhumaine, cette frémissante patience de guerre qui est le mot d'ordre aujourd'hui sur tout le front, et qui demande à la fois de savoir se contenir en restant prêt à tout tenter, de dormir ou de faire semblant sans s'interrompre de veiller, de cacher son feu sans l'éteindre et de garder intactes en soi, fraîches pour tous les élans, des forces qui ne doivent pas se perdre ni se diminuer et dont cependant la nature est de ne grandir qu'en se dépensant !... C'est un pur miracle ! et qui pourtant, du matin au soir, couvre et fleurit tous les champs de bataille pour en faire, par-dessus la boue, un immense champ de vertus empourprées plus suaves que les roses.

* * *

Après, ils nous donnent aussi l'exemple de la bonne humeur et de la ferme gravité, du

sacrifice et du dévouement acharnés, de l'espoir infini, du courage sous toutes ses formes qu'ils trouvent le moyen de varier et d'enjoliver sans cesse. Et ils nous prodiguent encore avec celui de la plus mâle et terrible énergie, celui de la gentillesse d'esprit et de la douceur d'âme — car les grandes âmes sont douces — et celui de la tendresse du caractère, des procédés les plus rares et les plus ingénieux dans la délicatesse. Et ceux de la fatigue, de la faim, du froid, du manque de sommeil, de toutes les privations magistralement traitées, des dangers regardés en face, des maux gaiement soufferts, de la mort bien reçue... tous ces exemples ils nous les envoient à profusion, à la file et en tas, sans interruption ni arrêt, les uns par-dessus les autres, comme s'ils avaient senti que c'était la plus heureuse façon, en dehors de leurs éloquentes et courtes lettres, de nous donner d'eux des nouvelles.

Nous, confondus, émerveillés, nous recevons ce flot, cette magnifique marée montante où déjà nous baignons, et qui, bien loin de nous noyer, nous porte et nous soulève. Et devant ces nappes et ce ruissellement de beautés nous demeurons pétrifiés d'admiration, de respect... et d'impuissance ! car la plupart de ces exem-

ples sont si nobles et tellement supérieurs, qu'en les célébrant nous constatons que nous ne pouvons pas les suivre. Ils sont plus hauts que nous et nous nous demandons d'ailleurs si nous sommes dignes d'eux. L'exemple de qualité, de sommet n'est pas à la portée de tous ; il faut qu'il reste le privilège exclusif et la récompense instantanée de ceux qui le créent. Une trop facile et trop prompte imitation lui retirerait du prix. Le sublime perdrait à se vulgariser, et il est juste qu'il demeure le principal exercice des hommes qui se trouvent placés et se mettent eux-mêmes de bon cœur, au-dessus de toutes les règles ordinaires du renoncement et de l'immolation. C'est leur part, n'y touchons pas. Pourquoi prétendre nous orner de leurs vertus qui ne sont pas en ce moment notre uniforme ? Les soldats sont hors concours.

*
* *

Mais, s'il n'est pas accordé à nos insuffisances et à nos faiblesses de suivre d'une façon active les exemples guerriers qu'ils nous donnent, du moins pouvons-nous, de leur splendide enseignement, retirer ici des leçons mieux appropriées à notre genre d'effort tranquille et de calme mérite.

Pour cela comme pour le reste nous n'avons qu'à nous adresser à eux. Ils sont en situation de tout nous apprendre, même notre métier qui ne vaut pas le leur, même les devoirs d'un autre ordre qu'ils n'ont pas à pratiquer. Rien de ce qui est humain, au sens le plus noble et le plus élevé du mot, ne leur est étranger. Ils restent attachés à nous par des liens dont ils se servent pour nous transmettre leurs plus secrètes pensées, et tout en nous surpassant, ils nous résument et nous représentent. Ils comprennent qu'ils sont là pour accomplir, mieux que nous ne le ferions, ce que nous voudrions faire.

Ainsi nous nous consolons par eux de notre absence.

Voyons au plus vite ce qu'ils nous enseignent : en premier lieu la stricte et rigoureuse observance des commandements de la patrie. L'inanité des mots, des gestes, des mouvements, des idées qui ne concourent pas à la besogne immédiate, au travail de la minute, l'inutile et le superflu qui gaspillent le temps et usent les ressorts, ils l'ont coupé, retranché de leur rude programme. Ils vivent dans le stoïcisme le plus implacable. Affinés et durcis par la souffrance, tannés par la misère physique, trempés à toutes

les épreuves, réduits à ce minimum de matière qui constitue le maximum de la force ils ne sont plus que leur armature et que le squelette de leur volonté. Effrayants de puissance ramassée, impassibles chartreux du cimetière infini et ravagé où ils fraternisent avec la mort, les voilà pour ainsi dire amenés peu à peu à leur plus simple et à leur plus efficace expression. Dépouillés de tout élément impur, ils ne sont que l'essence et le meilleur d'eux-mêmes : des âmes françaises, cuirassées seulement de ce qu'il faut de muscles et de chair pour mener à bout dans la perfection l'œuvre de délivrance et de gloire. Ils n'aspirent qu'à être les ouvriers d'un seul et unique travail, les hommes d'une seule chose, d'une seule entreprise, d'un seul but. Ils sont embauchés pour la victoire. En dehors d'elle qui les guide en les fascinant rien n'existe et ne vaut. Ils en ont l'exclusive et sainte folie.

Combien nous devrions, dès lors, dans les régions moins exposées que sont les nôtres et qui ne méritent pas le nom de zones de feu, — nous appliquer à nous réduire, à nous simplifier, et comme les soldats, mais à notre manière, à nous affirmer avec une plus directe énergie ! N'acceptons pas une minute de dis-

traction ni de relâchement. Ne dépensons toutes les secondes de notre vie que pour le gain magnifique auquel nos frères sacrifient si amoureusement la leur. L'arrière-garde dont nous sommes peut marcher avec profit, à sa distance et à son moindre pas, dans les chemins que nous trace et nous fraye au milieu de périls qu'elle nous évite, l'intrépide avant-garde des héros. Et de même qu'au front ils nous présentent l'admirable et consolatrice image d'une indissoluble union, d'une fraternité militaire que rien ne saurait rompre, ainsi, dans nos rangs moins serrés et d'une discipline plus flottante, nous aurons à cœur cependant d'observer la même cohésion, la même concorde patriotique. Nous respecterons la trêve imposée à nos querelles par la grande Cause qui doit seule employer et absorber tous nos moyens d'attaque et de combat, et si des impies ou des malheureux, ne comprenant pas l'urgence ni la beauté de cette prescription nationale, s'obstinent à vouloir malgré tout entretenir et attiser par l'injure et la calomnie les passions qui par ailleurs nous séparent, nous détournerons la tête, et nous continuerons, sans leur répondre, de demeurer fidèles au pacte de solidarité, d'amitié, de loyale et bonne confiance que nous avons, même

malgré eux, conclu avec eux, sous le grand souffle de la guerre.

Nous ne recevrons de leçon que des soldats! nos seuls maîtres, nos seuls chefs, nos seuls professeurs, nos seuls juges, nos seuls soutiens, nos seuls véritables amis; car eux seuls, pour nous engager à ne pas faire moins que notre devoir, sont invariablement disposés à faire plus que le leur.

LE LIVRE ROUGE

16 janvier 1915.

Il n'y a pas d'autre titre à donner au rapport officiel des atrocités allemandes. C'est le seul qu'il mérite, et qui lui restera.

Sans doute nous avions eu déjà, révoltés et incrédules tour à tour, une première et très incomplète connaissance des actes monstrueux qui font aujourd'hui l'objet de la sinistre publication; et ces quelques récits épars constituaient néanmoins dans nos esprits une espèce de préface tellement inhumaine qu'il nous semblait qu'elle dût suffire, et qu'il fût impossible de lui donner des développements et une suite.

Nous nous trompions.

Le livre rouge, en dépassant tout ce que notre imagination se refusait à envisager et pourtant redoutait, nous impose, sans que nous ne puis-

sions plus nous y soustraire, l'effroyable vérité. Car en même temps qu'elle est pour nous une source infinie de tristesse et d'affliction, cette vérité, par le caractère même et l'étendue de la sauvagerie, nous renseigne, nous éclaire, éblouit nos yeux dont elle sèche les pleurs, et nous durcit à jamais dans le plus implacable de nos devoirs.

Les quarante pages de prose qui forment, dans leur sécheresse nécessaire, le texte affreux de ce poème de la souffrance et de la barbarie, sont, d'un seul trait, une insoutenable lecture. Il faut s'y prendre à plusieurs fois pour vider ce calice, et la pensée comme le cœur n'en supportent l'amertume qu'à petites doses. Et cependant, il n'est pas un Français qui ne doive, surmontant l'immensité de sa peine et de son dégoût, lire et dévorer jusqu'à la fin ces tragiques annales, car elles appartiennent à l'histoire. Elles sont devenues le testament des pures victimes tombées, elles aussi, au champ d'honneur, et qui nous dictent, au delà de l'injuste mort qu'elles ont subi, leurs suprêmes volontés.

Quand on a tourné le dernier feuillet, on voudrait se persuader que l'on s'évade d'un affolant et gigantesque drame, dû, en dehors de toute réalité, à la détestable combinaison d'un génie

du mal. Mais non, les cadavres sont là. L'air est encore plein de leurs cris ou de leurs sanglots. Nous comptons les plaies, nous voyons les taches de sang. Nous ne sortons décidément pas d'une férocité de littérature ou d'un rêve, et d'ailleurs un rêve montrerait-il une pareille coordination de cruautés, un pareil enchaînement de forfaits ? Atteindrait-il, d'une manière aussi directe et aussi sûre, un but aussi infâme et aussi froidement calculé ? La réalité seule, hélas ! est susceptible, dans le détail et l'ensemble du crime, d'obtenir de pareils effets. Ainsi rien ne fut inventé, ni même exagéré. Ne pensons pas que les personnes autorisées et dignes de foi qui ont accepté la pénible mission de rédiger pour l'avenir ces lamentables procès-verbaux, aient pu se laisser entraîner par leur indignation légitime à des erreurs ou à des intempérances dans leurs comptes rendus. Ce n'est pas de leur côté que sont les excès. Ils n'ont été commis que par ceux dont on les appréhendait, parce que l'on savait qu'ils en étaient capables. Disons-nous, au contraire, que ces honnêtes citoyens, obéissant aux plus rigoureux scrupules de leur conscience, ont dû maintes fois, presque à chaque pas, laisser de côté des meurtres, des assassinats, indubitablement com-

mis par des mains allemandes, mais dont la preuve matérielle ne pouvait, au point de vue légal, être faite en pleine lumière. Ils déploraient cette nécessité, mais ils s'y pliaient, tristement assurés de pouvoir priver leur acte d'accusation d'un grand nombre d'atrocités impunies, sans cependant l'affaiblir. Il en reste assez, malgré tout ce qui a remporté le bénéfice éphémère de l'écart ou de l'oubli, pour justifier notre anathème éternel. Il est impossible en effet de prétendre un seul instant, même avec l'aveugle partialité de la haine, qu'il s'agisse là de « faits de guerre ». Inadmissible interprétation. Ce n'est qu'une série de crimes, de tous les crimes, réunis et représentés chacun avec une scélératesse et un esprit de méthode qui confondent. Le meurtre, le viol, le pillage, l'incendie ont leurs bulletins abondamment pourvus. Où s'exercent le plus souvent ces abominables pratiques? Dans les lieux de paix et de charité, à l'ambulance, à l'école, à l'hospice, à l'église, aux calmes foyers, dans les vieilles maisons inoffensives et vides. C'est le massacre et la destruction sans même les motifs qui ne suffisent pas encore à être des excuses, pour le plaisir dénaturé d'une fureur que rien n'apaise et ne rassasie. Voyez, par exemple, pour ne

prendre que lui : le feu. Admirez avec quelle incroyable recherche on a préparé, travaillé, perfectionné son application Rien que pour l'incendie, que de choix ! Quel assortiment ! Nous avons la grenade, la torche, le bâton de résine, les pastilles, rondes ou carrées, le pétrole enfin, et tous ses moyens savants d'arrosage. Ah ! je comprends qu'il leur manque, après que depuis cinq mois ils le gaspillent avec une telle imprudence ! A force de répandre à flots le précieux liquide, ils se sont eux-mêmes démunis, et voilà déjà le premier châtiment que n'avait pas prévu leur prodigalité !

Tout leur est bon à brûler : le bois, la meule et la grange, la cathédrale et la chaumière. Les meubles, les pauvres richesses du paysan, les instruments de son travail, alimentent jour et nuit le brasier qui ne peut s'éteindre, et si le combustible fait défaut, on ranime la fournaise avec des hommes pour sarments. La faiblesse, la douceur et la fragilité ne trouvent pas grâce devant le Germain, chez l'enfant, le vieillard et la femme. Et la liste navrante et si longue de ces tués à l'ennemi, qui pourtant ne se sont jamais battus, témoigne le complet et dur mépris de l'existence humaine que professent les égorgeurs. Ils ont beau, furibonds ou, ce qui est

pire, polis, s'écrier : « C'est la guerre ! » ils savent bien eux-mêmes que ce n'est là ni une explication, ni une absolution de leur conduite. Non ! la guerre, grâce à Dieu, si épouvantable que soit ce mystérieux fléau, est quelque chose de plus grand et de plus noble que le ravage et la tuerie se donnant libre cours en dehors des luttes permises. Ce n'est pas la guerre d'abattre des vieillards et des petites filles, de bombarder des églises, vides ou pleines, et de laisser systématiquement des ruines aussi bien où l'on passe que là où on ne peut passer. L'inutile est impardonnable, surtout dans l'hécatombe, et la guerre, n'importe laquelle, cette guerre-ci plus encore qu'aucune autre, refuse d'endosser et de couvrir, comme lui appartenant, des faits qui, n'ayant rien de commun avec ses dangers et sa gloire, n'en sont que l'opprobre et la honte.

Opprobre et honte très évitables, quoi que puissent alléguer nos ennemis pourvus sur ce seul point d'une si commode indulgence.

A qui fera-t-on croire que l'Empereur n'eût point été obéi si tout à coup, se drapant dans une solennité magnanime, il avait dit à ses armées au début de leur entrée en campagne : « Assurés que notre cause est noble, nous ferons

cette guerre noblement. Nous voulons qu'elle reste, à travers toutes les fluctuations possibles du destin, un magnifique exemple de notre culture et de nos vertus. Dès la veille, avant même que soient tirées les épées, nos calomniateurs font de vous des Huns et de moi Attila. Nous leur répondrons en les confondant par la dignité militaire et la chevalerie qu'ils nous refusent parce qu'ils s'imaginent être les seuls à les posséder. Ainsi donc, nous prêtons le serment, qui sera tenu, de nous battre en soldats, et rien qu'avec les soldats. Tous ces peuples qui nous haïssent parce qu'ils ne nous connaissent pas n'auront point, si nous pénétrons chez eux, à souffrir de nos prétendues barbaries. Les propriétés et les vies innocentes seront partout respectées. Pas une ville ouverte et sans défense ne subira le poids des mesures brutales, et les fidèles pourront en paix prier dans les églises, sans avoir besoin d'y venir pour trouver un refuge. Le vol, le pillage, l'incendie, tous les forfaits, indignes de nous, ne pourront jamais nous être imputés. Et s'il en était quelquefois autrement, par suite d'exceptions réprouvées dès ce jour, les coupables seraient châtiés avec une telle rigueur, que la sévérité de la punition dépasserait le reproche. Croyez que la lutte

pour cela n'en sera pas moins terrible et acharnée, mais du moins l'Allemagne n'aura-t-elle rien perdu de son renom de nation généreuse et civilisée, qui doit lui demeurer par-dessus la Bataille. »

Où, quand, à quelle heure, le Kaiser a-t-il tenu un langage pareil pour exprimer ces sentiments qui n'étaient cependant point de nature à le rabaisser ni à diminuer le niveau moral de ses troupes? Et depuis Louvain jusqu'à Reims et Soissons, en passant par bien d'autres stations de ruines et de deuils pour aboutir à Arras qui ne marque point, hélas! la fin du calvaire, tout au long de ces cinq mois où pas un jour ne s'est écoulé sans que les exploits spéciaux de la fureur allemande aient rempli d'horreur l'univers, Guillaume II a-t-il élevé la voix, écrit une ligne, dit un seul mot, pour protester, donner un ordre, empêcher un nouveau crime?

Il n'a rien fait.

Il est demeuré silencieux, aveugle aux lueur des incendies, sourd aux plaintes des victimes aussi bien qu'aux cris de réprobation que les neutres eux-mêmes élevaient jusqu'à lui. En s'abstenant avec une impitoyabilité aussi résolue, il a donc reconnu, puisqu'il ne les niait pas, approuvé et par là même encouragé les atrocités

qu'il endosse et dont il devient, du haut de son trône, aussi responsable que s'il les exécutait, dans la mêlée et dans l'orgie, de sa propre main. — Voilà pourquoi, reprenant la phrase courante qui est le dérisoire leitmotiv des officiers allemands : « C'est la guerre ! » nous n'essaierons plus de la discuter, mais nous saurons qu'ils entendent par là : « C'est *notre* guerre ! » Et renonçant, dès lors, à les contredire, nous admettrons en effet que c'est bien là *leur* guerre, telle qu'ils la veulent, la raisonnent et la comprennent, leur guerre conforme aux aberrations de l'orgueil et au délire de la force. Ils ont la certitude d'être bien les seuls à posséder cette marque, à en rester les propriétaires. Nul ne songe à la leur contester. Et s'ils envisagent par instants, sans y croire encore, l'hypothèse d'une invasion de leur territoire, ce n'est qu'avec une demi-inquiétude. Ils sont absolument certains que les Français ne mutileront pas les femmes allemandes, ni ne perceront les professeurs à lunettes d'or, et que les petits enfants, dans la grande ville ou le village, pourront sans le moindre danger faire les cornes à nos soldats et même les coucher en joue avec un pistolet de paille. Ce qui ne veut pourtant pas dire que nous nous priverons à notre tour de repré-

sailles... Mais ce ne seront pas les leurs, ni celles qu'ils s'ingénient à prévoir. On trouvera *tout autre chose... et qui sera mieux*, plus en rapport avec notre caractère et notre renommée.

Rien n'est plus décevant d'ailleurs que ce système odieux. Il cesse rapidement de produire les résultats qu'on en espère et le but que l'on se propose. Le mal fait toujours fausse route. A vouloir semer à tout prix la terreur, on ne déchaîne à coup sûr qu'une plus âpre résistance. Au lieu d'abattre, on relève. Quand on croit détruire et ruiner, on construit et on édifie. On bâtit des murs d'audace et des remparts de ténacité. Chaque fois que l'on décapite une église, on ne réussit qu'à donner le vol au coq gaulois qui la surmonte. La cloche en tombant, sonne encore, avec un courroux de tocsin. Tous les morts innocents font des légions de vengeance et des recrues de victoire.

CEUX DE LA MER

23 janvier 1915.

Jusqu'à présent notre armée de terre, plus que jamais « terrienne » et digne de ce nom par le genre de guerre, aplatie et souterraine, que lui impose un ennemi troublé, a retenu la fièvre de notre attention; mais cela n'empêche pas notre pensée de demeurer fidèle à l'autre armée, celle de nos flottes, à tous les officiers, soldats et matelots de la marine française qui, chacun à leur poste et confinés eux aussi pour le moment dans les tranchées que fait la vague, attendent avec une vigilante impatience l'heure du branle-bas.

Si muets qu'ils soient, au point d'en paraître plus immobiles et plus lointains encore, avez-vous pourtant songé à toute l'active et aiguë surveillance, à tous les battements de cœur, à

toutes les angoisses de chaque minute que recouvre l'ignorance voulue où l'on nous tient de ce qu'ils accomplissent dans l'ombre de leur vaillante expectative? Rien n'est d'une plus terrible et plus intense émotion que la grand'-garde éternelle qu'ils montent, fouillant jour et nuit les doubles plaines des nues et des flots, allant chercher l'horizon, le dégageant, le nettoyant d'un seul de leurs merveilleux et clairs regards qui sont les maîtres de l'espace, et draguant aussi à leurs pieds, mieux qu'avec des filets, tout l'insondable des profondeurs. Car il faut ici, autant que sur terre, plus peut-être, se méfier des incessantes embûches tendues sous les séductions de la solitude et de la tranquillité. Perfidie originelle de l'onde. La traîtrise est souveraine dans les remous de ces glauques déserts. Les surprises des éléments ne sont que le moindre et second danger. Partout rôdent, pressants et invisibles, les monstrueux engins animés, les poissons de fer machinés par les hommes, les squales d'acier qui nagent sans nageoires et qui portent dans leurs flancs sournois le suprême feu que l'eau n'éteint pas. D'aspect inoffensif et roulée par l'aveugle destin, voici la mine errante, bohémienne de la mort, la pieuvre au blindage grenu, qui ne

lance et ne déploie qu'en éclatant ses tentacules de mitraille, et la torpille envoyée par ce gigantesque espadon qu'est le sous-marin, et l'hydravion, le poisson-volant qui, en guise de gouttes d'eau, laisse en passant perler des bombes.

Et si on lève la tête, on doit guetter et prévoir dans les cavernes du nuage, et au delà, les navires aériens qui croisent sur votre front : l'aéroplane, plus rapide et plus infatigable dans son attitude que l'oiseau-frégate, et le massif zeppelin, qui semble tour à tour une baleine blessée ou une île à la dérive.

Magnifiquement calme et méditatif, le guerrier de la mer conserve cependant sa hautaine impassibilité. Il s'est fait une âme étanche, insubmersible quoi qu'il arrive, prête aux pires collisions sans qu'aucune l'émeuve. C'est que tout depuis longtemps concourt à le cuirasser : la noblesse sévère et isolée de sa vie, la forte trempe de ses ambitions, le repliement de ses rêves. La limitation même du petit coin qu'il habite, si infime auprès de l'immensité environnante, avec laquelle il contraste, a pour salutaire effet de lui communiquer ce ramassé de caractère et de volonté qui est sa marque et sa gravure. L'enceinte resserrée qui a l'air au pre-

mier aspect de rétrécir son existence, l'élargit au contraire et lui donne une sereine ampleur, car le vaisseau ressemble au cloître qui n'emprisonne que pour libérer. Par ce qu'elle a justement d'à moitié monastique et de religieux, dans son austérité, la carrière du marin se détache de certaines préoccupations contingentes qui la laissent insensible. Suspendue entre deux infinis, elle paraît presque immatérielle et comme aisément affranchie des dures et douces servitudes du sol. Non que le sol, la matière natale par excellence, laisse froid et indifférent le chartreux des flots; mais, aux yeux de ce dernier et à sa conception, ce sol est mobile et peut lever l'ancre. Il suit l'absent qu'il aime. Le chemineau de la mer l'emporte avec lui partout où il va et le situe là où il est. Ainsi le pont du croiseur et du dreadnought est en tous lieux la place du village et le rond-point de la patrie.

Et pourtant... je n'ai pu maintes fois m'empêcher de me dire : « Oui, je comprends, je me soumets à cet esprit de sacrifice et de touchante interprétation... mais la terre ! la terre ! Oublie-t-on la terre? Est-ce qu'on peut se passer d'elle? De quel bronze est donc formé l'étrange ingrat qui s'en déshabitue? Qu'il puisse encore en temps ordinaire, au cours des jour-

nées et des semaines, se priver des prairies et des bois, perdre l'ombrage des forêts, renoncer à l'odeur de l'herbe, au parfum de la fleur, aux bruits nourrissants des cités et aux mélodies de la campagne... je veux bien à la rigueur me l'expliquer, malgré mon étonnement. Je me persuade qu'il s'est, par une énergique et prompte souplesse, accoutumé à transposer ses sentiments et ses sensations et que, tout ce qui paraît lui manquer, il le possède cependant, ayant appris à le remplacer par des équivalences de force et de poésie. Les profondes et liquides étendues, vertes et jaunes, sombres et lumineuses, toujours agitées, toujours inquiètes, sont ses plaines vivantes à lui, les champs effarés qu'il cultive et laboure... et, dans les immenses frissons de l'écume, étincelant à perte de vue, il retrouve avec ferveur le moutonnement des blés. La Méditerranée est sa Beauce et l'Atlantique sa Sologne. Il a le phare pour clocher. Les nuages savants lui organisent à plaisir toute une escorte de montagnes. La fumée qu'il découvre là-bas est si mince — et souvent si bleue — qu'il finit par ne plus savoir quelle est la cheminée d'où elle sort, et si le paquebot n'est pas une chaumière. Ainsi, au long des voyages heureux et des croisières pa-

cifiques, se déroule pour le marin la belle série des illusions acceptées dont il a prononcé le vœu.

Mais vienne la guerre et le rude temps où la mort cesse d'être un hasard, je me demande alors comment le besoin, la nécessité, ou tout au moins le regret de la terre, ne se fait pas cruellement sentir à l'isolé dont le pied pèse si peu sur le plancher que balance la houle. C'est à ce moment-là qu'elle doit revenir, émerger à l'horizon et s'avancer de toute la longueur de ses caps qui semblent des bras tendus. Ah ! la terre franche et si solide qui rassure, l'ornière inoffensive et le loyal sillon, la pierre et le caillou, monnaie de la route, la poussière fille du vent, et même la boue qui s'attache au soulier qu'elle baise, est-ce que tout cela ne fait pas brusquement défaut au marin qui se risque à prendre congé de ce monde ? A l'instant de « quitter la terre », ne la revoit-il pas en mirage, ainsi qu'une côte bienheureuse, un havre de délices ?

Telles sont les questions que je me pose, et je suis tenté, sous leur assaut, de concéder un plus grand courage à l'homme de la mer.

Et pourtant, à la même minute, je sais qu'il n'en est rien et qu'il n'y a pas deux courages. C'est le même qui sert aux intrépides de la terre

ferme et du flot décevant. Ils ne font que l'exercer tous les deux d'une façon différente, appropriée au genre de carrière qu'ils ont voulue. Sans doute, à nous autres, profanes des océans, enfants gâtés de la glèbe, il peut nous paraître affreux de braver la Mort et de la subir dans les conditions du marin. Nous prétendons jusqu'au bout rester fidèles à la terre, et nous nous y cramponnons. Tant qu'elle est là, que nous la tenons, que nous frottons nos pieds sur elle, même agonisants nous vivons encore. On tombe, mais on n'est pas perdu. Ne peut-on se traîner, ramper, être ramassé tardivement? Épave pour épave, si longtemps qu'il faille attendre au fond d'un ravin ou sur la plaine nue, on est tout de même quelque chose de moins misérable et de moins abandonné que celui qui tourbillonne au creux de la vague, eût-il comme civière une planche pourrie. Et puis, quoi qu'il arrive, sentir d'abord sous soi la terre... Voilà le grand point. Finir par terre, n'importe où, c'est encore mourir un peu dans son lit. Et c'est mourir aussi, en une fois, d'une manière fixe, en restant à la place où l'on s'arrête. A terre seulement on conserve la sainte immobilité dans laquelle vous a sculpté la mort. La terre est pieuse, maternelle et ne vous man-

que pas de respect. Par elle on n'est pas brusqué, secoué, ballotté, roulé comme un bâton noir, ou devenu flexible comme une algue. Elle vous garde au lieu de vous échouer. Ah oui ! tout plutôt que l'épreuve d'être englouti, de s'enfoncer aux abîmes du silence opaque, dans un inconnu mystérieux qui s'ajoute en l'aggravant à celui de l'au-delà. Car, même inanimé, on continue à recevoir sur la terre indulgente la lumière qu'on ne voit plus. On a la lampe de la lune et le cierge de l'étoile, avec la caresse du vent et l'haleine des bois.

Mais alors, comme il faut bien que tout ici-bas, surtout la crainte et les grandes alarmes reçoivent aussitôt, par une juste loi, la riposte et la consolation qu'elles provoquent en se manifestant, je vois et j'entends le marin qui, du haut de sa passerelle, calme et fort, redoutable et pensif, me réplique en souriant : « Incorrigible sentimental, poète étroit et mesquin de la terre, rassure-toi. Tu ne sais presque rien de nous, tu ne peux pas soupçonner nos grandeurs et nos privilèges, tous les bienfaits dont nous sommes comblés. Notre cadre d'abord est le plus beau qui soit au monde. Rien ne peut l'atteindre et le diminuer, rien ne le souille et ne le compromet ; il échappe à toute criminelle

entreprise, à toute profanation. Quoi que l'on fasse, on n'abîme pas la mer; on n'y bouche pas la vue. La mer est plus forte que l'homme et conserve toujours sur lui sa diluvienne prédominance. Si nous l'avons choisie d'ailleurs, c'est que nous la préférions. C'est par ce qu'elle a de terrible, de sévère et de rigoureux que nous la trouvons meilleure et plus habitable que n'importe quel rivage. Et puisque, durant toute notre vie qu'elle allonge et rehausse par sa splendeur, elle est notre perpétuelle résidence, nous ne sommes nullement gênés à l'idée de rendre l'âme, quand il le faut, dans son miraculeux décor. C'est sur elle que nous voulons partir, afin de bien lui dire adieu. Cette mort, qui vous semble plus difficile, n'arrive pas à nous causer la moindre répugnance; elle est logique, et c'est avec une joie naturelle que nous la concevons. Enfin, surtout en temps de guerre, un marin se déplairait de mourir ailleurs qu'à son bord. C'est là qu'il est souverainement beau pour lui de quitter l'arche. Et quand, debout, il coule à pic, il n'est pas encore trop à plaindre. Une dernière fois, au-dessus de sa tête, il a le temps d'avoir tout le ciel à lui, à sa disposition... la mer le prend dans son vaste linceul... et le firmament le pavoise. »

A LA JULES VERNE

30 janvier 1915.

Aujourd'hui que se sont transformées si totalement les conditions de la guerre où la science joue de plus en plus un rôle actif et prépondérant, il apparaît, dans le recul du passé devenu par cela même plus lumineux, qu'un homme a contribué entre tous à ce capital événement.

Cet homme, c'est Jules Verne.

Sans crainte d'erreur ou d'exagération, l'on peut affirmer que l'œuvre pittoresque et féconde de ce hardi novateur aura été la source génératrice d'un mouvement d'idées et d'une tournure sociale d'esprit qui trouvent dans les temps que nous traversons leur aboutissement complet et logique. Pour n'avoir pas été créée dès hier et remonter déjà à une quarantaine d'années, cette œuvre ne fut que plus efficace. Elle eut les

moyens de s'étendre, de se ramifier et de fournir dans toute sa plénitude, au long de ce demi-siècle, son aimable apostolat, son patient et gigantesque effort.

Commencée, quand ils étaient petits, par ceux qui devaient être les pères des hommes d'à présent, la lecture des livres de Jules Verne a déposé, à travers les deux dernières générations, des semences inattendues, que nous voyons éclore. Il vaut mieux que ces innombrables et captivants ouvrages aient même un peu *daté* quand les jeunes gens qui sont à cette heure sous les armes les reçurent pour s'en divertir. Ils avaient déjà pour eux une réputation mondiale et qui leur communiquait une autorité singulière, laquelle leur eût manqué s'ils avaient été publiés seulement de la veille et qu'ils n'eussent pas reçu l'hommage des admirations antérieures. Les aînés, en les offrant un jour de fête, pouvaient dire à coup sûr à leurs cadets : « Vous allez être émerveillés. » Et ceux-ci, mis en confiance, et lancés aussitôt dans l'enthousiasme, y allaient tête et cœur baissés. Jules Verne, à leur insu, et sans que lui-même se doutât des miracles futurs dont il était le prophétique auteur, les dirigeait tout doucement sous la lampe, par les longues et douces soirées

de famille, vers les drames, bien plus terribles, auxquels ils seraient mêlés et où ils pourraient retrouver maints souvenirs caractéristiques des aventures qui les avaient tenus haletants autrefois.

En effet, les combinaisons inouïes du fertile écrivain ne se bornaient pas à passionner, elles instruisaient, pourvues d'une richesse scientifique d'un irrésistible attrait, d'un charme en, traînant. C'est par ce côté de *science*, très sûre-très solide, poussée à fond, et en même temps de la vulgarisation la plus adroite, qu'elles ont été, pour des milliers et des milliers de jeunes gens, des mannels d'énergie courante, des espèces de « théories » d'audace pratique et raisonnée.

Soyez sûrs que parmi nos alertes combattants rompus à n'importe quels travaux : mécaniciens, chauffeurs, bricoleurs de génie, ouvriers instantanés et passés maîtres dans toutes les techniques, il n'en est pas un seul qui ne soit un ancien lecteur de Jules Verne et qui, demeuré fidèle aux capitaines Hatteras et Nemo, ne se souvienne d'avoir été à leur docte et rude école. Familiers des personnages qui furent les héros de leur enfance, les héros d'aujourd'hui ont pris de bonne heure à leur contact le goût des risques et de l'aventure, et le juvénile

amour du danger. Ils se sont accoutumés enfin dès leur premier âge à cette science dont je parlais tout à l'heure, à ses causes et à ses effets, à ses phénomènes éclaircis comme à ses mystères ; ils ont pu en étudier, par des exemples de choix et variés à l'infini, les applications de tout genre et d'incalculable portée. Grâce à l'habile sagesse avec laquelle préalablement elle avait été dépouillée de toute apparence rébarbative, ils étaient à même d'en apprécier la saveur et les joies, sans se priver pourtant de la distraction, du plaisir superficiel et délicieux. Ils pénétraient, plus tôt qu'ils ne l'eussent fait sans cela, dans ce monde austère et magique dont ils découvraient, ravis et prompts à se les inculquer, les particularités étranges, les règles et le langage.

Tout possédés ainsi, et en quelque sorte spécialisés par la méthode de leur auteur favori, ses élèves surent tout de suite, d'une façon générale, et avant de se perfectionner à la salle d'études, ce que c'était que la physique, la chimie, l'électricité, la vapeur... Ils furent aussitôt en relations quotidiennes avec ces puissances redoutables asservies pour eux dans de beaux livres à images. Elles étaient leur jouet, en attendant que, plus tard, ils devinssent trop sou-

vent le leur. Dès lors, sans la moindre peine et en s'amusant, ils se nourrissaient et se consolidaient dans la voie où ils étaient engagés. Observateurs des lois de la nature, amis et déjà un peu dompteurs des éléments, appréciateurs du maximum de rendement des forces, topographes, géologues et capables de lire aussi dans le ciel, de se reconnaître sur la carte astrale, n'ignorant pas le sextant, le manomètre, la boussole, le microscope, le télescope... aucun des instruments qui aident l'homme à percer les secrets qui l'environnent, ils cinglaient en droite ligne vers l'époque où devaient prendre corps et se réaliser l'esprit et la lettre même de leurs lectures.

Enchantés, mais moins étonnés que d'autres, ils voyaient successivement apparaître une à une et déborder de la théorie dans la pratique les « imaginations » de leur patron auxquelles ils avaient été initiés tout petits et dont ils n'étaient pas éloignés, avec orgueil, de se croire à moitié les parrains. Rien ne pouvait plus les surprendre au fur et à mesure que se précisaient et se développaient toutes les hypothèses romanesques, accueillies par leur confiance et leur gentille foi. L'apprentissage de la navigation sous-marine et aérienne était déjà fait en

eux avant qu'à leur tour ils ne fussent amenés pour tout de bon à effectuer la plongée ou à prendre le vol.

Et, s'ils savaient tout, c'est que Jules Verne avait, pour ainsi dire, tout prévu, sinon jusqu'au point d'arrivée, du moins dès le point de départ et très au delà. Il avait prévu tout ce qu'il était possible d'oser dans la logique même de la vision, en s'arrêtant, bien qu'à regret, pour ne pas verser dans le chimérique et le déraisonnable. Car, en dépit de sa hardiesse, il faut admirer à quel point le conteur à libre envergure fut cependant prudent et mesuré, toujours fidèle à l'humaine vraisemblance, jusque dans les apparentes témérités de sa conception ; et c'est justement parce qu'elles reposaient d'une manière invariable sur des bases pratiques et des données solides, que les créations de cet esprit bouillant, lucide et curieux se sont adaptées, avec tant de bonheur, aux besoins et aux nécessités d'un temps dont il avait deviné les exigences scientifiques.

*
* *

Dans la simplicité de sa retraite provinciale, dans la douce habitude de vivre en pensée avec

l'enfance et de travailler pour elle, il ne semble pas — sauf dans les *Cinq cents millions de la Begum* — qu'il ait songé à la guerre future ni qu'il l'ait entr'aperçue dans un de ses coups d'œil sur l'avenir, mais ne doutez pas que, s'il en avait eu la hantise et voulu nous en donner la grande image anticipée, il n'eût organisé et équipé du premier coup, en devançant leur effective apparition, l'aéroplane et le zeppelin, tous les oiseaux et les poissons de guerre, et tous les canons perfectionnés, les automitrailleuses, les trains blindés, et tous les genres d'explosifs et de vapeurs asphyxiantes, et qu'il n'eût rien laissé ni rien oublié des horribles et magnifiques armes que l'homme arrache à la science pour s'efforcer d'être plus qu'un homme. La guerre n'a été que le développement et la continuation militaire des moyens qu'il avait employés dans des récits inoffensifs, d'où elle était généralement absente, et entre les lignes desquels, pourtant, elle se préparait.

Pour toutes ces raisons, auxquelles s'en ajoutent d'autres non moins réelles et profondes, les hommes mûrs et les jeunes gens de 1915 doivent une reconnaissance infinie au savant, au poète, à l'éducateur, à l'officier instructeur en habits bourgeois qu'a été, au vrai sens du mot, le bon

Jules Verne, entraîneur de leurs muscles et de leur moral.

Ceux qui ont suivi ses cours se sont habitués à ne douter de rien, à croire tout possible ; ils demeurent pendant la vie les pupilles sortis de son prytanée. Ils comprennent mieux, depuis qu'ils ne la lisent plus, l'œuvre du maître de leur enfance, qui a su faire d'eux des hommes et les hommes qu'il *fallait*, qui les a pris dès le collège pour les façonner, les dégourdir, les jeter dans la course et le vent, tête nue, et cela sagement, sans à-coups, sans utopies ni systèmes, ni rien de pédant, avec une manière loyale et saine, comme un pilote et un colonia qui aurait beaucoup vu, pratiqué et retenu. Bien avant qu'ils aient existé tels que nous les voyons, nous avons été les boys-scouts de la vie moderne et transformée dont il distinguait l'aurore.

A-t-il été payé des grands services qu'il a rendus à la race française ? Sans doute, il a connu la célébrité mondiale et même touché la gloire. Mais on n'a trop longtemps voulu considérer en lui qu'un amuseur, un écrivain pour petits et grands enfants qui avait trouvé *un genre à lui*, une veine originale et qui l'exploitait. Il méritait mieux, et, de ce côté, on lui a

déjà rendu justice, mais trop tard. Sans que je sois en mesure de pouvoir préciser les raisons pour lesquelles il ne fut pas de l'Académie, je ne m'avance pas en affirmant qu'aujourd'hui Jules Verne, s'il vivait, y serait reçu à l'unanimité et que l'illustre compagnie serait heureuse et fière de le compter parmi les siens.

A défaut de cette récompense, il aura eu du moins celle de voir, de la frontière où il est, la bonne besogne qu'accomplit à toute heure l'immense armée de ses vaillants petits amis du *Magasin d'Éducation et de Récréation*, et en bon patriote qui ne regrette rien il se dit qu'avec ses livres d'étrennes dorés sur tranches il a été tout de même un ouvrier de la grande guerre, un éclaireur de la victoire.

MESSIEURS LES ANGLAIS

février 1915.

Rien n'est plus viril, plus réconfortant et plus sain que d'éprouver en ce moment le bien-être physique et moral de notre amitié avec l'Angleterre.

Avant que nous ayons le temps de réfléchir et de spécifier les raisons de la joie qui nous remplit, nous sommes enveloppés de la tête aux pieds par une brise marine, un beau vent dur et vif qui, venu du large, apporte néanmoins de la rive toute proche une bonne odeur de verdure et de houille, de fer et de fumée, de bruyère et de laine. Tandis qu'elle heurte nos visages, soulève nos cheveux et gonfle nos poitrines, nous la respirons comme un parfum tonifiant, et ainsi touchés par cette première et naturelle caresse de notre puissante amie, nous

nous abandonnons mieux à la mâle douceur des sentiments nouveaux.

Sont-ils si nouveaux d'ailleurs ? Ne germaient-ils pas depuis de siècles avant de s'épanouir ? Ne prenaient-ils pas leurs racines dans la poussière et dans les cendres de nos vieilles luttes ? N'est-ce pas d'avoir été si longtemps et si souvent arrosés par les deux sangs mélangés de nos morts qu'ils sont un jour sortis tout seuls pour présenter sur une même tige la fleur de notre union ? Cela paraît certain. On peut croire qu'au sein des fureurs mêmes qui nous ont jetés maintes fois les uns contre les autres, nous nous cherchions afin de nous trouver. Nous ne faisions que nous tromper sur la façon d'en « venir aux mains ». Puisque le destin nous avait placés tous les deux « côte à côte », il fallait bien que nous commencions par traverser l'ère inévitable des suspicions et des conflits pour découvrir ensuite, après ces périodes préparatoires, combien il était nécessaire de nous accorder.

L'œuvre, qui avait été longue à se former au cours du temps, s'est achevée et conclue dans la promptitude. Endormis alliés la veille, nous nous sommes le lendemain réveillés amis, et, ce qui a donné tout de suite à nos relations plus étroites un caractère aussi élevé, c'est

qu'elles se sont nouées définitivement sur le terrain de l'honneur.

Devant les prétentions de la force brutale et la violation du droit, en face de l'injustice et de la barbarie, nous avons senti, à notre révolte simultanée, que nous étions de même conscience, que nous avions l'amour et le besoin du même idéal. En dépit des nuances — plutôt que des différences — que nous présentions, nous nous sommes compris de même race, de semblable « humanité ». Nous avions beau être situés sur des régions opposées, de chaque côté de la mer, notre géographie morale était pareille et aucun détroit ne séparait nos plus hautes pensées. Dès lors, nos deux pays, nos deux grandeurs, nos deux forces, nos deux volontés, nos deux courages, nos deux tempéraments se sont aussitôt rejoints et soudés, sans le moindre effort ni la plus courte gêne. L'adaptation réciproque s'est opérée en un instant. Il a suffi de se trouver ensemble, car, sans employer les mêmes mots, nous parlions pourtant la même langue.

Cette langue simple et magnifique, dans laquelle tour à tour se déclarent les plus nobles résolutions et se fixent les devoirs les plus impérieux, les voix anglaises depuis le début de

la guerre, toutes les voix anglaises n'ont cessé de la faire entendre, avec une continuité de grandeur calme et de noblesse souveraine qui suscitent le respect du monde. Fermes, claires, méthodiques, elles ont une éloquence et une vigueur extraordinaires. Les choses qu'elles disent et redisent, les paroles bien données et que l'on sent devoir être inexorablement tenues, montrent l'ordre, l'harmonie, les mesures et la puissance réalisée d'une construction. Leur architecture atteint dans certaines bouches une majesté olympienne. Elles tombent de haut et portent loin, semblent toujours lancées de la falaise pour aller au delà des flots toucher le but invisible et précis. Elles n'interviennent jamais dans la situation que pour la résumer et la dominer. Elles sont essentielles.

Et elles restent, se prolongent. Après leur passage, on les voit demeurer, on les entend résonner encore. Lapidaires, elles se gravent sur les tables dures qui sont le marbre et l'airain de l'esprit.

Relisez-les dans votre mémoire, ces affirmations-maximes, ces phrases-lois, ces termes de certitude et de volonté catégorique, ces décisifs jugements, ces règles de conduite inflexible, vous leur trouverez le même grand air de famille

et de parenté nationale. Voix d'Asquith, de Churchill et de Lloyd George, de Roberts et de Kitchener, voix de l'Amirauté, du Commandement, de l'admirable et délicieux Kipling, voix du *Times*, du Témoin Oculaire, de la presse et de l'opinion publique, toutes composent un ensemble, un orchestre, au milieu duquel chacune se distingue, éclate et joue sa partie avec un art et un patriotisme consommés.

Cette grandiose musique où se traduit constamment l'âme innombrable et une de l'Angleterre, nous est par-dessus tout aujourd'hui belle à suivre et à méditer. Elle s'élève ainsi qu'un hymne à l'unisson du nôtre, de celui que nous lui faisons également entendre et qu'elle écoute avec une même reconnaissance. Nous goûtons à ses accents la pleine et tardive douceur d'une amitié rendue à son propre instinct, dépouillée des préventions à l'aide desquelles nos ennemis, pendant des années, s'étaient efforcés de la dénaturer. Nous n'avons plus désormais entre nous que les grands voiles transparents de nos drapeaux.

Sous leur dais flottant, à leur ombre protectrice et diaphane, nous voyons s'enfoncer le chemin de notre cordial avenir et à cette minute solennelle de notre histoire, nous nous consi-

dérons les uns et les autres avec un plaisir charmant et une émotion singulière. Ne sommes-nous pas tout différents, meilleurs ? Nous rayonnons de sympathie et de franchise. Nos qualités respectives brillent dans nos yeux. Nous ne cherchons mutuellement qu'à nous faire valoir, empressés à nous rendre enfin pleine et bonne justice. Sous le baptême du feu, dans la fête quotidienne du danger, notre affection s'explique et se justifie : nos vertus réciproques jaillissent pour la même cause et la même espérance. Dans les tranchées creusées par les pioches de France et d'Angleterre, les soldats de nos deux armées font gaiement la relève. On pourrait jouer ensemble la *Marseillaise* et le *God save the King* sans que cela fasse deux airs. Nous nous prêtons, pour tâcher de les garder, nos mérites de race et nos dons exceptionnels; chacun apprécie ce que l'autre a de supérieur et se dépense à l'obtenir.

Aussi ce noble travail conduit-il à un résultat sans précédent. Nous avons pu en constater déjà les merveilleux effets.

Et, pourtant, ce que nos deux nations ont ensemble créé et accompli depuis six mois n'est rien à côté de ce qu'elles s'apprêtent à faire demain. On a le droit de le dire avec simplicité,

sans que les mots employés soient coupables de forfanterie : l'œuvre de justice et de réparation, d'affranchissement universel, que l'Angleterre et la France, amies et fières l'une de l'autre, ont entreprise avec un légitime orgueil, représentera dans les temps futurs un miracle de grandeur et de beauté. Entre tous ceux qui déjà sont visibles, ce miracle, plus étonnant encore, « sera celui de Jeanne d'Arc », de notre héroïque sainte, heureuse de voir sous les plis de sa bannière les vaillants Anglais qui lui rendent hommage et viennent chaque jour, à Rouen, déposer des fleurs à la place de son bûcher.

C'est elle qui, dans le soleil, va les mener avec nous à l'assaut pour « bouter dehors le barbare » et nous couronner de victoire.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

4523. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 16 04 05 005 1